

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

10 sept – 31 déc 2018



REVUE DE PRESSE

Sylvain Creuzevault / *Les Démons*

Service presse :

Christine Delterme – c.delterme@festival-automne.com

Lucie Beraha – l.beraha@festival-automne.com

Assistées de Violette Kamal – assistant.presse@festival-automne.com

01 53 45 17 13

RADIO ET TÉLÉVISION

- ÉCOUTER -

Vendredi 21 septembre 2018 :

France Inter / *L'heure bleue* / Laure Adler - de 20h à 21h

Invité : Sylvain Creuzevault

→ <https://www.franceinter.fr/emissions/l-heure-bleue/l-heure-bleue-21-septembre-2018>

Dimanche 30 septembre 2018 :

France Culture / *Une saison au théâtre* / Joëlle Gayot - de 15h30 à 16h

Invitée : Valérie Dréville

→ <https://www.franceculture.fr/emissions/une-saison-au-theatre/la-metamorphose-du-comedien>

Samedi 6 octobre 2018 :

France Inter / *L'humeur vagabonde* / Kathleen Evin - à 19h20

Invité : Nicolas Bouchaud

→ <https://www.franceinter.fr/emissions/l-humeur-vagabonde/l-humeur-vagabonde-06-octobre-2018>

Lundi 8 octobre 2018 :

France Culture / *La Dispute* / Arnaud Laporte - de 19h à 20h

Sujet : *Les Démons* de Sylvain Creuzevault.

→ <https://www.franceculture.fr/emissions/la-dispute/spectacle-vivant-la-nuit-des-rois-ou-tout-ce-que-vous-voulez-les-demons-george-dandin-ou-le-mari>

Radio Campus Paris / *Pièces détachées* / Camilla Pizzichillo - de 20h à 21h

Sujet : *Les Démons* de Sylvain Creuzevault

→ <https://www.radiocampusparis.org/pièces-detachées-lemulsion-sous-les-chapiteaux-08-10-18/>

Samedi 13 octobre 2018 :

France Inter / *Ça peut pas faire de mal* / Guillaume Gallienne - de 18h à 19h

Sujet : Lectures autour des spectacles du Festival d'Automne à Paris 2018 avec, aux côtés de Guillaume Gallienne, Valérie Dréville. Une partie des *Démons* figurait parmi les extraits lus.

→ <https://www.franceinter.fr/emissions/ca-peut-pas-faire-de-mal/ca-peut-pas-faire-de-mal-13-octobre-2018>

- VOIR -

Mardi 18 septembre 2018 :

Arte / Agenda Coups de cœur / « Nicolas Bouchaud et Valérie Dréville dans *Les Démons*, mis en scène par Sylvain Creuzevault »

Sujet : *Les Démons*

→ <https://www.arte.tv/sites/coupsdecœur/2018/09/18/nicolas-bouchaud-et-valerie-dreville-dans-les-demons-mis-en-scene-par-sylvain-creuzevault/>

Mercredi 10 octobre 2018 :

Youtube / scènes / L'Avis de SCÈNES #48

Sujet : Une courre critique des *Démons* de Sylvain Creuzevault.

→ <https://www.youtube.com/watch?v=UhtQAatqgc>

PRESSE

Anousparis.fr – 22 août 2018

Les Echos – 24 août 2018

Webthéâtre.fr – 29 août 2018

La Terrasse – Septembre 2018

Théâtral Magazine – Septembre / Octobre 2018

Les Inrockuptibles Supplément – 5 septembre 2018

Télérama.fr – 9 septembre 2018

Sceneweb.fr – 17 septembre 2018

Artjuice.net – 24 septembre 2018

Hottellotheatre.wordpress.com – 24 septembre 2018

Mediapart.fr – 24 septembre 2018

Sceneweb.fr – 24 septembre 2018

Thatredublog.unblog.fr – 24 septembre 2018

Les Echos – 25 septembre 2018

Libération – 25 septembre 2018

Le Canard enchaîné – 26 septembre 2018

Le Monde – 28 septembre 2018

Maze.fr – 30 septembre 2018

Sortiraparis.com – 30 septembre 2018

i/o Gazette – Octobre 2018

La Terrasse – Octobre 2018

Vivre Paris – Automne 2018

Lebruitdufftribune.com – 2 octobre 2018

Culturebox.francetvinfo.fr – 3 octobre 2018

La Vie – du 4 au 10 octobre 2018

Maze.fr – 5 octobre 2018

Theatreauvent.blog.lemonde.fr – 7 octobre 2018

Lalibre.be – 8 octobre 2018

Artistikrézo.com – 9 octobre 2018

Télérama Sortir – du 10 au 16 octobre 2018

Madame Figaro – 12 et 13 octobre 2018

Agoravox.com – 15 octobre 2018

Atlantico.fr – 15 octobre 2018

L'Humanité - 15 octobre 2018

La Quinzaine littéraire – du 16 au 31 octobre 2018

Les Inrockuptibles – 17 octobre 2018

Ubu-apite.org – 18 octobre 2018

Aoc.media – 19 octobre 2018

Laparafe.fr – 22 octobre 2018

Nonfiction.fr - 28 octobre 2018

Transfuge – Décembre 2018

Anousparis.fr – mercredi 22 août 2018

Le Festival d'Automne, un festival pluridisciplinaire

Depuis 1972, le Festival d'Automne (<https://www.festival-automne.com/>) rayonne sur Paris et en fait un événement incontournable. De septembre à décembre, ce sont 50 manifestations pluridisciplinaires (théâtre, musique, danse, arts plastiques et cinéma) d'artistes internationaux, dans 45 lieux partenaires : Centre Pompidou, Odéon, Théâtre de Gennevilliers, La Villette... A Nous Paris vous présente l'essentiel et se hâte de parcourir la capitale aux couleurs de l'automne.

Festival d'Automne – Théâtre



Toshiki Okada, « Five Days in March » © Misako Shimizu

Avec une vingtaine d'artistes et une trentaine de spectacles, le Festival d'Automne fait la part belle au **théâtre**. Fidèle, le festival invite à nouveau **Julien Gosselin** (<https://www.festival-automne.com/edition-2018/julien-gosselin-le-pere>) et **Sylvain Creuzevault** (<https://www.festival-automne.com/edition-2018/sylvain-creuzevault-les-demons>) avec deux projets chacun présentés à la **MC93** (<https://www.anousparis.fr/lieu/mc93-maison-de-la-culture-de-seine-saint-denis/>) et à l'**Odéon Théâtre de l'Europe** (<https://www.anousparis.fr/lieu/lodeon-theatre-de-leurope/>). Le festival participe également au première fois avec **Alexander Zeldin** (<https://www.festival-automne.com/edition-2018/alexander-zeldin-love>) qui pour son entrée offre son spectacle *Love* **salué par la critique anglaise**. Il raconte la cohabitation forcée de 8 personnages dans un centre d'hébergement quelques jours avant **Noël**. **Hideto Iwai** (<https://www.festival-automne.com/edition-2018/hideto-iwai-wareware-no-moromoro-nos-histoires>), **nouveau venu** également, en profite pour réaliser son **premier spectacle** en français, *Wareware no moromoro (nos histoires...)*, inspiré de la vie des participants, amateurs et professionnels, rencontrés en France et à Gennevilliers. De nombreux **artistes japonais** sont à nouveau au festival, tel que Toshiki Okada (<https://www.festival-automne.com/edition-2018/toshiki-okada-pratthana-a-portrait-of-possession>) au **Centre Pompidou** (<https://www.anousparis.fr/lieu/centre-pompidou/>), preuve de sa **relation privilégiée** avec le **Japon** depuis de nombreuses années.

Programme Théâtre (<https://www.festival-automne.com/edition-2018?filter-discipline=5&filter-month=&filter-portrait=>)

LES ECHOS WEEK END

Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire

Date : 24 août 2018
Page de l'article : p.42
Journaliste : Ph. C.

CULTURE SORTIES



Le Procès, mis en scène par Krystian Lupa, d'après l'œuvre de Franz Kafka.

SCÈNE

LE THÉÂTRE EST UN ROMAN

Élargir l'horizon, explorer de nouveaux thèmes, donner vie à des mots jusqu'ici réservés à une lecture solitaire, les partager avec un large public... Voilà pourquoi les metteurs en scène délaissent parfois les pièces du répertoire pour s'attaquer à des romans. On verra beaucoup d'adaptations de grandes œuvres littéraires sur les planches en cette saison 2018-19. Et d'abord à l'Odéon, à Paris, dans le cadre du Festival d'automne. Le maître polonais Krystian Lupa montrera sa version du *Procès* de Kafka (du 20 au 30 septembre). Le trublion Sylvain Creuzevault créera son adaptation – on l'imagine fantasque – des *Démons* de Dostoïevski (du 21 septembre au 21 octobre). Quant à Julien Gosselin, après avoir magnifié sur scène Michel Houellebecq et Roberto Bolano,

il présentera sa saisissante trilogie Don DeLillo en 10 heures chrono, créée cet été au Festival d'Avignon, *Jours*, *Mao II*, *Les Noms* (du 17 novembre au 22 décembre).

À La Villette (Théâtre de la Ville, hors les murs), le Belge Ivo van Hove proposera (du 4 au 11 avril 2019) son adaptation du roman de Louis Couperus *La Force des ténèbres* (*The Hidden Force*), deuxième volet de sa trilogie dédiée au Proust néerlandais, après *Les choses qui passent*, à l'affiche du Festival d'Avignon en juillet dernier.

Le directeur du Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, Jean Bellorini s'emparera de deux chefs-d'œuvre très différents :

À la recherche du temps perdu de Proust, dont il tirera les chapitres sur l'enfance dans *Un Instant* (du 14 novembre au 20 décembre) ;

et plus tard dans la saison, *Onéguine*, le roman en vers de Pouchkine (du 28 mars au 20 avril 2019). Le patron du TNB de Rennes, Arthur Nauzyciel, tentera, quant à lui, de revamper un classique du XIX^e : *La Dame aux camélias* d'Alexandre Dumas fils, dans une version qu'il promet « *àpre* » (du 26 septembre au 20 octobre). La Comédie-Française apportera aussi sa pierre romanesque, en confiant à la jeune révélation Pauline Bayle une adaptation de *Chanson douce* de Leïla Slimani, prix Goncourt 2016 (du 14 mars au 28 avril 2019 au Studio-Théâtre). **Ph. C.**
www.festival-automne.com,
www.theatredelaville-paris.com,
www.theatregerardphilipe.com,
www.t-n-b.fr, www.comedie-francaise.fr



Le festival d'automne 47ème édition

Le festin de la rentrée
mercredi, 29 août 2018

Fidèle à lui-même, c'est-à-dire pluridisciplinaire, international, attentif à ce qui naît et fait remous, le Festival d'automne occupe une place de choix dans le panorama théâtral de la rentrée et désormais s'éclate au-delà de l'octroi. C'est ainsi que pour cette nouvelle édition (12 septembre - 31 décembre) et par le jeu de ses partenariats, il s'affiche notamment à Bobigny (MC93), Aubervilliers (Théâtre de la Commune), Gennevilliers (T2G) et aussi au Théâtre Nanterre Amandiers où l'on pourra revoir ou découvrir *Rêve et folie* de Georg Trakl, l'ultime spectacle de ce quasi pensionnaire du Festival d'Automne qu'est Claude Régy, maître d'expériences radicales aux confins du langage et qui pour définir ce qui l'obsède cite Nathalie Sarraute qui, dans son ouvrage *L'Ere du soupçon* écrit « Les mots servent à libérer une matière silencieuse qui est bien plus vaste que les mots ».

De quelques fidélités

Au chapitre des fidélités, on retrouve cette saison Julien Gosselin qui se plaît à organiser de longues traversées multimédia autour des œuvres littéraires. Ce sera celle de huit heures créée au Festival d'Avignon qui propose une lecture croisée de l'œuvre de l'écrivain américain Don De Lillo (*Joueurs, Mao II, Les Noms* à L'Odéon) et une forme brève à la MC93, « Père » d'après « L'Homme incertain » de Stéphanie Chaillou.

C'est également avec deux créations que revient Sylvain Creuzevault. : *Les Démons* d'après Dostoïevski, vertigineuse fresque politique et philosophique tisonnée dans « l'intention de dresser entre révolution et spiritualité une dialectique du rire et de l'effroi » et pour laquelle le metteur en scène a demandé à Valérie Dréville et Nicolas Bauchaud de rejoindre sa troupe d'acteurs (Théâtre de l'Odéon). Puis ce sera *Les Tourments*, spectacle composé de courtes pièces de Jack London et Stéphane Mallarmé que Sylvain Creuzevault qualifie de « peintures animées », de « natures vives » et envisagées, « pour redonner au théâtre sa force de consolation collective » (MC 93).



Le retour de ce maître de la scène européenne qu'est Krystian Lupa est toujours un événement et c'est comme tel qu'est attendue sa dernière création *Le Procès* d'après Kafka, qui nous dit des choses non seulement sur l'état actuel de la Pologne, mais sur l'Europe (Théâtre de l'Odéon). Parmi les habitués, on retrouve avec plaisir le collectif flamand TGStan qui transgresse avec humour les conventions théâtrales, brouille les frontières entre l'art et la vie en mettant l'acteur au centre de son travail et de ses analyses. Ce sera avec *Atelier* et, en puisant dans l'œuvre de Bergman, avec *Infidèles* et *La Répétition*. Comme à son habitude la troupe prendra ses quartiers d'automne au Théâtre de La Bastille où l'on pourra, également dans le cadre du Festival, voir ou

revoir le magnifique spectacle du portugais Tiago Rodrigues, *Sopro*, une réflexion poétique sur la mémoire et le théâtre autour de ce personnage de l'ombre mais nécessaire qu'est le souffleur (voir l'article de Corinne Denailles <https://webtheatre.fr/Sopro-de-Tiago-Rodrigues>). C'est aussi autour de la mémoire, du théâtre et de la transmission que s'articule *By heart* spectacle présenté, lui, à l'Espace 1789 de Saint-Ouen.

Tandis que le suisse Milo Rau, avec *Reprise, Histoire(s) du théâtre*, reconstitue l'enquête d'un fait divers – un meurtre homophobe – de manière à la fois documentaire et allégorique pour nous ramener à la naissance de la tragédie (Théâtre Nanterre Amandiers), Maxime Kurvers, metteur en scène et scénographe s'empare de la première tragédie connue du monde occidental, *Les Perses* d'Eschyle et emprunte à Nietzsche pour nous livrer une méditation pointue sur la représentation théâtrale et l'acteur (*Naissance de la tragédie* Théâtre de la Commune).

Parmi les spectacles singuliers et hors normes, on ne peut ignorer *Complete works : table top Shakespeare*, conçu par le collectif anglais Forced Entertainment, qui propose, joué par un seul acteur sur un coin de table, avec sa lière, poivrier et autres accessoires comme personnages, une intégrale Shakespeare, soit 36 comédies et tragédies résumées en moins d'une heure. Il est à prévoir qu'il n'y a pas que les petits vernis qui, au siècle dernier, ont vu un *Presqu'Hamlet* du même tonneau joué par Gilles Privat sous la houlette de Dan Jemmett, qui seront alléchés par cette manière joyeusement inattendue de redécouvrir Shakespeare.



« Je suis troublée par le désordre dans lequel on vit qui semble nous mener à la destruction, j'essaie de comprendre pourquoi ça se passe ainsi et comment ça pourrait être autrement. Alors j'ai voulu traiter ce questionnement par la poésie en parlant à un cheval avec des poèmes et des chansons » explique Laetitia Dosch qui, pour sa troisième création, *Hate* partage la scène avec un cheval. Avec ce spectacle, et ceux d'Emilie Rousset : *Rencontre avec Pierre Pica*, de Marion Sifert : *Le Grand sommeil* et de Géraldine Martineau *La Petite sirène* d'après Andersen, c'est la jeune création au féminin que nous fait découvrir le Festival d'Automne qui par ailleurs a choisi pour cette nouvelle édition de brosser, en quelque douze pièces chorégraphiques, le portrait d'Anne Teresa De Keersmaeker. Un second portrait est dédié au compositeur canadien Claude Vivier (1948-1983) qui fut un des disciples de Karlheinz Stockhausen. Parmi les cinq programmes qui constituent ce portrait, *Kopernikus, un rituel des morts* pour lequel il a lui-même écrit le livret et que l'on verra au Théâtre de la Ville-Espace Cardin en décembre.

Japon : Le proche et le lointain

C'est en ouvrant la focale de la tradition à la modernité que le Festival braque ses projecteurs sur le Japon. Ce sera d'abord avec deux spectacles Kabuki, forme théâtrale épique extrêmement raffinée et codée dont les origines remontent au XVII^e siècle. Dans le Kabuki - Ka, le chant ; Bu : la danse ; Ki : les arts de la scène, les rôles de femmes sont tenus par des hommes, des onnagatas dont l'art n'est pas de jouer une femme mais d'en suggérer l'essence. Au programme deux pièces classiques et populaires du répertoire interprétées par deux légendes vivantes du Kabuki contemporain : Na Kamura Shidô II et Kamamura Shinozuke II (Théâtre national de Chaillot).

« La logique de la tradition est de se réécrire sans cesse au présent » explique Hiroshi Sugimoto,

artiste plasticien scénographe qui aime à explorer la tradition scénique de son pays. C'est le Kyôgen, pendant populaire et comique du Nô qu'il revisite avec *Sambaso, danse divine* interprété par trois générations de maîtres du kyôgen. A l'affiche également, côté danse Saburo Teshigawara et côté théâtre de jeunes artistes qui aiment à brouiller les pistes et les codes et sont représentatifs de la scène contemporaine japonaise. Parmi ceux-ci, Toshiki Okada, mais aussi, moins connus et à découvrir au Théâtre de Gennevilliers : Kurô Tanino(*The Dark Master*), Shû Matsui (*Un fils formidable*). Pour sa part, Hideto Iwai qui s'attache à retracer avec humour les parcours singuliers des gens qu'il rencontre, présentera sa première création en français, inspirée de la vie des participants, professionnels et amateurs, rencontrés à Gennevilliers (*Wareware no moromoro, Nos histoires*).

Il y aura à voir bien d'autres spectacles, inattendus, fascinants, bouleversants aptes à nous sortir de nos torpeurs puisque c'est au total une soixantaine de manifestations de théâtre, danse, musique, performances, installations plastiques, que nous propose cette 47ème édition dédiée à la mémoire de Pierre Bergé, « dont l'engagement auprès des artistes et de la création continue de nous guider » nous dit Emmanuel Demarcy-Mota, directeur du Festival d'Automne.

Festival d'Automne à Paris du 12 septembre au 31 décembre
Renseignements et réservations tel 01 53 45 17 17
www.festival-automne.com

Photos : « *Dark master* » (Kurô Tanino ©Takashi Horikawa, « *Le Procès* » Kafka/ Lupa © Magda Hueckel, « *Hate* » (Laetitia Dosh) © Dorothee Thebert Fillige

La Terrasse – Septembre 2018

Les Démons

THÉÂTRE DE L'ODÉON-ATELIERS BERTHIER /
D'APRÈS FÉDOR DOSTOÏEVSKI / MES SYLVAIN CREUZEVAULT

Dans le cadre du Festival d'Automne, Sylvain Creuzevault présente une adaptation des *Démons* de Dostoïevski.

Après *Faust et Le Capital*, Sylvain Creuzevault reste aimanté par la lente bascule du XX^e siècle, cette longue période où se croisent dans l'incandescence de leur succès socialisme, athéisme et libéralisme en train de façonner le nouveau monde, sur fond de nihilisme d'expression parfois vio-

lente qui ronge l'ancien. *Les Démons*, c'est cette fresque politico-sociale de la Russie des années 1870 où s'affrontent les jeunes et les anciens, les progressistes et les conservateurs dans un pays où pointe déjà l'écroulement d'une société qui laissera place à la révolution de 1917. Bakhtine en a fait un

modèle du roman pour sa plurivocité, cet entrecroisement de subjectivités posées sur le monde, portées par les personnages, qui rendent compte du réel dans sa complexité sans qu'on devine où se tient la pensée de l'auteur.

Une adaptation qui se fait au plateau

Que faire alors d'une telle œuvre, fleuve, où se superposent avec une telle densité les actions et les personnages ? Avec ses acteurs fétiches que rejoignent, entre autres, Nicolas Bouchaud et Valérie Drevelle, qui interpréteront chacun plusieurs rôles, Creuzevault travaillera comme d'habitude à la compréhension profonde des enjeux du roman mais aussi à des improvisations au plateau qui viendront finalement s'insérer dans la trame de la traduction d'André Markowicz. « *Je prépare*

les conditions pour que cette adaptation puisse être faite avec les acteurs au moment du plateau » résume-t-il pour expliquer cette méthode qui laisse la part belle aux acteurs, à la troupe et à l'intelligence collective. Une proposition d'environ trois heures en résultera, dont les contours se dessinent à l'heure où l'on écrit ces lignes, mais dont on peut s'attendre, au vu de la réception des précédentes mises en scène de Creuzevault, à ce qu'elle fasse grand bruit.

Éric Demey

Ateliers Berthier, 1 rue André-Suares
75017 Paris. Du 21 septembre au 21 octobre,
du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h,
relâche le lundi et le dimanche 23 septembre.
Tél. 01 44 85 40 40.

à partir du
21
Sept

LES DÉMONS

Odéon Berthier – Paris

Valérie Dréville

Les démons de Creuzevault

Après *Le récit d'un homme inconnu* de Tchekhov à la MC 93 il y a quelques mois, Valérie Dréville continue d'explorer la littérature russe. En septembre elle interprétera Varvara, dans *Les Démons*, le chef d'œuvre de Dostoïevski, mis en scène par Sylvain Creuzevault.



Théâtral magazine : Dostoïevski nous parle d'une société divisée, incertaine, menacée par le terrorisme. Cette Russie des années 1860 a de troublants échos avec le monde actuel...

Valérie Dréville : Oui, bien sûr, même si la pièce parle de ce qui conduit au terrorisme plus que du terrorisme lui-même. Dostoïevski décrit un moment de crise de la société russe juste après l'abolition du servage en 1862. A ce moment-là, la Russie bouillonne d'idées nouvelles qui mettent en cause la religion et les valeurs traditionnelles. Tout est remis en question. Les idées socialistes et nihilistes se propagent. Mais aussi le retour à la foi orthodoxe. La pièce reflète ce bouillonnement. Toutes les positions se côtoient. Certains sont des libéraux, non violents, comme Stéphane Trofimovitch, ancien professeur, qui vit auprès de Varvara Stavroguine, une riche veuve, le personnage que j'interprète. Mais le fils de Stéphane Trofimovitch est tenté par la violence. De sorte que la tragédie politique se double d'une tragédie familiale. Comme souvent chez Dostoïevski, il est question en filigrane de l'absence du père et de ses répercussions chez les fils.

Quelle est la position de Dostoïevski sur les événements ?

Il a un regard très critique sur tous ces mouvements progressistes radicaux dont il a pourtant été si proche. Mais il est avant tout un romancier génial qui laisse vivre ses personnages sans les juger. Tous ont leur part de complexité et même d'obscurité. Cette obscurité est le fondement de toute cette œuvre. La psychologie de chacun de ces personnages comporte des trous noirs qui les rendent à la fois inaccessibles et vivants. Dans *Les Démons*, on trouve même des enclaves de comédie lors des scènes qui réunissent Varvara et Stéphane Trofimovitch, qui forment un couple très beau et très inattendu qui révèle sa profondeur à la fin de la pièce.

Le metteur en scène, Sylvain Creuzevault a-t-il lui-même adapté le roman de Dostoïevski ?

Oui, il a lui-même procédé aux coupes et aux ajustements qui sont nécessaires car le roman est bien trop touffu pour être porté sur scène dans son intégralité. Mais en même temps, il y a chez Dostoïevski de grandes scènes dialoguées qui rendent assez naturel son passage au théâtre. La version sur laquelle

nous sommes en train de travailler devrait durer environ trois heures.

Comment avez-vous travaillé avec Sylvain Creuzevault ?

Nous travaillons à partir de longues séances d'improvisation, et c'est la forme de ces improvisations qui va déterminer le spectacle. Sylvain Creuzevault ne cherche pas à présenter des scènes bien léchées, mais à préserver l'aspect vivant et bouillonnant de la pièce. Pour cela il compte beaucoup sur ses acteurs. Il est partisan d'un théâtre artisanal, qui repose sur l'invention des acteurs plus que sur la mise en jeu de décors spectaculaires ou d'artifices extérieurs. C'est une manière de travailler qui ne m'est pas familière, mais qui m'apparaît très stimulante...

*Propos recueillis par
Jean-François Mondot*

■ *Les Démons*, d'après Fiodor Dostoïevski, mise en scène Sylvain Creuzevault, avec Nicolas Bouchaud, Valérie Dréville...
Odéon Ateliers Berthier, 1 rue André Suarès 75017 Paris, 01 44 85 40 40, du 21/09 au 21/10



DR Compagnie

Les Démons

“JE M’ENFONCE COMME UN LECTEUR- CUEILLEUR”

Entouré de Nicolas Bouchaud, Valérie Dréville et de neuf autres acteurs, **SYLVAIN CREUZEVAULT** s’empare de l’œuvre immense de Dostoïevski :
Les Démons.

C’est la première fois, si l’on peut dire, que vous abordez une très grande œuvre littéraire. Quelle place tient la littérature dans votre cheminement artistique? Et Dostoïevski?

Sylvain Creuzevault – En sa forêt, je m’enfonce comme un lecteur-cueilleur. Qui voudrait me retrouver n’aurait qu’à suivre les arbres dévorés. J’ai faim, je n’ai pas lu tous les livres, y en a beaucoup! C’est un piège, elle ne mène qu’au noir infini. Ane, j’avance sous le prétexte de carottes qui bougent. Là, Dostoïevski est un client sérieux. Pas majestueux du tout, pas chêne, pas hêtre évidemment, ni bouleau; fouillis de trembles plutôt, entrelacs agressif de fins branchages. Port misérable, esprit orgueilleux, mauvaise foi, jaloux, précis, lucide; de surcroît fantôme gênant – caillou dans grolle – pour tous les communards du monde entier : en ceci au moins indémodable chienlit – par ailleurs, rigolo : paysan dans dîner mondain, bourgeois dans fête foraine.

En quoi la littérature, la traversée d’une telle œuvre, est une porte nouvelle, différente, pour accéder à “cette chambre aux secrets de notre organisation sociale” que vous explorez de création en création?

Philosophiquement, l’Occident est essoufflé. L’athéisme ne repose plus sa question que reflétée dans la Marchandise. Contre la peur d’exister, le fameux fait d’être, le fétiche dure aussi impuissant que le Dieu chrétien, que l’Etat romain; l’art se démocratise, il occupe... Je suis content d’être là, d’une époque où il est si difficile de produire un sens existentiel nonçable. Nos corps se fragmentent, nos discours chutent, tous les Canadair sont sortis, le Gazoil manque, le rouge pue, les feux partent, tout part, les enfants sont des

“Au théâtre, le verbe s’incarne, il est fait chair, c’est ainsi qu’il est supportable, parce qu’il chute dans l’humain; c’est-à-dire dans le comique”

SYLVAIN CREUZEVAULT

monstres, nos aïeux ridicules, le socialisme historique produit tant d’ennui qu’on profane son souvenir pour une seconde d’entrain. Seule resplendit, intacte, la Peur – la bleue trouille, immémoriale, dans ce concert de trompettes renouvelé. Et qui a posé ses fines lèvres écumantes à l’embouchure? Le petit démon scrofuleux russe... On a des dorsaux, on va voir, faudra être sacrément difficile pour inventer caps et outils et tailler routes, communales. Se faire des amis vénères. Fabriquer en nos détours historiques des raccourcis, se méfier des flics – toujours! –, ne pas devenir flics nous-mêmes, être courageux, cultiver l’art d’éviter les artistes du ressentiment... Il ne s’agit plus d’interpréter le monde, il s’agit de le réparer. Bon, donc là, vous voyez Dostoïevski, ce plouc, il me sert de Mithridate sur le chemin du connais tes ennemis toi-même : ne pas les mépriser, les fréquenter, les aimer, aimer comme ils sont ce qu’ils sont, les combattre, se forger auprès d’eux un caractère meilleur.

Est-ce que la littérature, la poésie seraient le surplus de spiritualité ajouté à une certaine rationalité du théâtre?

Dostoïevski s’est trouvé sur mon passage. Je m’y arrête avec plaisir, et pendant que je le travaille, il me travaille. Mon chemin s’en trouvera sans doute plus influencé que le sien. Mais ceci se fait sans qu’une généralité aussi grande à propos de la littérature ou du théâtre n’y puisse trouver lieu. Je ne sais pas pourquoi mais votre question me fait penser à ceci : on adore obéir à des textes, non? C’est la Loi; théologique, politique, littéraire, qu’importe. La Loi ne force pas l’obéissance, c’est l’obéissance qui forme la Loi. Les textes sont les tissus

sur lesquels nos affects s’éprennent et s’accrochent... La Loi divine, la Loi républicaine, ou la Poésie de Mallarmé, des textes qu’on Adore. La littérature, on voudrait que le monde y soit contenu, on y obéit aussi à ce texte, on voit le monde comme écrit. Ordre et Ennui... Au théâtre, le verbe s’incarne, il est fait chair, c’est ainsi qu’il est supportable, parce qu’il chute dans l’humain; c’est-à-dire dans le comique, gros spirituel dans l’immanence. Rien à envier de ce côté-là à la littérature. Plus rationnel non, moins spirituel, je ne pense pas. Plus athée, j’en doute. Non, je ne sais pas. La littérature est sans doute une tripatouille solitaire, peut-être. Le théâtre une partouze courtoise, c’est possible; mais à la fin : rien n’aura eu lieu que le lieu excepté au théâtre, peut-être une servante pour pas que les suivants se pètent la gueule. J’aimerais tant n’avoir plus besoin de revenir au livre, sortir de la forêt, ne plus être un âne; qu’au théâtre me suffisent quelques tremblements le soir.

Sauriez-vous me dire ce qui vous bouleverse le plus dans *Les Démons*?

“Mais n’est-ce pas vous qui me disiez que si l’on vous prouvait mathématiquement que la vérité est en dehors du Christ, vous, vous préféreriez rester plutôt avec le Christ qu’avec la vérité? Vous l’avez dit, ça? Vous l’avez dit?” **Propos recueillis par Hervé Pons**

Les Démons D’après Fédor Dostoïevski, adaptation et mise en scène Sylvain Creuzevault, **du 21 septembre au 21 octobre à l’Odéon-Théâtre de l’Europe / Ateliers Berthier**, Paris XVII^e, tél. 01 44 85 40 40, www.theatre-odeon.eu

Les Tourmentes Mise en scène Sylvain Creuzevault, **du 12 au 22 décembre à la MC93 de Bobigny**, tél. 01 41 60 72 72, www.mc93.com

Festival d’Automne à Paris Tél. 01 53 45 17 17, www.festival-automne.com

Agenda

Les 15 pièces de théâtre immanquables de la rentrée à Paris

Une sélection de Joëlle Gayot et Fabienne Pascaud | Publiée le 09/09/2018



Voyeur ?

La Reprise. Histoire(s) du théâtre (I) **TTT**

Jusqu'au 5 octobre 2018 - Théâtre des Amandiers

Quelle différence y-a-t-il entre un spectateur et un voyeur ? Aucune. Dans les deux cas, celui qui observe consent à la passivité. C'est vers cette impasse infernale que conduit Milo Rau dont le spectacle reconstitue méthodiquement l'assassinat gratuit d'un jeune homosexuel, un soir de fête en Be...

[Lire la suite](#)



Diabolique

Les Démons **T**

Jusqu'au 21 octobre 2018 - Odéon - Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier

On nous promet 4 heures de représentation et cela nous réjouit. Parce que le roman du grand Dostoïevski (les Démons) est l'alpha et l'oméga du spectacle. Parce que Sylvain Creuzevault signe la représentation. Parce que de formidables acteurs (Valérie Dréville et Nicolas Bouchaud, Slava Lolov, Art...

[Lire la suite](#)



Franck Castorf a adapté les *Les Frères Karamazov* © Thomas Aurin

Cette semaine, Sylvain Creuzevault présente sa première mise en scène en tant qu'artiste associé à l'Odéon. Il s'attèle, comme d'autres avant lui sur la même scène, aux *Démons*, adapté du roman de Dostoïevski. Une version « resserrée » d'environ 3 heures, quand on se souvient que la création du même texte par Peter Stein avait donné lieu à un spectacle de 12 heures (en 2010) et celle de Lev Dodine à la MC93 en durait plus de 9. Mais Dostoïevski est d'abord un romancier. Pourquoi le retrouve-t-on si souvent – et si longuement – sur scène ?

Les Frères Karamazov, *L'Idiot* ou encore *Crime et châtiment* : des titres d'œuvres qu'on retrouve régulièrement, avec plus ou moins de succès, à l'affiche des théâtres. Les arguments sont aussi différents que les metteurs en scène qui abordent l'auteur. Creuzevault expose les siens dans sa note d'intention et souligne la « mise en dialogue » à laquelle d'autres font référence dans les textes du romancier. Fidèle à sa volonté de montrer l'idée de contestation, Creuzevault souligne la « plongée hallucinée dans les ténèbres intérieures » dans laquelle Dostoïevski peut nous projeter. Si l'on se remémore le *Rêve d'un homme ridicule* ou *Le Double*, cette remarque du metteur en scène sonne presque comme une évidence.

Alors pourquoi autant de gens de théâtres explorent les textes de Dostoïevski, alors même que celui-ci n'a jamais écrit pour la scène ? L'un de ses principaux traducteurs, André Marcowicz, exposera son analyse, largement partagée par ceux qui l'ont précédé, lors d'une conférence à l'Odéon en octobre. En avant-propos, Marcowicz relève « le génie polyphonique » du romancier.

Comme Creuzevault a remarqué la singularité de chaque personnage, Mikhaïl Bakhtine avait souligné que chaque figure des romans de Dostoïevski avait une conscience unique et que cette conscience avait l'esprit des autres personnages comme objet. En d'autres mots : les personnages semblent avoir besoin les uns des autres pour exister, comme les personnages d'une pièce de théâtre par exemple...

Les russes eux-mêmes sont les premiers à avoir élevé sur les planches leur auteur phare. Au début du XX^e siècle, Vladimir Némirovitch-Dantchenko, co-fondateur du Théâtre d'Art de Moscou avec Stanislavski, a porté *Les Frères Karamazov* à la scène en deux soirées. Durant l'ère communiste, dans les années 60 à 80, sur les scènes russes, à ce premier roman déjà monté s'ajoute *Crime et châtiment*. Tout comme *L'Idiot* qui fait fureur à St-Petersbourg et à Moscou !

Les Démons, qui dans ses traductions précédentes s'appelait *Les Possédés* a intéressé la France dès les années 50, puisqu'Albert Camus ne cachait pas sa fascination pour Dostoïevski, et il est l'un des premiers à avoir adapté le roman à la scène au Théâtre Antoine en 1959. On attend avec impatience de voir ce que Sylvain Creuzevault en a retenu à son tour.

Drafty-curiosity.blogspot.com - 22 septembre 2018

Les Démons © Théâtre Odéon - Ateliers Berthier, le 22 Septembre 2018

A peine installés, les spectateurs sont accueillis par la joyeuse troupe de **Sylvain Creuzevault** qui s'active dans tous les sens, jusqu'en haut des gradins et offre des flûtes - qu'ils renommeront trompettes - de champagne à quelques privilégiés. D'autres spectateurs sont conviés à s'asseoir sur des chaises en bois disposées de part et d'autre du plateau. On se sent comme dans un studio de cinéma, le décor est en pleine finalisation. Si ce dernier pouvait s'exprimer il ne manquerait pas de déclarer un simple "Je suis à vous dans une minute".



Les Démons © DR Compagnie

Le jeune metteur en scène s'empare cette fois de l'oeuvre de **Dostoïevski** *Les Démons*. Face à la complexité du roman, une "feuille anti-panique" pour tenter de faire comprendre la chronologie aux spectateurs - et sans doute de s'assurer de leur bonne compréhension - s'est glissée dans la bible.

La première partie se déroule dans une province de Russie. **Nikolaï Stravoguine** revient au pays des tsars après s'en être retiré quatre années auparavant. La jeune **Maria Lébiadkina** à la jambe dans le plâtre et quelque peu folle jure qu'elle est mariée à ce dernier qui nie toute alliance. Les thèmes du mariage, du pouvoir, de l'argent, du crime sont convoqués.



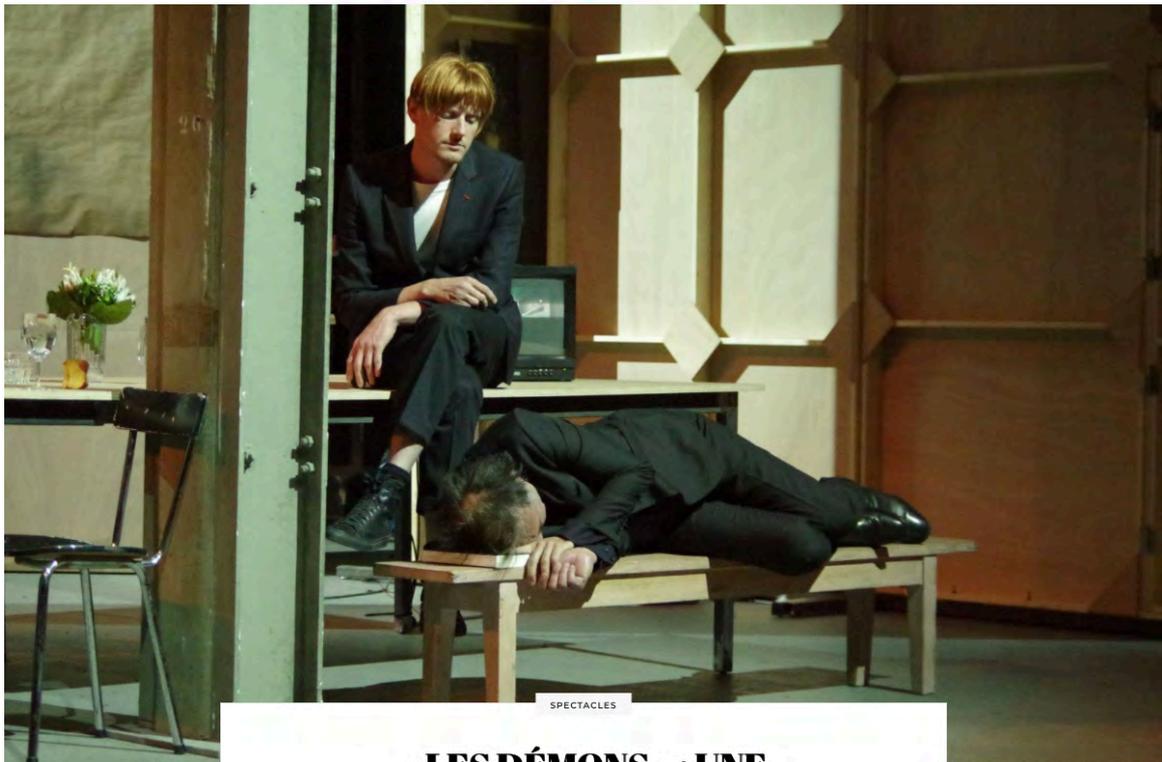
Les Démons © DR Compagnie

La seconde partie se vaudra plus obscure et plus politique. On assiste à une concertation de jeunes anarchistes prêts à en découdre. C'est d'ailleurs l'un des moments où le parallèle avec la situation russe actuelle - Russe/Crimée, nationalisme grandissant - est réussi. Une fois les principales actions décidées, l'agitation reprend de plus belle

sur un fond sonore de techno bruyante : les comédiens occupent toute la surface scénique avec des panneaux sur roulettes et les voilà qui dansent. Puis, la salle est plongée dans le noir et dans les fumigènes avec la voix lointaine de **Nicolas Bouchaud** pour guide.

Ce qui frappe dans les mises en scène de **Creuzevault** et son collectif **d'Ores et Déjà** c'est le fait de mettre de côté l'aspect linéaire d'un texte pour laisser une plus grande part d'improvisation pour que le spectacle devienne encore plus vivant, mouvant - une nouvelle fois **Vincent Macaigne** ne semble jamais très loin -. Et ses nombreux comédiens - **Vladislav Galard**, **Michèle Godet**, **Arthur Igual**, **Sava Lolov**, **Léo-Antonin Lutiniér**, **Frédéric Noaille**, **Anne-Laure Tondou**, **Amandine Pudlo** et **Blanche Ripoché** auxquels se sont ajoutés **Nicolas Bouchaud** et **Valérie Dréville** - suivent la cadence et évoluent dans les matières les plus diverses : plastique, sable, eau, fumée... Un joyeux bazar en somme.

Pendant un peu plus de quatre heures, la troupe se donne plus qu'à fond. Le tout non sans humour ; une croix de bois qui ne passe pas la porte, une autre en glace qui fond dans un seau, une cloche qui ne sonne pas... **Creuzevault** et sa bande parviennent une fois de plus à relever un défi de taille avec une énergie débordante, une volonté de secouer les classiques à en faire trembler les murs.



**« LES DÉMONS » : UNE
FUMÉE NIHILISTE
SUBMERGE BERTHIER**

Sulfureux et contemporain « Les Démons » ne laisse pas les spectateurs indemnes ! Sylvain Creuzevault (metteur en scène) propose une version radicale du roman de Dostoïveski.

LE RIEN ET LA RÉVOLUTION CHEZ LES DÉMONS !

Nous n'avons pas fait un décompte, mais la première scène doit durer près de 45 minutes. L'ensemble des comédiens sont déjà sur le plateau avant même que les spectateurs n'entrent. Du champagne est distribué à qui veut, un dialogue avec le public est déjà établi. Puis c'est le début du spectacle, ou plutôt de la réunion du « club ». Chacun bavarde, s'engueule, débat sur la société russe de 1870 (et d'aujourd'hui). Ainsi, les grandes questions (poids de la religion, des institutions, du système politique) sont autant discutées que les situations des personnages (mariage, filiation, amitié).

Et la claque.

Goutte d'eau qui fait déborder la pièce vers un enchaînement de scènes qui verront la violence verbale et physique côtoyer le nihilisme, et la Révolution.



PUBLIC DE THÉÂTRE, PUBLIC IMPLIQUÉ !

Dans cette pièce, le public est un personnage à part, désigné par les comédiens de « bobo », « riche » parce qu'il laisse dire le texte sans s'en offenser. Dans la seconde partie, la fumée envahit le théâtre. Pas seulement la scène mais aussi le public qui pendant plusieurs minutes sera plongé dans la brume n'entendant que le discours de Stéphane, intellectuel désargenté. C'est audacieux, surprenant, parfois agaçant mais c'est un vrai pari !



Finalement, on en sort fatigué avec l'impression qu'il va falloir digérer ce à quoi on vient d'assister. Le public est certainement divisé. Les uns vont crier au chef d'oeuvre, d'autres au scandale. Mais, c'est une expérience qui plaira aux amateurs de contemporain, aux intellectuels et aux nihilistes (entre autres) !

Pour découvrir le spectacle, c'est ici !

Et pour découvrir la programmation de l'Odéon - Théâtre de L'Europe, c'est là !

« Les Démons », librement inspiré du roman de Fédor Dostoïevski et mise en scène de Sylvain Creuzevault, production Le Singe, en coproduction avec l'Odéon - Théâtre de L'Europe. Jusqu'au 21 octobre.

Hottellotheatre.wordpress.com – 24 septembre 2018

hottello

CRITIQUES DE THÉÂTRE PAR VÉRONIQUE HOTTE

Les Démons, d'après Fédor Dostoïevski, traduction française André Markowicz, adaptation et mise en scène Sylvain Creuzevault, artiste associé, l'Odéon-Théâtre de l'Europe – Festival d'Automne à Paris

Crédit photo : DR Compagnie



Les Démons, d'après Fédor Dostoïevski, traduction française André Markowicz, adaptation et mise en scène Sylvain Creuzevault, artiste associé, l'Odéon-Théâtre de l'Europe – Festival d'Automne à Paris

Les Démons (1872), troisième roman-tragédie de Fédor Dostoïevski (1821-1881), décrit un monde où le crime et le vice mènent irrévérablement à l'Apocalypse.

Nier la foi chrétienne mène au nihilisme : le fouriériste Dostoïevski des années 1840, après quatre ans de travaux forcés en Sibérie (1850-1854), refond ses convictions.

A l'époque, en Occident, est écrasée l'insurrection populaire de la Commune de Paris (1871) – l'échec de l'instauration utopique du paradis sur terre. L'invention du phalanstère par Charles Fourier – la Révolution de 1848 et la Commune – a échoué.

Les Démons évoque la transformation d'un cercle de rêveurs, disciples du théoricien socialiste Charles Fourier (1772-1837), en un groupuscule de cinq révolutionnaires dont le meneur, venu de l'étranger, organise l'assassinat collectif d'un repent.

Occupé dans la réalité par des emprunts auprès de Spechniov, figure charismatique du meneur venu de Suisse – Stavroguine dans le roman –, Dostoïevski a signé un pacte avec le diable : « *En son âme et conscience, le tendre schillérien, le rêveur fouriériste, le chrétien, le sentimental, prépare l'assassinat du tsar* », selon le commentaire de Dominique Arban. Le crime est en pensée – un désir et souhait.

Au début de la représentation des *Démons* par Sylvain Creuzevault, arrivent de Suisse les protagonistes, Nicolas Stavroguine (Vladislav Galard facétieux), fils d'une propriétaire Varvara Stavroguine (Valérie Dréville rayonnante), et affilié à un groupe dont Piotr Verkховenski (Frédéric Noaille fébrile), le second personnage, est le chef.

Dès que le public prend place dans la salle, le champagne est offert à quelques-uns.

S'impose le discours enflammé de Stépane Verkховenski (Nicolas Bouchaud visionnaire), père de Piotr, lettré, ami de Varvara Stavroguine, précepteur de son fils.

Sur la scène, Stavroguine et Piotr Verkховenski vont et viennent, visites du premier chez ses maîtresses, et activité subversive et confuse du second. Anne-Laure Tondu, Blanche Ripoché et Amandine Pudlo sont les femmes aimées, et la dernière qui incarne une jeune handicapée boîteuse dessine un portrait en pied-performance.

Plus tard a lieu la réunion politique du cercle d'étudiants, inspirée d'une séance du congrès de la Ligue de la paix et de la liberté des démocrates bourgeois, à laquelle assiste Dostoïevski à Genève en 1867, avec le républicain italien Garibaldi et l'anarchiste russe Bakounine, et les leaders de la 1^{re} Internationale (1864).

Dans la dernière partie, une « fête » s'organise au profit des pauvres, prétexte à scandales, incendie, émeute, folie, meurtre et suicides. Arthur Igual joue Chatov, le repent qui, choisissant le bien-être de sa famille, sera exécuté, comme prévu.

Déséquilibrés, monstres et criminels peuplent la Russie du XIX^e siècle.

Les comédiens jouent divers rôles, démultipliant l'action et la déconcentrant.

Le convaincant Sava Lolov incarne, entre autres, l'évêque Tikhone ; Léo-Antonin Lutinier est Liamchine et la constante Michèle Goddet, la Chigaliova.

La mise en scène de Sylvain Creuzevault semble déconstruire la forme à plaisir, ne serait-ce qu'à travers les parois de bois glissantes avec porte et lambris, morcelées, séparées, qui tournent autour du plateau ; de même, les piliers d'un second cercle.

En guise de murs, des bâches de plastique transparent, une matière reprise pour le costume de certains rôles, dont celui du démon de Stavroguine, cape et capuche. La représentation aux allures d'installation contemporaine refuse l'ordonnance, bannie au profit de l'improvisation théâtrale, de la « spontanéité » et de l'incongruité.

Extincteurs, flaques d'eau, le plateau est souillé, comme le cœur des hommes.

« Il y a un lac », entend-on, une reprise de la scène de théâtre dans *La Mouette* de Tchekhov. La démarche de Creuzevault semble celle de Treplev, jeune metteur en scène avide des formes nouvelles dans l'art pour « décrire la vie telle qu'elle est » :

« ... le théâtre contemporain n'est que routine et préjugés... Il faut au théâtre des formes nouvelles. Nouvelles, et s'il n'y en a pas, alors il ne faut rien. »

La concentration dramatique est abolie, au profit de l'open space, les comédiens sont assis à cour et à jardin sur des rangées de chaises, mêlés à des spectateurs. Et sur le plateau, les figures dramatiques se croisent, à travers des passions diverses.

Dérision, autodérision, ironie, satire, les acteurs s'amuse et prétendent amuser : le moine tente en vain de faire sonner sa cloche – cul nu et corde sous sa soutane. Entre canulars et railleries de potache, le temps passe, au fil des persiflages.

Les personnages ostensiblement « libres » arpentent la scène, des figures fuyantes qui font un bon mot puis s'en vont ou bien lisent du Adorno, « non de par la volonté de l'auteur, mais parce que c'est comme ça que ça se passe dans la vie réelle. »

Beaucoup de bruit, de fureur et de nervosité.

Véronique Hotte

Odéon-Théâtre de l'Europe, Ateliers Berthier, 1 rue André Suarès 75017 Paris, du 21 septembre au 21 octobre, du mardi au samedi à 19h30, dimanche à 15H. Tél : 01 44 85 40 40

Dostoïevski et Creuzevault dans le chaudron des « Démons »

Entouré d'une formidable équipe d'acteurs, Sylvain Creuzevault dialogue avec « Les démons », roman monstre de Dostoïevski. Il en résulte un spectacle de plus de quatre heures, complexe et passionnant



"Les démons, détail © La compagnie

Il y a quelque chose de réjouissant et d'éprouvant à voir deux soirs de suite des spectacles d'envergure d'une durée à peu près équivalente de plus de quatre heures. Deux spectacles « d'après » des œuvres littéraires connues mais pas forcément lues par les spectateurs à la veille de la représentation. Le premier soir, = *Le Procès* de Kafka par Krystian Lupa (lire [ici](#)) à l'Odéon, le second, *Les Démons* de Dostoïevski par Sylvain Creuzevault aux entrepôts Berthier. Deux spectacles à l'affiche du Théâtre de l'Europe, présentés dans le cadre du Festival d'automne.

Dans la chaleur du touffu

Le « d'après » dit la fidélité à l'oeuvre mais non la servilité, elle instaure le pas de côté qui permet de mieux voir et le dialogue furieux avec l'oeuvre, comme si le spectacle en germe s'asseyait à une table de bistrot et demandait à l'oeuvre avec laquelle elle a pris rendez-vous. : « Quest-ce que tu bois ? », avant d'en découdre, texte en mains et improvisations en jambes.

Le début du spectacle d'après *Les Démons* s'avère démonté comme on le dit des mers et des moteurs. Rien ne semble en place, tout est sans dessus dessous, un paysage de fête au milieu de la nuit quand arrivent des gens que l'on n'attendait pas, et qu'on lance un « vous prendrez bien une petite coupe ? ». C'est ce que fait avec engouement, comme d'autres acteurs, Nicolas Bouchaud, en offrant une flûte de champagne à différents spectateurs comme s'il avait été garçon de café toute sa vie, c'est ce que fait avec moins d'emphase Valérie Dréville qui a besoin des mots pour faire sortir son corps de ses gonds. Deux acteurs, souvent vus et que l'on aime retrouver. Pour la première fois, ils sont distribués dans un spectacle mis en scène par Sylvain Creuzevault sur l'air de « restons groupés » Ils font bon ménage avec les acteurs habituels du metteur en scène tel Arthur Iguat méconnaissable avec son crâne rasé dans le rôle de Chatov.

Les flûtes à champagne passent parmi les spectateurs, au fond du plateau une fille et un garçon en toute petite tenue se courent comme deux ados à l'heure de leur première nuit, on exhibe un panneau sur lequel on a écrit en lettres rouges « Suisse », ça s'agite sur les côtés de la scène où sont disposées des chaises. C'est gai, cela pétille. Creuzevault voue aux gémonies (et plus si affinités) ce qu'il nomme le théâtre « sérieux ». Il aime le rire, celui des philosophes et celui de Buster Keaton, il adore pointer le risible, dessiner des moustaches à la Joconde, non servir une œuvre genoux à terre mais la dépecer tout en la creusant encore et encore. Et c'est ce qu'il fait avec *Les démons* de Dostoïevski, long roman magnifiquement complexe, « touffu, bourré de situations imprévues et d'incidents inexplicables sur le moment », un roman où « les traits satiriques, les détails grotesques, les scènes comiques » interviennent dans « les drames les plus noirs » comme l'écrivait Pierre Pascal, une roman « deltaïque » dit joliment Creuzevault.

Feuille anti-panique

Le narrateur de Dostoïevski qui, témoin, raconte l'histoire des *Démons* passe une centaine de pages à expliquer et détailler qui est qui, avant d'écrire cette phrase : « J'en viens maintenant à la description de l'événement quelque peu comique par lequel ma chronique commence à proprement parler ». Et c'est là qu'on arrive en Suisse (d'où le panneau sus-mentionné) avant de revenir dans la province russe où tout se passe. Chez Creuzevault, après l'entrée apéritive qui n'est pas une séance explicative, on glisse insensiblement des zakouskis pétillants au vif du sujet. Il ne faut pas en perdre une miette si l'on veut tenir la route. Cependant, tôt ou tard on s'embrouille quelque peu. Dans un grand éclat de rire faussement paritaire, Creuzevault va jusqu'à attribuer des rôles d'hommes dans le roman à des actrices telle l'excellente Michelle Godet qui interprète la vieille Prascovia puis Chigalov devenu Chigalova ,auteur(e) d'un rapport apportant une solution finale et radicale à la question des rapports sociaux..

Pressentant un peu tard cette difficulté de réception pour les spectateurs, on a glissé, dans un programme de salle, une feuille volante intitulée « feuille anti-panique » qui relate la chronologie du roman au demeurant respectée par Creuzevault et ses acteurs mais avec des trous, des ellipses, des écarts. Alors, faute de pouvoir lire la feuille anti-paniques dans le noir, que fait le spectateur ? Il s'accroche à ces bouées que sont les acteurs et ce sont eux qui le ramènent à la nage, non dans le moment présent de la représentation -il y est à fond car c'est d'une constante invention- mais dans le roman.



"Les démons", scène © La compagnie

Prenons Chatrov (Arthur Igual) C'est un ruminant, il rôde l'œil noir et la peau sombre. Son père était serf du papa de la riche, pingre et autoritaire Varvava Stavroguina (Valérie Dréville). Il retrouve le fils de cette dernière Nikolaï Stavroguine (Vladislav Galard) qui revient en Russie après plusieurs années d'absence à l'étranger dont un séjour en Suisse où il s'est passé de drôles de choses. Nikolaï a été le mentor de Chatrov. Ils se retrouvent après que Chatrov l'ait giflé pour s'être mal conduit en Suisse avec sa sœur Daria (Blanche Riposte). Scène terrible. Stavroguine est ailleurs. Chatrov est resté vissé aux idées qu'il tient de lui. Que « la raison et la science dans la vie des peuples », hier comme aujourd'hui, « n'ont assumé qu'une fonction secondaire, une fonction de service », que « le but de tout le mouvement du peuple », depuis toujours, « c'est seulement la recherche de Dieu, la recherche de leur Dieu », à chaque peuple son Dieu. « C'est ce genre de texte qui m'a aimanté » dit Creuzevault.

La croix et le seau

A côté des nombreux débats d'idées, le roman est truffé d'intrigues où se mêlent argent, mariages d'intérêt et mariage caché -celui de Stavroguine avec Maria la boîteuse (Amandine Pudlo), duel, groupuscule, crime commandité, etc. Au milieu du deuxième volume (il y en a trois), sous la plume de son narrateur, Dostoïevski écrit : « Il est dommage qu'il faille mener le récit plus vite, et qu'il n'y ait pas le temps de tout décrire, mais sans digression aucune, ce serait quand même impossible ». Il ne s'en prive pas et Creuzevault non plus jetant par brassées son ironie caustique dans la bataille.

Le spectacle abonde de gags qui ne sont pas seulement des gags : la cloche qui ne sonne pas, le baigneur en celluloïd, fruit d'un accouchement à vue, la croix en glace qui fond dans un seau, le Christ de Holbein sur une planche, etc. Sans parler des multiples graffitis et de la scénographie mouvante et sonore (Jean-Baptiste Bellon). Ces scènes sont le plus souvent dans le texte lui-même comme celle du duel entre Stavroguine et Gaganov interprété par Frédéric Noaille qui assure également le rôle clef de Piotr Verkhovenski qui lui aussi revient de l'étranger. Ce dernier est le fils de Stepane Verkhovenski (Nicolas Bouchaud) personnage aux idées et ayux poches désargenté, un peu ridicule dans son costume dont la couleur rappelle le vomit au sortir d'un cuite au vin rouge (tous les costumes sont signés Gwendoline Bouget), un être toujours « parfumé et pomponné » se moque Varvara, d'autant plus facilement qu'il vit à ses crochets. Varvara Stavroguina est interprétée par Valérie Dréville qui assure également le rôle d'Alex Kirillov devenue donc Alex Kirillova. Pas simple.

Non, rien n'est jamais simple chez Creuzevault tout comme chez Dostoïevski. Il y a cependant des moments d'un perfection presque classique comme la fameuse entrevue entre Nikolaï Stavroguine et l'évêque Tikhone (Sava Lolov qui interprète également le rôle du forçat Fédka) qui, dans le roman, vit en retraite dans un monastère. Creuzevault reprend le dialogue tel que l'a écrit de Dostoïevski traduit par par André Makowicz (trois volumes chez Babel, les citations sont reprises de cette édition) tout en le mettant en scène avec sagacité (en particulier quand Tikhone lit la lettre où Stavroguine confesse avoir connu « une incommensurable jouissance » en voyant une fillette battue par sa mère pour une faute qu'elle n'avait pas commise. Tout comme, à la fin, Creuzevault mettra en scène la pendaison de Stavroguine en faisant rire les spectateurs avec la complicité de son acteur. Rire mettant un terme à cette soirée dense qui donne une double envie : celle de se plonger dans *Les démons* et celle de revenir voir ensuite ce spectacle dont une première vision n'épuise pas la richesse.

Théâtre de l'Odéon aux ateliers Berthier, 19h30, jusqu'au 21 octobre.

Sceneweb.fr – 24 septembre 2018

sceneweb.fr

l'actualité du spectacle vivant

Sylvain Creuzevault dynamite Les Démons de Dostoïevski

24 septembre 2018 / dans À la une, A voir, Festival, Les critiques, Paris, Théâtre / par Christophe Candoni



Dans un désordre quasi permanent, Sylvain Creuzevault et sa troupe survoltée rendent inégalement audibles *Les Démons* de Dostoïevski.

C'est une rentrée au long court que propose le Festival d'automne à l'Odéon – théâtre de l'Europe : **5 heures de Kafka en polonais orchestrées par le Maître Krystian Lupa** dans la salle principale ; 4 heures de Dostoïevski joyeusement déglinguées aux ateliers Berthier... Il en jaillit **un même rapport au monde : complexe, brutal, touffu, désabusé**. On compte déjà de grandes adaptations théâtrales des *Démons*. Il y a une dizaine d'année, **Peter Stein** en signait une représentation de douze heures, un spectacle d'une facture limpide bien que crépusculaire, d'un très grand classicisme. Ce n'est pas le cas chez **Creuzevault qui, certes fidèle aux épisodes et aux personnages, en livre une version peu orthodoxe. Il plonge le roman dans un maelström théâtral foisonnant et affolé**. Sa mise en scène flirte étonnamment avec un autre geste bien familier de l'écrivain russe, celui de Vincent Macaigne, signataire il y a peu d'un formidable *Idiot*, dont Creuzevault semble reprendre les meilleurs ingrédients : lâcher de fumigène, bande-son criarde, faux sang et fluide jaillissants, hurlement des acteurs, bordélistation du plateau, participation du public...

C'est donc dans un sacré bazar que se déploient les grandes aspirations comme les contrariétés d'une jeunesse paumée et révoltée qui veut changer le monde en renversant l'ordre établi. Depuis Notre terreur, Le Capital et son singe ou plus récemment AntiFaust, une réflexion sur la révolution a toujours irrigué le travail de Creuzevault et ses collectifs. Elle prend place ici dans un espace grand ouvert, bâché et bétonné, qui s'apparente à un squat aux murs tagués et au sol jonché de tracts. On y parle avec véhémence d'athéisme, de socialisme, de nationalisme, de nihilisme... Les comédiens parviennent assez magistralement à donner corps, chair et âme aux débats politiques et aux questionnements les plus métaphysiques que contient le livre. Ils restituent des idées tellement complexes, ardues, avec tant de concret, d'urgence, d'insolence qu'ils impressionnent.



Frédéric Noaille et Nicolas Bouchaud dans *Les Démons*

Mais l'humour et la distance prises sans finesse viennent détourner l'attention. Il est déjà à déplorer que le spectacle manque cruellement d'émotion, mais une certaine tendance à la complaisance boursouffle et alourdit l'ensemble qui contient bien des flottements. Loin de partager la vision d'un Dostoïevski devenu conservateur convaincu, Sylvain Creuzevault la tourne en dérision. Et il l'assume : *Les Démons*, pour lui, "c'est risible, c'est ridicule!" Toutes les blagues, les apostrophes, les scories puériles qui inondent le plateau grippent la pensée, nuisent à la réflexion. Non pas que la profanation n'ait pas toute sa place dans l'oeuvre de Dostoïevski mais elle ne doit pas se cantonner à l'anecdote.

On est quand même emporté par les comédiens **Frédéric Noaille**, **Arthur Igual**, ou encore **Vladislav Galard** qui campe un Nikolaï rebelle et torturé avec une folle étrangeté. Nouveaux venus dans l'équipe soudée, **Nicolas Bouchaud** fait un Stépane idéaliste mais trop fanfaron, **Valérie Dréville** est impériale dans la démesure. On saisit à travers eux la folie et le chaos humains. Mais à force d'ironie et de tapage, ces démons bien vivants sont aussi exténuants.

Christophe Candoni – www.sceneweb.fr

Les Démons de Fédor Dostoïevski
traduction française **André Markowicz**
adaptation **Sylvain Creuzevault**

avec

Nicolas Bouchaud

Valérie Dréville

Vladislav Galard

Michèle Goddet

Arthur Igual

Sava Lolov

Léo-Antoin Lutinier

Frédéric Noaille

Amandine Pudlo

Blanche Ripoché

Anne-Laure Tondu

scénographie **Jean-Baptiste Bellon**

costumes **Gwendoline Bouget**

création musicale **Nicolas Jacquot**

masques **Loïc Nébréda**

lumière **Nathalie Perrier**

son **Michaël Schaller**

film **Sylvain Creuzevault, Adrien Lamande**

production **Le Singe**

coproduction **Odéon-Théâtre de l'Europe, Festival d'Automne à Paris, Scène nationale Brive Tulle, TAP – Scène nationale de Poitiers, TnBA Théâtre national Bordeaux en Aquitaine, Théâtre de Lorient Centre dramatique national, Le Parvis scène nationale Tarbes Pyrénées, La Criée – Théâtre National de Marseille**

avec la participation artistique du **Jeune théâtre national**
avec le soutien de **l'Adami**

avec le **Festival d'Automne à Paris**
durée estimée **3h45 (avec un entracte)**

Odéon – Berthier 17e

21 septembre – 21 octobre 2018

19h30 du mardi au samedi, 15h le dimanche.

Avant-premières les 19 et 20 septembre.

Relâche le 23 septembre.

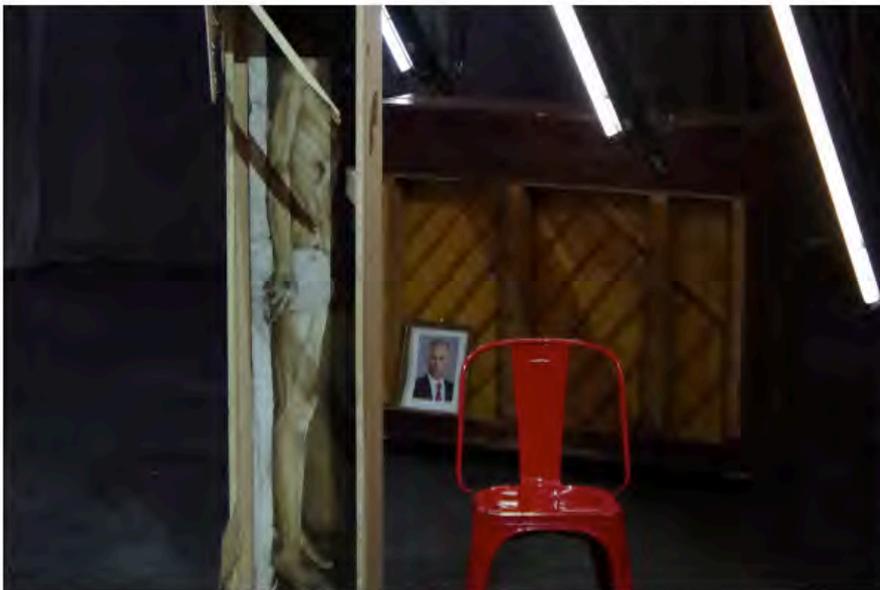
Théâtre du blog

Les Démons, d'après Fédor Dostoïevski, mise en scène de Sylvain Creuzevault

Posté dans 24 septembre, 2018 dans [critique](#).

Festival d'Automne à Paris

Les Démons, d'après Fédor Dostoïevski, mise en scène de Sylvain Creuzevault



© DR Compagnie

Un roman monstre, *Les Démons*, d'abord traduit par *Les Possédés*, un titre qu'Albert Camus avait gardé pour son adaptation au théâtre en 1959, nous plonge dans l'histoire politique et intellectuelle de la Russie du dix-neuvième siècle, en fouillant les tripes et les âmes de dizaines de personnages que nous suivons durant près de neuf cent pages. Nicolas Stavroguine en est le fil conducteur. Quand il revient de Suisse, il déclenche les intrigues complexes du roman, mais disparaît parfois. Dostoïevski le remplace alors par le tableau d'une jeunesse enragée de liberté jusqu'à rêver d'un despotisme total -tous égaux dans l'esclavage-, ou par la satire d'un milieu privilégié embrumé dans ses hautes aspirations et ses craintes. Chacun a eu affaire à lui, de près ou de loin, éclairant une de ses facettes : Don Juan, Prince Charmant, tourmenté, doutant de sa

volonté, impulsif quand il s'agit d'un duel, grande âme par intermittence.

Et tous les autres personnages se prennent dans la toile qu'il a tissée malgré lui. Stépane Verkhovenski, l'ancien précepteur, l'intellectuel déçu, a fait l'éducation de garçons et de filles révolutionnaires qu'il ne peut plus suivre, accroché à son humanisme et au culte de la beauté. Varvara, veuve Stavroguine, tente de reprendre la main, et renonce à comprendre son fils. L'étudiant Chatov conteste le groupe révolutionnaire au nom de la religion et sera exécuté comme traître. Piotr, le fils que Stépane n'a pas élevé, provocateur, inquiet, imbibé des dogmes de la violence révolutionnaire, insulte son père qui l'a été si peu, et fléchit devant la grâce maudite de Stavroguine, au point de lui proposer de tuer pour lui les protagonistes d'un mariage secret, gênant et absurde. L'auteur donne tout autant de complexité que de vie aux personnages de jeunes filles et de jeunes femmes, intelligentes, amoureuses audacieuses, comme la Maria de Chatov, ou Liza, Daria..., ou victimes, comme l'autre Maria que son frère dépouille.

Sylvain Creuzevault et sa troupe se sont appropriés ces *Démons* au plus près du texte, au plus près d'eux-mêmes et d'une lecture contemporaine. Ainsi le *je* du narrateur (supposé être l'un des anciens élèves de Stéphane Verkhovenski) s'efface au profit du *nous* des acteurs, qui ouvrent la représentation, en s'adressant directement au public, cédant pour cette fois à la facilité, mais peu importe. Les situations ne sont pas plus sollicitées que nécessaire : les liens entre Dostoïevski et le XXI^{ème} siècle se nouent d'emblée, que ce soit sur la question de la rupture entre les générations, de la révolte, des droits de l'homme, des "grands principes de 1789" ou de la religion. André Malraux l'avait prophétisé: «Le XXI^{ème} siècle sera mystique, ou ne sera pas», et l'on constate que ce *spirituel* a glissé au *religieux*.

La contestation des «valeurs occidentales» chez Dostoïevski, au nom de la vraie Russie orthodoxe, ressurgit aujourd'hui avec assez de force sous d'autres formes religieuses, et secoue assez l'Europe pour faire écho. On n'assiste pas pour autant à un débat philosophique illustré et on est bel et bien au théâtre. Cette adaptation -réussie- au delà de la réflexion, concrétise la matière du roman : c'est bien ce qui «fait théâtre». Les scènes collectives, la manipulation des éléments de décor, bruits y compris, la circulation des rôles contribuent à rendre le foisonnement de l'œuvre. Valérie Dréville endosse les rôles de Varvara Stavroguina et d'Alex Kirilova, Michèle Goddet ceux de Prascovia Drozdova, la voisine de Chigaliev devenu ici Chigaliova, doctrinaire d'une révolution totalitaire. Ces passages de l'un à l'autre, du féminin au masculin, fonctionnent parfaitement, situant le théâtre là où il est, à savoir dans la prise en charge d'une parole par une personne, sans que la lisibilité y perde.

Un moment de pure grâce poétique et de formidable raccourci dramatique : celui où Maria la boiteuse ôte son masque et ses bandelettes de mort pour se réincarner en la très vivante Maria Chatova. Il y en a d'autres, et aussi des longueurs, des lourdeurs, dont on ne tiendra pas rigueur à la troupe ni à son metteur en scène, qui sont nécessaires. Elles renvoient concrètement à la difficulté de lecture du roman, à sa richesse, à son terreau d'où surgissent aussi sur le plateau la profusion de ses scènes et de ses personnages, dans une sorte de pulsation. Belle adaptation, donc, d'une fidélité active et vivante. Beau désordre d'où peut naître la vie, sans effets inutiles (ou presque, s'agissant d'effets stroboscopiques, heureusement brefs ! dans la scène de la fête), sans emphase esthétique, efficace au bon sens du terme, avec même parfois, le courage de l'incertitude.

À voir, donc, pour ceux qui aiment Dostoïevski et pour ceux qui ne le connaissent pas encore. Les comédiens ont la bonté de distribuer une bouée de sauvetage: un résumé du parcours des différents personnages : sans doute pas indispensable. Ce que dit en effet le spectacle sur le retour du religieux, la complexité des rapports entre les êtres, l'inquiétude et l'humour même de Dostoïevski, Sylvain Creuzevault nous les donne.

Christine Friedel

Théâtre National de l'Odéon/Ateliers Berthier, 1 rue André Suarès (angle du boulevard Berthier) Paris XVII^{ème}, jusqu'au 21 octobre. T. : 01 44 85 40 40.

IDEES & DEBATS

art&culture

Les divins « Démons » de Sylvain Creuzevault

Vincent Bouquet
@VincentBouquet

Sylvain Creuzevault a retenu la leçon. Avec son « Angelus Novus », le jeune metteur en scène s'était laissé emporter dans une entreprise bouillante mais brouillonne, peu compréhensible pour le commun des spectateurs. Sans doute conscient que son adaptation des « Démons » de Dostoïevski pouvait le conduire dans les mêmes travers, il s'est cette fois astreint à une limpidité salutaire. Armé d'une « feuille anti-panique » où sont condensés les éléments clefs de l'histoire, le public peut se laisser guider par des comédiens devenus les accoucheurs de la puissance intellectuelle de ce roman-monstre.

Maîtrise intellectuelle

Après s'être brillamment intéressé aux précurseurs (« Notre terreur ») et aux théoriciens (« Le Capital et son singe ») du mouvement socialiste, Sylvain Creuzevault a choisi de prendre à bras-le-corps la pensée de l'un de ses plus célèbres pourfendeurs. Au terme d'un travail d'appropriation colossale, il a extrait des « Démons » la substantifique moelle, celle qui permet, sans jamais céder un pouce sur le terrain de l'exigence, de suivre les lignes de force du système dostoïevskien.

THÉÂTRE
Les Démons
d'après Fédor Dostoïevski
mise en scène
Sylvain Creuzevault.
Paris, théâtre de l'Odéon
(01 44 85 40 40), Festival
d'automne, jusqu'au
21 octobre, puis en tournée.
4 heures.

En écho à la situation de la Russie d'aujourd'hui, s'orchestre une lutte sur tous les fronts entre les pères théoriciens et les fils partisans de la lutte armée, le nihilisme révolutionnaire et le déisme aux relents nationalistes, l'avènement de l'individualisme et la toute-puissance du social. Ce

concentré, fondé sur les seuls points de bascule de l'intrigue romanesque et enrichi par d'autres écrits, est d'une telle maîtrise intellectuelle qu'il parvient à révéler toute l'amère ironie d'un Dostoïevski sonnante l'hallali.

Plus à l'aise dans le maniement des idées que dans le déroulé de l'action, Sylvain Creuzevault a aussi décidé de replacer le comédien au centre du jeu. Aux commandes d'une troupe en grande partie renouvelée, qui gagnera en aisance et en fluidité au fil des représentations, il s'appuie sur un trio de choc – Valérie Dréville, Nicolas Bouchaud, Sava Lolov – accompagné par Arthur Igual, déchirant Chatov, et Léo-Antonin Lutinier, fou du roi décapant, pour endosser avec panache et fracas les fragments philosophico-politiques du génie russe. Savamment distillés au gré d'un texte qui peut parfois s'appesantir, les instants d'improvisation maîtrisée lui permettent de ne jamais apparaître ni professoral ni poseur, et d'ouvrir des espaces de liberté scénique dans cet océan de noirceur théorique. ■



Les comédiens deviennent les accoucheurs de la puissance intellectuelle de ce roman-monstre. Photo DR



CULTURE/ SCÈNES

Sylvain Creuzevault et le collectif d'Ores et Déjà revisitent le roman de Dostoïevski pour pointer les travers de la société actuelle. Festif et virulent.

Quoi? Encore une fête? Des acteurs qui boivent du champagne au goulot, des coupes et bouteilles tendues aux spectateurs – plutôt des premières rangées – avec l'injonction de les «faire circuler» et de «s'amuser». Et pourquoi pas? Pourquoi refuserait-on le champagne au motif que beaucoup de spectacles montés par des «jeunes» metteurs en scène ouvrent leur pièce par une fête en incluant le public, faisant mine qu'il n'y a pas de début ni de fin, que les spectateurs entrent dans la salle *in media res*, comme si la représentation de la vie était la vie même, qui ne commence ni ne s'arrête au motif qu'on s'assoit ou qu'on se lève d'un siège quatre heures plus tard, applaudissements compris? Quoi? Encore des mises en garde? La crainte que le public soit perdu, des précautions d'usage, des «vous allez voir, c'est très fluide, ça passera mieux avec une coupe de champagne» et la distribution de feuilles «anti-panique», au cas où l'on s'égarerait dans le labyrinthe de l'intrigue, des noms russes, et du canevas signé en grande partie par Fédor Dostoïevski?

Les acteurs n'ont pas tort, cette treizième création de Sylvain Creuzevault – et première dont il assume la mise en scène sans préciser qu'elle est une œuvre collective – n'est effectivement pas un long fleuve tranquille, un récit linéaire qu'on suivrait en rêvassant, certain de retomber sur nos pieds si on rate des épisodes. Ou plutôt oui: on y retombe tout le temps, sur nos pieds, car à moins de connaître le texte de Dostoïevski – plus de mille pages – sur le bout des doigts, on ne peut pas deviner quels chemins de traverse le metteur en scène et les acteurs prennent à travers la forêt du roman, ce qu'ils élaguent, dans quelles clairières ils s'arrêtent, quels petits cailloux ils sèment.

Éloquence. Donc on se perd et on les ramasse, les cailloux, on flashe sur des fragments, des tableaux qu'on isole, on s'accroche aux balises que sont nos propres références, et surtout à l'incroyable force qui traverse la scénographie et le corps des acteurs – citons les tous, Nicolas Bouchaud, Valérie Dréville, Vladislav Galard, Michèle Goddet, Arthur Iguail, Sava Lolov, Léo-Antoin Luti-



La pièce parle de la nécessité d'une révolution et du besoin de retrouver la foi. PHOTO DR

«Les Démons», kermesse pour le temps présent

nier, Frédéric Noaille, Amandine Pudlo, Blanche Ripoche, Anne-Laure Tondou.

Quelques spectateurs sont installés au côté des acteurs sur le plateau, sur des chaises d'école. Ils sont en vue, les néons éclairent la salle et la scène quasi constamment. D'autres chaises leur font face, où une étrange femme tout en béquille et blessure les attend, c'est Maria Lebiadkine, la sœur malade épousée sans être aimée. Des bâches en plas-

tique tombent brusquement pour remonter et laisser voir le profond d'une forêt. Bien utile, les bâches et les imperméables blancs qui «habillent» certains acteurs, car il pleut beaucoup dans cette pièce où les éléments – le feu tout autant que l'eau – ne cessent de se déchaîner, marque de la main de l'humain et non de Dieu.

Comme dans les précédents spectacles de Sylvain Creuzevault, les personnages défendent leur position

avec autant d'urgence que si leur vie en dépendait – il est plus facile, prétend l'un d'eux, de couper une tête que d'avoir une idée. Et le spectateur prend d'abord en pleine face leur éloquence et leurs convictions traversées de doutes. De quoi parlent-ils jusqu'à en mourir? Rien de moins que de la nécessité d'une révolution et du besoin impérieux de retrouver la foi, quand la croyance en un monde nouveau s'est perdue. De la paternité et de la sensation

d'être «un non-papa» face à son fils enrôlé dans un groupe nihiliste terroriste. Ou encore du suicide prévu «dans deux ans» pour prouver à tous que Dieu n'existe pas, comme ultime acte de liberté, dit Kirilova (Valérie Dréville, démente) qui dévore énergiquement du poulet dans un fauteuil roulant tout en terrorisant le public. Et «ce grand suicidaire qu'est Jésus». De quoi parlent-ils donc? D'aujourd'hui, et de tous les «démonillons» qui s'accumulent dans nos corps tandis que le paysan n'en peut plus de répandre du glyphosate pour rembourser son crédit. Il y a peu d'anachronisme, cependant, car le roman de Dostoïevski, dans sa traduction par André Markowicz, plonge absolument dans notre présent. Sylvain Creuzevault s'attache en particulier au parcours de Chatov (Arthur Iguail), le plus déchiré d'entre tous, et l'une des scènes extraordinaires est l'accouchement sur scène de sa femme, Maria (Amandine Pudlo) enceinte d'un autre, et de leur réconciliation lorsque l'enfant paraît. L'hyperréalisme est insensé. La grossesse n'est pas mimée par un gros ventre postiche, mais par un fœtus accroché au ventre.

Glaçon. Le spectacle s'est ouvert sur *Sympathy for the Devil* des Stones. Il faut entendre aussi l'*Ave Maria* de Rachmaninov en son milieu. Et durant toute la deuxième partie de la pièce, c'est un glaçon en forme de croix orthodoxe, suspendu au cintre, qui dégouline. A-t-on eu besoin de se saisir des feuilles anti-panique? Non, tant on se laisse captiver par une action qui pourtant dépasse sans cesse le spectateur non exégète.

C'est la première fois que Sylvain Creuzevault et le collectif d'Ores et Déjà, qui loge aujourd'hui près du plateau de Milleval, dans le Limousin, s'attellent à un texte préexistant. C'est aussi la première fois que d'autres acteurs et pas les moindres – Valérie Dréville, Nicolas Bouchaud – s'adjoignent au collectif. Les répétitions ont duré moins longtemps que d'habitude – trois mois avec des interruptions pour écrire et prendre du recul. Dans le Limousin, le collectif exerce à peu près tous les corps de métier. La mairie lui a donné d'anciens abattoirs qu'il retape pour les transformer en théâtre.

ANNE DIATKINE

LES DÉMONS d'après le roman de FÉDOR DOSTOÏEVSKI m.s. Sylvain Creuzevault. Odéon-Théâtre de l'Europe/Ateliers Berthier, 75017. Jusqu'au 21 octobre. Dans le cadre du festival d'Automne.



Les démons

Il faut s'accrocher aux acteurs. Nicolas Bouchaud, formidable, comme d'habitude. Valérie Dréville, excellente (sauf quand elle force tellement sa voix, la faisant sifflante/coupante/brailante, qu'on sent trop l'intention), Vladislav Galard, très crédible Stavroguine, etc. Tous bons, tous là. Mais la pièce ! C'est du théâtre exténuant. Le spectateur est largué. S'il a encore en tête le chef-d'œuvre de Dostoïevski, il n'y reconnaît rien, ou presque. Sylvain Creuzevault a pris ses aises, et s'en est « librement inspiré », et n'hésite pas à le trahir : « Je

peux prendre le contre-pied de Dostoïevski puis faire un bout de chemin avec lui, passer de "tout est mystère" à "pas de mystère", etc. » Ah.

« Avez-vous bien en main votre feuille anti-panique ? » demandent d'entrée de jeu les acteurs au public en riant. « Elle résume le tout. Pas d'inquiétude, ça va être fluide. » Mais ça ne l'est pas du tout. C'est un gloubi-boulga infernal. Pendant quatre heures, tout y passe, cris, acteurs aspergés de flotte, salle noyée sous la fumée, chansons russes en chœur, incessants mouvements de décors, coups

de feu, accouchement en direct, spectateur du premier rang invité sur scène et mis en joue, interpellations du public, masques, slogans écrits à la bombe sur des panneaux, jets de tracts et de biftons, seule la vidéo (ouf !) n'a pas droit de cité.

On croyait que le propre des chefs-d'œuvre était de résister à tous les mauvais traitements, tous les effets de mode, tous les passages à la moulinette. Pauvres démons : ils ont trouvé plus fort qu'eux.

J.-L. P.

● A l'Odéon-Théâtre de l'Europe, à Paris.

Drafty-curiosity.blogspot.com – 27 septembre 2018

Proces ©Théâtre de l'Odéon, le 27 Septembre 2018



Proces © Magda Hueckel

Et si d'autres procès sont attendus à travers le monde, c'est celui du polonais **Krystian Lupa** qui a suscité l'attention des spectateurs du Festival d'Automne – et les autres –. Une adaptation dans laquelle qui mêle le roman de **Kafka** et la situation du metteur en scène vis-à-vis du gouvernement de son pays. A noter également que **Lupa** s'est exprimé publiquement sur la nomination à la tête du Teatr Polski de Wrocław – où devait être créée la pièce – de **Cezary Morawski**, comédien de séries télévisées qui ne dispose d'aucune connaissance théâtrale et n'a jamais été amené à en diriger auparavant. Cette opposition publique a valu à **Lupa** et sa troupe une

convocation au tribunal : un procès dans le procès.

C'est sur les planches du théâtre de l'Odéon que pas moins de dix-sept comédiens polonais vont s'échanger les répliques du roman inachevé de l'écrivain pragois et ce, pendant près de cinq heures. La pièce s'ouvre sur un poste de télévision allumé, sorte de rappel contextualisant la situation actuelle dans laquelle est plongée la Pologne.

La scénographie est une grande réussite : un savant mélange d'images filmées et juxtaposition de toiles en tulle abritant des décors d'intérieur d'époque. La troupe qui circule dans tous ces espaces est tout bonnement remarquable : justesse des émotions et rigueur semblent être les directives. Le metteur en scène septuagénaire ne manque pas de faire quelques petites interventions orales en français que l'on peut trouver caustiques. Ce qui frappe dans cette adaptation : le dédoublement des acteurs pour interpréter Franz K. L'un, très vif, qui tente désespérément de se sortir de la situation, de comprendre ce qui lui arrive et l'autre, nettement plus obscur, en proie au désespoir.

Le pessimisme kafkaïen se reflète ici avec des scènes parfois très sombres comme l'exécution de ces nombreux accusés auxquels on a collé un ruban d'adhésif noir sur la bouche. Une métaphore, sans nulle doute, de la situation que les comédiens et leur metteur en scène vivent actuellement en Pologne. Nous retiendrons également une partie étouffante où la noirceur côtoient des corps pâles : les comédiens sont totalement nus, ils partagent leurs réflexions dans un dortoir qui, très vite, prend des allures de camp.

Spectacle fleuve, fresque contemporaine et résolument politique, ce *Proces* est une création qui marquera les esprits.



Les « Démon » échevelés de Creuzevaut

Le metteur en scène bouscule le roman de Dostoïevski aux Ateliers Berthier, à Paris

THÉÂTRE

Sylvain Creuzevaut adapte et met en scène *Les Démon*, de Dostoïevski. À 36 ans, cet artiste intransigeant, qui a fait le choix de quitter Paris pour s'installer en Haute-Vienne, contracte en quatre heures un roman de plus de mille pages. Autant dire qu'il a trié, démonté, remonté, sacrifié, bref choisi, avec l'appui d'une troupe de comédiens fidèles (parmi lesquels les remarquables Arthur Igual et Léo-Antonin Lutinière) ou fraîchement débarqués (Nicolas Bouchaud, Valérie Dréville et Sava Lolov notamment) ce qui, dans ce récit publié en 1872, est devenu le sel d'un spectacle éruptif et hâtant proposé aux Ateliers Berthier de l'Odéon-Théâtre de l'Europe.

Dans ce même lieu, en 2006, Sylvain Creuzevaut mettait en scène avec aplomb *Baal*, une pièce de jeunesse de Brecht. Cette proposition témoignait d'entrée de jeu d'une totale liberté d'être, de penser et de faire.

Ce geste inaugural sera suivi de créations à fleur de peau, portées par des acteurs rompus à l'improvisation qui n'économisent ni leurs mots ni leur corps. L'artiste veut en découdre avec l'histoire et la politique. Qu'il monte Brecht, s'empare de Marx (*Le Capital*), affronte Faust (*Angelus Novus Anti Faust*), il provoque le débat, questionne l'homme, ses choix et ses actes. Il fait de la dialectique un préalable à son travail, quitte pour cela à paraître hermétique au public. Il aime le frisson du freestyle, n'hésite pas à rebattre les cartes des spectacles jusqu'à leurs

dernières minutes. A chaque fois, il semble remettre sur le tapis sa raison même de faire du théâtre.

Certains ne manqueront pas de dire, devant ces *Démon* échevelés, qu'il trahit Dostoïevski. Qu'à trop le malmener, il l'outrage, voire le blasphème, à coups d'insertions contemporaines – il est question du glyphosate – ou d'impuretés textuelles qui n'ont plus rien d'originelles – un brillant pamphlet d'Adorno surgit dans le flux des discours. Ils n'auront pas complètement tort, mais pas vraiment raison non plus.

Rire sarcastique

L'outrage, ici, est hommage. Et cette cavalcade anxieuse que mène à cru Sylvain Creuzevaut sur l'échine d'un texte privé de sérénité nous est restituée avec netteté. Elle n'a rien à envier à la lumière blanche des néons suspendus au-dessus d'un plateau brut de décoffrage. En guise de matériaux scénographiques, de l'eau en abondance, du bois, du vrai et du faux béton, du plastique. L'ensemble est bien vite saccagé par une troupe d'acteurs en sueur qui se démultiplient pour passer, sans temps mort, d'un rôle à l'autre.

La scène est vite saccagée par une troupe d'acteurs en sueur qui se démultiplient pour passer d'un rôle à l'autre

Il n'est pas besoin d'avoir lu le livre (paru dès 1871 en feuilleton) pour saisir à quel scanner Dostoïevski soumet la Russie de la fin du XIX^e siècle. La perte de sens est l'horizon d'un peuple qui ne sait plus à quel Dieu se vouer.

Dix ans avant l'assassinat du tsar Alexandre II (en 1881), l'auteur saisit avec acuité l'entropie qui menace. Derrière qui se ranger lorsqu'on a perdu sa boussole? Les nihilistes? Les socialistes? Les anarchistes? Toutes les options sont sur la table. Elles se déploient dans le chassé-croisé des prises de parole portées par les protagonistes. Mais l'itinéraire des deux principaux héros, Nikolai Stavroguine et Piotr Verkhovenski (formidables Vladislav Galard et Frédéric Noaille) n'incite pas à l'optimisme.

Le premier s'est affranchi des notions de bien et de mal, il plane au-delà de toute morale. C'est pourtant lui qui prend pour maître cette société en déshérence. Quant au second, il prône une révolution qui va tout droit au terrorisme. Vers quel en-

fer se précipite donc la Russie? Le spectacle n'apporte pas de réponse. Mais, après l'entracte, une chose étrange se produit. Stavroguine s'efface. Verkhovenski, devenu le leader, propage le chaos. Avec lui, la mort déboule à grand fracas. Tous les personnages, ou presque, tombent assassinés ou suicidés. Et nous, public occidental du XXI^e siècle, faisons face à un drôle de manque. Celui de Nikolai Stavroguine.

Comme si, à l'instar de ces Russes crédules et égarés, nous avi-

ons besoin d'un Dieu, même fabriqué de toutes pièces, pour continuer à nous repaître d'illusions. Après l'entracte, le spectacle perd peu à peu de sa concision. A croire que, dans sa forme même, il dit son incapacité à tenir debout, une fois éjecté de l'histoire ce faux Dieu qui lui tenait lieu de colonne vertébrale.

Le théâtre se dissipe au sens ludique du terme. Il joue de ses codes, avoue ses artifices et s'achève sur deux suicides aussi cocasses l'un que l'autre. Fascinant pa-

limpse écrit à même le plateau et qui se conclut dans un rire sarcastique. Au talent et à l'intelligence, Sylvain Creuzevaut sait, en plus, adjoindre l'humour. ■

JOËLLE GAYOT

« *Les Démon* », d'après Fiodor Dostoïevski. Traduction : André Markowicz. Mise en scène et adaptation : Sylvain Creuzevaut. Aux Ateliers Berthier de l'Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris-17^e. Festival d'automne. Jusqu'au 21 octobre.



Frédéric Noaille et Valérie Dréville dans « Les Démon ». COMPAGNIE LE SINGE

Maze.fr - 30 septembre 2018

ART

maze

L'Agendart – Poupée, démons et princesse

par CHLOÉ BRAZ-VIEIRA, DIANE LESTAGE ET ALIZÉE BOURGEOIS

Avec L'Agendart, la rédaction Art de *Maze* vous propose tous les quinze jours une sélection de cinq événements à ne pas manquer à Paris, en région et ailleurs.



Les Démons, mis en scène de Sylvain Creuzevault © DR Compagnie

Théâtre – *Les Démons* mis en scène par Sylvain Creuzevault, d'après Dostoïevski

"Il est des instants, vous arrivez à des instants, où le temps s'arrête soudain et le présent devient une éternité" écrivait Fédor Dostoïevski dans *Les Démons*. Le metteur en scène Sylvain Creuzevault parvient pendant trois heures trente à saisir l'essence du texte écrit en 1870 par l'écrivain russe et qui devrait être monté au théâtre en plus de douze heures. S'il réussit à montrer sur scène la « substantifique moelle » du roman pour en faire une grande fresque socio-politique, c'est avant tout grâce à la justesse des corps et des voix de ces grands comédiens que l'on doit citer un par un : Nicolas Bouchaud, Valérie Dréville, Vladislav Galard, Michèle Goddet, Arthur Igual, Sava Lolov, Léo-Antonin Lutinier, Frédéric Noaille, Amandine Pudlo, Blanche Ripoché et Anne-Laure Tondou.

Les démons, mise en scène de Sylvain Creuzevault d'après l'œuvre de Fédor Dostoïevski. Jusqu'au 21 octobre à l'Odéon-Théâtre de l'Europe (Ateliers Berthier, Paris 17). Durée : 4h entracte compris <http://www.theatre-odeon.eu/fr/saison-2018-2019/spectacles-1819/les-demons>

LES DÉMONS AUX ATELIERS BERTHIER - ODÉON



Le chef d'oeuvre de Fiodor Dostoïevski "Les Démons" a été adapté à la scène aux Ateliers Berthier - Odéon et vous attend jusqu'au 21 octobre !

Le long roman de l'écrivain russe **Dostoïevski** a d'abord été publié sous forme de feuilleton dans les années 1871-1872 dans le journal **Le Messager russe**. Le metteur en scène et comédien **Sylvain Creuzevault** (nommé au Molière de la révélation théâtrale masculine pour **Notre terreur** en 2010) s'attaque ici à ce chef d'oeuvre en s'en inspirant très librement et en nous en offrant une vision bien originale à découvrir aux **Ateliers Berthier** jusqu'au 21 octobre 2018.

Dans **Les Démons**, **Fiodor Dostoïevski** nous offre le récit politico-social de la Russie des années 1870 en raconte l'histoire de jeunes **révolutionnaires russes** voulant renverser l'ordre établi, et dans laquelle se mêlent des intrigues amoureuses. Les talentueux comédiens, tous au présents sur le plateau au début du spectacle, n'hésitent pas à briser le quatrième mur et à discuter avec le public, et même à offrir une petite **coupe de champagne** aux premiers rangs (pas de chance pour ceux qui sont derrière !). Cette improvisation en guise d'introduction laisse vite place au spectacle, dans lequel on plonge totalement et que l'on vous laisse le soin de découvrir...

Certes, il faut s'accrocher, tant les personnages sont nombreux et leurs noms pas très aisés à retenir (comme souvent dans la littérature russe). Heureusement une *feuille anti-panique* vous sera offerte, vous permettant de suivre le déroulé de l'histoire en cas de décrochage !

Infos pratiques :

Du mardi au samedi

A 19h30

Dimanche

A 15h

Tatiana D.

Dernière modification le 30 septembre 2018

i/o n°89

Festival d'Automne

#89 / Lupa — Rau — El Attar — Kawaguchi — Tanino — Keersmaeker
Gosselin — TG Stan — Forced Entertainment — Creuzevault — Vincent
Bourgeois — Castellucci — Maxwell — Focus Suisse





LES DÉMONS

MISE EN SCÈNE SYLVAIN CREUZEVAULT / ODÉON THÉÂTRE DE L'EUROPE (ATELIERS BERTHIER) JUSQU'AU 21 OCTOBRE

« Poursuivant son compagnonnage avec le Festival d'Automne, Sylvain Creuzevault affronte, après le mythe de Faust, "Les Démons" de Dostoïevski, vertigineuse fresque politique et philosophique. »

RÉDEMPTION

— par Mathias Daval —

L'œuvre de Creuzevault est traversée par la trituration de la chose politique, de « Baal » au « Capital et son singe » en passant par « Notre terreur ». Avec « Les Démons », il assoit son théâtre dialectique sur la prose prophétique de Dostoïevski pour créer un objet scénique aussi polynorphe que réjouissant.

« Les Démons » est plus qu'un étalage romanesque des tourments nihilistes qui secouent la jeunesse russe au milieu du XIX^e siècle. Contrairement au Bazarov du « Pères et Fils » de Tourgueniev, le Stavroguine de Dostoïevski transcende l'arrogance posturale d'une philosophie grossière de la *tabula rasa*. Est-il un être amoral ? Une créature tiède vomie par le dieu de l'Apocalypse ? Il est animé d'une fission intérieure entre un relativisme jandy et destructeur, et une quête quasi métaphysique qu'il est incapable de concevoir clairement, à cause de son crime et de sa puissance culpabilisatrice. Réflexion sur le socialisme comme athéisme profanateur des piliers de la société russe, mais aussi crainte de la dissipation de la Russie dans l'occidentalisation du monde et anticipation

des dérives totalitaires... L'œuvre de Dostoïevski est d'une densité redoutable. Là où Peter Stein avait fait le choix dix ans plus tôt de limiter l'épuration, produisant un spectacle de douze heures (que l'on avait d'ailleurs pu voir, au Festival d'automne, dans ces mêmes Ateliers Berthier), Creuzevault a condensé et recomposé le roman. Trop ? Non, car au diktat de l'action émotionnelle, fût-elle révolutionnaire, Creuzevault oppose la pensée agissante qui, selon le mot magnifique d'Adorno, « a sublimé la rage ». Cette pensée est donnée à voir, sur le plateau, dans un bordel organisé, mûri, truffé de symboles ouverts aux interprétations les plus libres. Au cœur, l'obsession de l'homme face à Dieu. Et son échec ou sa réussite à transformer cette obsession en énergie créatrice, qu'elle soit politique, artistique ou intime.



Oeuvre du surgissement

Ponctué d'anachronismes assumés, d'effets scénographiques jamais superflus – à l'exception de quelques indispensables incursions hors du quatrième mur –, saturé de points d'achoppement religieux, « Les Démons » est une

œuvre laboratoire. Une œuvre du surgissement. Jouée sur le fil du rasoir, imbibée d'écriture de plateau et d'improvisation, elle témoigne d'abord d'un amour profond pour les acteurs, qu'ils soient les fidèles compagnons du metteur en scène (Arthur Igual) ou les nouveaux venus dotés de monologues taillés sur mesure (Nicolas Bouchaud et Valérie Dréville). Mais aussi d'un plaisir authentique de produire un théâtre jubilatoire délivrant une parole exigeante qui ne sombre jamais dans la litanie et le démonstratif. Hommage à la capacité prodigieuse de Dostoïevski de capter les tréfonds de l'âme humaine (Nietzsche ne disait-il pas avoir appris la psychologie chez le romancier russe ?), le spectacle fait de Chatov et de Kirilov les deux vrais tenants d'une identité mystique à la frontière de la gnose, de part et d'autre d'un Stavroguine flottant au cœur de son abîme intérieur. Cette « énergie insatiable d'atteindre une fin, tout en niant cette fin », c'est un peu cela aussi que cherche le théâtre de Creuzevault. Le récit s'achève sur le triomphe éphémère de la mort. Mais le retour au réel n'est pas mélancolique. Car la beauté peut sauver le monde, que le monde veuille la sauver ou non.

La Terrasse – Octobre 2018



Critique

Les Démons

THÉÂTRE DE L'ODÉON – ATELIERS BERTHIER /
D'APRÈS FÉDOR DOSTOÏEVSKI / MES SYLVAIN CREUZEVAULT

Avec *Les Démons*, Sylvain Creuzevault propose une adaptation (trop) intense du roman de Dostoïevski.



Qui a traversé la lecture des romans de Dostoïevski sait la patience qu'il faut pour s'y retrouver à travers les intrigues multiples et les personnages aux noms démultipliés. *Les Démons* étant de surcroît l'un des récits les plus complexes du romancier russe. « *Ne paniquez pas sur les noms, ça va venir.* » rassure-t-on le spectateur lors de l'entame tonitruante du spectacle de Sylvain Creuzevault. Jusqu'ici, tout va bien, en effet. Dans « le Club », on rigole beaucoup, on boit du champagne, Stepane, le précepteur aux idées libérales, pérore mais se révèle déjà dépassé, et les premières tensions entre les personnages apparaissent à travers vieilles rancœurs et conflits cachés. Adeptes d'un théâtre qui fouille et questionne ses textes références et se les réapproprie à coups d'improvisations, Sylvain Creuzevault a organisé un joyeux bazar où des spectateurs se mêlent aux comédiens sur une scène où l'on trouve des cloches cassées, d'immenses piliers métalliques, des cloisons vues par la tranche, des icônes dorées...

de cette époque où Dieu est mort, Nietzsche et le nihilisme sont en marche, et le tsar pas loin d'y passer. Creuzevault mêle Dostoïevski et Adorno, le tsar et la Crimée, le nationalisme d'hier et ses résurgences d'aujourd'hui pour subtilement souligner la rémanence des questionnements soulevés. Le débat théorique subordonne donc l'action dramatique dans un rythme dialectique qui interdit tout didactisme. Les théories sont passées au moulin du réel, les propos les plus définitifs systématiquement remis en cause, les actions les plus graves détournées en bouffonnerie. Le sens ne s'imprime jamais définitivement, à l'image de ce graff en perpétuelle évolution : « *Dieu est moi* », « *Dieu est mou* », « *Dieu est mort* ». À force de suivre les rebondissements du sens cependant, le spectateur s'y perd et croule sous les torrents théoriques et passionnels qui traversent les personnages. On retient l'intensité de l'interprétation, bien sûr, un chaos énergétique, drôle et noir qui nous laisse un peu sonnés.

Éric Demey

Torrents théoriques et passionnels

Autour de lui, Sylvain Creuzevault a réuni une troupe d'excellents acteurs. Valérie Dréville et Nicolas Bouchaud pour les plus connus, mais aussi ses fidèles rompus à un jeu tout en fragilité du présent, tout en intensité de présence, où jamais ça ne ronronne, sans cesse au bord de déborder. Creuzevault a conçu son adaptation du roman fleuve en deux parties. La première centrée sur Nikolai Stavroguine, jeune dandy débauché en quête de sens. La seconde sur Piotr Verkhovenski, démon de pacotille. On y parle religion bien sûr, action politique aussi, théories révolutionnaires et désir de tuer le père, tous thèmes récurrents chez Dostoïevski,

Ateliers Berthier, 1 rue André Suarès, 75017 Paris. Du 21 septembre au 21 octobre, du mardi au samedi à 19h30, le dimanche à 15h. Tél. 01 44 85 40 40. Durée: 3h45. Également au TnBA à Bordeaux du 7 au 16 novembre, au Parvis à Tarbes le 21, au Grand Théâtre de Lorient les 5 et 6 décembre, au CDN de Besançon du 11 au 14, à l'Estive à Foix le 10 janvier, à la Scène Nationale d'Aubusson le 22, au TAP à Poitiers les 6 et 7 février, au Théâtre des Louvrais à Pontoise les 12 et 13, au Théâtre de la Cité à Toulouse du 14 au 17 mai, à la Criée à Marseille du 5 au 7 juin.



TOP 5

Vivre Paris vous propose le meilleur des rendez-vous scéniques de la capitale. Par Marie Dufour

01 INFIDÈLES

Théâtre de la Bastille / 10-28 septembre

Un bel hommage au génie du cinéaste Ingmar Bergman (1918-2007), via ces spectacles : *Après la répétition*, drame écrit en 1984 et *Infidèles*, créé en 2000. Les compagnies tg STAN et de Roovers y racontent l'histoire d'une infidélité en redistribuant le scénario à quatre acteurs.

02 DES DÉMONS

**Théâtre de l'Odéon / Ateliers Berthier
21 septembre-21 octobre**

L'acteur et metteur en scène Sylvain Creuzevault s'attaque à un mythe politique, philosophique et visionnaire de l'écrivain russe Dostoïevski (1821-1881), *Les Démons*. Ce classique de la littérature est abordé à partir des dialogues que les comédiens s'approprient en improvisant jusqu'à faire naître la pièce.

03 FRIC-FRAC

Théâtre de Paris / À partir du 11 septembre

Le comédien et metteur en scène Michel Fau retrouve l'actrice Julie Depardieu qu'il avait déjà mise en scène dans *Le Misanthrope* de Molière, en 2014. La pièce, créée en 1936 par l'auteur et journaliste Édouard Bourdet (1887-1945) – considéré comme un des maîtres du théâtre de boulevard –, nous parle d'un Paris des années 30 où se profile un fric-frac (vol) qui devrait nous marquer.

04 L'OCCUPATION

Théâtre de l'Œuvre / Du 4 octobre au 2 décembre

Romane Bohringer interprète une femme quittant difficilement l'homme dont elle a partagé le quotidien pendant cinq ans. Un texte autobiographique de l'écrivaine Annie Ernaux qui raconte la séparation et ses corollaires émotionnels : jalousie dévorante, peine physique.

05 LETTRE À NOUR

Théâtre Antoine

22 novembre au 29 décembre

Une pièce presque philosophique jouée par l'acteur Éric Cantona, d'après le texte du politologue enseignant Rachid Benzine, dont il dirige également, avec Charles Berling, la mise en scène. Nour, 20 ans, part rejoindre en Irak l'homme qu'elle a épousé secrètement, un lieutenant de Daech. S'ensuit une correspondance avec son père, intellectuel musulman démocrate.

Lebruitduofftribune.com – 2 octobre 2018

LE BRUITDUOFF TRIBUNE

LES SCENES ACTUELLES SANS TABOU NI TROMPETTES

« LES DÉMONS » DÉMONTÉS



CRITIQUE. « Les Démons », librement inspiré du roman de Fédor Dostoïevski, adaptation et mise en scène de Sylvain Creuzevault jusqu'au 21 octobre aux Ateliers Berthier – Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris – Durée : 4h (hélas).

Les Démons démontés

Voilà donc le théâtre qui a vidé les théâtres. Ce galimatias informe, tordu, compliqué, illisible, indigeste, vaseux, déséquilibré, d'un snobisme à crever avec son populisme mièvre qui se fout de votre gueule tout sourire. Et vous verrez qu'ils se gargariseront d'avoir réussi à fâcher, après tout, c'est une émotion forte, ça, la fâcherie ! Pour le théâtre hip, hip, hip !

Qu'est-ce que c'est que cette course seins nus d'on ne sait plus laquelle de vos actrices, elles sont toutes habillées pareil, on ne reconnaît personne ? Et ce *Sympathy for the Devil* massacré histoire de donner votre la désaccordé à une composition sans queue ni tête, du théâtre en veux-tu, en voilà, regardez comme j'ai farci ma dinde, étouffez-vous avec ! Bon, Monsieur Creuzevault n'aime pas l'écrit, ça le barbe, donc choisissons un roman et désécrivons-le. « *Les textes, c'est très bien, mais il faut toujours s'en méfier un peu* » explique le complaisant dans le précieux livret distribué à l'entrée (pas de bol, ce qu'il y a de plus supportable, c'est de lire, justement). Première bonté du metteur en scène, nous avoir délivré du dangereux écueil du texte dont nous serions bien incapables de nous prévenir tout seuls, truffes que nous sommes. Merci Monsieur Creuzevault de votre immense pédagogie.

Résultat des courses : faute de texte, un troupeau d'acteurs braillards qui bêlent à qui mieux mieux ce qu'ils arrivent à improviser -c'est que le texte, ce n'est pas leur métier, Monsieur Creuzevault, et que bien conscients de manquer à lui donner de l'épaisseur, en impro, comme ça, ils compensent par la puissance. Ils sont trop occupés à s'écouter eux-mêmes pour s'écouter entre eux, c'est une cacophonie. On croirait à un roleplay de geeks : on a sa fiche personnage, et on joue entre trentenaires mal dégrossis en essayant de toutes ses forces de placer trois phrases pour exister. Pauvre Valérie Dréville dans le rôle de Varvara Stavroguina qui réussit à choper la parole et ne sait plus quoi en faire ! On ne comprend rien. Rien. Ça n'a même pas le charme du désordre, l'inconvenance du bordel, la visée politique de la déconstruction : c'est juste un naufrage, et douloureux pour les oreilles. Les yeux, ils n'ont pas grand-chose à voir, tout est très fade quand le parti-pris esthétique se concentre autour du plastique d'une bâche.

Rassurez-vous, spectateurs, ils sont très attentifs à ce que vous passiez une bonne soirée. Ma voisine de droite avait eu le bon sens de s'enfiler quatre coupes (j'ai compté) du champagne qu'on vous fait passer pendant que l'autre fille court partout seins nus et qu'on massacre les Stones sur scène. Si seulement je buvais de l'alcool ! Régulièrement, on s'adresse gentiment à nous pour s'assurer qu'on suit, parce qu'on est un peu bébête, nous autres. Ce n'est pas bien important qu'on entende quoi que ce soit à ce qui se passe, mais il faut quand même qu'on continue à regarder dans leur direction. Avec le niveau de langue d'un ado en crise, on vous rappelle à l'ordre avec la bonhomie d'un politicard, une petite question rhétorique et un clin d'œil complice qui vous tétanise (de quoi est-on complice ? j'ai rien signé !)

Quelle pitié de regarder ces preux comédiens se figer régulièrement dans des postures ridicules (c'est de l'art, vous comprenez) et interrompre leurs rares moments de grâce (quand il y a du texte) (de Dostoïevski) d'une idée révolutionnaire de Creuzevault ou de Jean-Baptiste Bellon à la scéno, ou de qui sais-je : ça lève la jambe, ça cambre les reins, ça lève les bras, on pose, on ne bouge plus... là, on reprend. On a vraiment peur qu'on s'ennuie quand le verbe est un peu plus haut et l'idée exigeante. Merci de ménager comme ça nos esprits limités ! Allez, pour la peine, on rigole dans la salle, vous êtes contents, on participe ! Il reste du champagne ?

Quand c'est écrit néanmoins, quand on rentre dans les affres de la métaphysique (prévues par le roman), les comédiens sont souvent brillants. On les avait regardés, inquiets, se vautrer dans une sorte de parodie grotesque d'une parodie grotesque (oui le doublon est voulu, moi aussi j'explique ce que je fais) depuis plus d'une heure, et tout à coup, ils ont le droit d'être un peu sublimes et de nous montrer qu'ils savent l'être. Merci pour eux. La prestation de Valérie Dréville (on va la réhabiliter quand même, elle n'y est pour rien, la pauvre) en Kirillova (c'est Alex Kirillov dans le roman, mais vous comprenez, c'est une fille qui joue, alors il a fallu simplifier (et quand je dis simplifier, entendez-moi...)) est absolument saisissante. Je me souviens des frissons qu'elle m'a pris, c'est une interprète géniale, pourvu qu'il y ait quelque chose à interpréter. Globalement, la troupe est excellente.

L'intention de Sylvain Creuzevault n'est pas mauvaise non plus, sur le papier. Peut-être aurait-elle dû y rester. Son entretien auprès de Daniel Loayza du 4 septembre 2018 est très intéressant et ses partis-pris littéraires (contre la littérature) même assez passionnants. (Co)écrivez un essai, Monsieur, et laissez-nous tranquilles. La démarche est totalement exclusive, à contre-courant de toute popularité, nul n'entre ici s'il n'est intellectuellement malhonnête : c'est la seule façon d'adhérer que de s'en donner l'air. Le public des Berthier, à force, sait assez bien faire, et je me demande souvent quel plaisir il y prend.

Oui, il n'est pas absurde de tourner Dostoïevski en dérision, et aisé de trouver dans son texte la permission de le faire, d'ailleurs. Oui, le parti-pris est passionnant côté théorie du théâtre (pourvu qu'il soit formulé, parce que sur scène, c'est complètement opaque, l'intention voire le fait qu'il y en ait jamais eu une) : « *Le théâtre ne fait pas croire à son pouvoir* » dit Creuzevault à Daniel Loayza. « *Son pouvoir n'est pas de ce monde-là... du moins quand il n'est pas ce que certains appellent le « théâtre politique ».* *Le théâtre politique se trompe de monde et trompe son monde. Un théâtre doit en même temps constituer un monde et le contester, il nie ce qu'il présente et vice-versa.* » On préfère vous lire. In fine, je me suis bien amusée, et même pas aux dépens de la pièce, dont je me suis finalement parfaitement désintéressée, puisqu'elle ne s'adresse qu'à elle-même, j'ai préféré parler à mes voisins, et d'autre chose.

Ça dure quatre heures, buvez avant, pendant, après, si vraiment vous tenez à aller faire semblant entre amis d'être touchés par l'art qui se touche.

Marguerite Dornier

LES ATELIERS BERTHIER HABITÉS PAR « LES DÉMONS » DE SYLVAIN CREUZEVAULT AU FESTIVAL D'AUTOMNE

2 octobre 2018 Par
Lisa Bourzeix

Dans le cadre du Festival d'Automne 2018 à Paris [Sylvain Creuzevault](#) présentait sa création « Les démons », pièce librement inspiré du roman de Fedor Dostoïevski. Une pièce éminemment politique et philosophique et une scénographie monumentale.



Dimanche aux Ateliers Berthier, une coupe de champagne en guise de bienvenue, un plateau immense. L'immersion dans le club de Stépan Trophimovitch est totale et directe. C'est l'univers dans lequel est plongé le spectateur dès son entrée dans la salle.

Une fiche « anti-panique » est distribuée et on comprend très vite pourquoi. Le roman de Dostoïevski est en effet labyrinthique et peut rapidement déclencher une petite crise d'angoisse à la lecture de l'intrigue. La première partie raconte le retour de Nikolaï Stavroguine autour duquel planent de nombreux mystères et dont les années de débauche à Saint-Pétersbourg semblent avoir été remplies d'événements décisifs dans sa vie. Il revient marié avec une jeune femme handicapée et folle. Les réflexions présentes dans ce premier volet sont autant de pierres posées pour construire le squelette de l'édifice de la réflexion philosophique et politique présente dans l'œuvre.

Les deux dernières heures débutent par un changement d'époque. Le club mondain s'est transformé en association anarchiste révoltée contre le pouvoir en place. Stavroguine est maintenant l'invité d'honneur et Stépan apparaît toujours comme un maître à penser même si Chatov et Priotr (qui est son fils), de manière différentes, s'affirment en opposition avec son postulat. Cette carte de la Russie qui brûle morceaux par morceaux et dont les cendres recouvrent petit à petit le sol est une allégorie des rues qui brûlent et de la colère qui grandit dans le pays. Cette deuxième partie, bien plus sombre, sanguinolente, enveloppée dans les fumigènes, se ponctue par le suicide de Nikolaï Stavroguine. Cette mort est loin d'être isolée puisqu'elle ponctue un cycle de meurtres et de suicides...

Les comédiens (et notamment Valérie Dréville et Nicolas Bouchaud) et la scénographie forment ensemble une machine de taille qui porte à bout de bras l'oeuvre de l'auteur russe pendant quatre heures. Parfois leur talent ne suffit plus et la complexité du texte et des intrigues qui s'entremêlent créent des longueurs qui mènent à la perte de concentration des spectateurs. La diversité des personnalités et des points de vue crée une difficulté par moments à tenir le fil même si celui-ci a été tendu petit à petit depuis le début de la pièce. Les changements d'espaces sont plus facile à suivre grâce à un mécanisme sans faille qui fonctionne du début à la fin. C'est une entreprise ambitieuse dans laquelle s'est lancé Sylvain Creuzevault et le résultat certes imparfait permet malgré tout de s'imprégner des réflexions induites par l'oeuvre.

Visuels :Les Démons © DR Compagnie

Théâtre. "Les Démons", Dostoïevski porté à ébullition par Sylvain Creuzevault

Par **Hugues Le Tanneur** 

Publié le 03/10/2018 à 18H00



© DR

Le metteur en scène signe ce qui est sans doute sa création la plus aboutie avec cette adaptation survoltée du roman. Prenant le pari audacieux d'aborder l'œuvre sous un angle comique, il en révèle d'autant mieux la dimension tragique et les enjeux philosophiques. Un spectacle d'une beauté époustouflante servi par des comédiens de haut vol.

Un moine cul par-dessus tête qui s'acharne de toutes ses forces à tirer sur une corde pour faire sonner une cloche – mais en vain. Cette image à la fois truculente et cocasse semblerait plus à sa place chez Boccace ou Rabelais que chez Dostoïevski. C'est pourtant bel et bien dans l'adaptation formidable des *Démons*, signée par [Sylvain Creuzevault](#), que ce personnage drolatique apparaît.

Avant de se jeter sur la corde pour produire un carillon puissant, le sonneur a pris soin de protéger ses oreilles avec des bouchons. Malgré un entrain indéniable, ses tentatives répétées ne produiront pas le moindre bruit. Signe évident que quelque chose ne tourne pas rond. D'ailleurs à ce silence assourdissant font écho peu après les difficultés rencontrées à faire passer par une porte étroite une gigantesque croix orthodoxe – laquelle se plie difficilement à une telle épreuve et se retrouve bientôt en morceaux.

Ces deux gags choisis parmi tant d'autres tout aussi hilarants donnent une idée assez juste de la façon dont le spectacle malmène en apparence le texte de Dostoïevski. En abordant *Les Démons* sous un angle comique, Sylvain Creuzevault et ses comédiens font un pari risqué. Or le plus étonnant c'est que ce traitement de choc réussit à merveille: l'humour, la dérision, loin de noyer le propos nourrissent une tension permanente.

Champagne et présentations

Tout commence dans une atmosphère joyeusement déjantée arrosée de champagne. Des verres sont même offerts aux spectateurs. Nous sommes dans le salon de Varvara Pétrovna mère du héros principal, Nikolaï Stavroguine et protectrice de Stépane Verkhovenski, un intellectuel de gauche désargenté et âgé d'une cinquantaine d'années. Cette scène d'ouverture en pleine griserie est l'occasion de faire les présentations. La chose s'avère compliquée tant les personnages sont nombreux, mais c'est là encore avec un bel entrain que les comédiens s'acquittent de leur tâche.

Il y a notamment sur scène Nicolas Bouchaud dans le rôle de Stépane Trofimovitch Verkhovenski, Valérie Dréville dans celui de Varvara Pétrovna (la comédienne interprète aussi, sous le nom de Kirilova, une version féminine de Kirilov). D'autres ne tardent pas à faire leur entrée comme Piotr Verkhovenski, le fils de Stépane Trofimovitch (Frédéric Noaille) et aussi Nikolaï Stavroguine (joué par Vladislav Galard) de retour au pays après quatre ans d'absence.

Cette scène d'ouverture multiplie les coups de théâtre. Pour éviter un scandale, Varvara Pétrovna a décidé de marier Stépane Verkhovenski avec Daria, une jeune fille enceinte des œuvres de Stavroguine. Le projet s'écroule quand Piotr Stépanovitch lit à voix haute une lettre dans laquelle son père lui confie son peu d'enthousiasme pour ce mariage arrangé. Les frasques de Stavroguine ne résument pas à cette seule aventure.

Une des caractéristiques de ce personnage est la fascination qu'il exerce sur son entourage, hommes et femmes confondus. Fascination d'autant plus forte qu'elle se teinte parfois d'irritation voire de rancœur et qu'elle prend les formes les plus diverses. Survient une jeune femme un peu égarée et boiteuse de surcroît. Il s'agit de Maria Lébiadkina. Elle est bientôt rejointe par son frère visiblement éméché, le capitaine Lébiadkine. On apprend que Stavroguine lui aurait donné trois cent roubles, apparemment pour acheter son silence. Enfin débarque Ivan Chatov, le frère de Daria. Il gifle Stavroguine.

Arrivé à ce point, dans une atmosphère quelque peu chaotique, impossible de ne pas voir en celui-ci une planète autour de laquelle gravitent tous les autres héros du roman. On découvre assez vite que pour des raisons obscures il a épousé en secret Maria Lébiadkina, qu'Ivan Chatov est son disciple, mais un disciple déçu. Et enfin que Piotr Stépanovitch est son complice dans un complot nihiliste visant à déstabiliser le régime mais pour lequel il est d'abord envisagé d'assassiner l'un des leurs considéré comme un traître potentiel à la cause.

Politique, morale et philosophie

À l'origine Dostoïevski avait conçu *Les Démons* comme une œuvre polémique inspirée par un fait-divers, le meurtre à Moscou d'un étudiant par un certain Netchaïev à la tête d'un groupuscule révolutionnaire, La Vindicté du Peuple. Très vite le roman va prendre une forme plus ambitieuse.

“ Je désire exprimer plusieurs idées, fussent mes facultés artistiques y périr. Je suis entraîné par ce qui s'est amassé dans mon esprit et dans mon cœur.

Dostoïevski dans une lettre à l'un de ses proches.

“ Il s'est produit ce dont témoigne l'évangéliste Luc. Les démons sont sortis du peuple pour entrer dans un troupeau de porcs... c'est-à-dire les Netchaïev et autres. C'est là le thème de mon roman.

Dostoïevski, dans une autre lettre à propos de Netchaïev.

Ce n'est en fin de compte qu'un des thèmes car en approfondissant son livre Dostoïevski y a insufflé ses préoccupations, non seulement politiques, mais aussi morales, théologiques et philosophiques, avec à la clef la question brûlante et irrésolue de l'athéisme, incarnée notamment par les figures de Stavroguine, de Kirilov et de Chatov.

Bouillonnement tous azimuts

Comment transposer à la scène une telle complexité tant en ce qui concerne l'intrigue que pour ce qui a trait aux thèmes abordés dans le texte original? Depuis plusieurs années Sylvain Creuzevault suit un cheminement intellectuel d'une remarquable cohérence passant de *Notre terreur* (2009), un spectacle sur la Révolution Française au *Capital et son singe* (2014), inspiré du *Capital* de Karl Marx à *Angelus Novus AntiFaust* (2016), une version échevelée du *Faust* de Goethe hantée par les figures de Marx mais aussi de [Walter Benjamin](#) ou [Ernst Bloch](#).

Familier du fourmillement idéologique ou, pour le dire autrement, de la façon dont les idées s'incarnent dans les corps des comédiens et des effets électrisant que cela peut éventuellement produire, il saisit littéralement *Les Démons* sous la forme d'un bouillonnement tous azimuts. Mais sachant que le danger est grand dans une telle approche de se brûler les ailes, il joue avec brio, et grâce à la complicité de comédiens, d'une formidable inventivité la carte de la distanciation.



© DR

Il en résulte un spectacle dont l'aspect à la fois très physique et très enlevé porté par un humour saillant contraste avec la violence et le tragique de situations parfois insoutenables. La scène de la confession où Stavroguine est confronté à l'évêque Tikhone interprété par Sava Lolov est particulièrement saisissante dans la façon dont elle montre une double tension, à la fois attraction et répulsion, entre les deux personnages, gérée avec un subtil zeste d'ironie.

Un magnétisme palpable opère entre les deux hommes, même si l'un semble par instants presque flotter au-dessus du sol. La réaction de l'évêque quand Stavroguine lui raconte comme il a violé une petite fille laquelle s'est ensuite pendue est curieusement lunaire. Ce jeu double où l'apparence comique entre en tension avec la violence de ce qui se passe sur scène est aussi ce qui donne tant d'impact à des scènes comme l'assassinat de Chatov avec les difficultés rencontrées ensuite à soulever son cadavre ou encore à ce moment crucial où Kirilov – ici Kirilova – doit signer la lettre par laquelle, avant de mettre fin à ses jours, elle assume le meurtre.

Assise sur une chaise roulante, Valérie Dréville offre un exemple étourdissant de ce jeu dédoublé donnant à voir une véritable dissociation, comme déchirée par une faille intérieure, à la fois gloussant et se moquant tout en exprimant avec force la conviction du personnage pour qui se suicider est en quelque sorte devenir l'égal de Dieu. Un déchirement hautement représentatif de ce qui se trame au cœur de ce spectacle sur le fil du rasoir, à la fois drôle et tendu à l'extrême, mené de bout en bout avec une énergie et une imagination fulgurantes par des acteurs particulièrement inspirés.

***Les Démons*, d'après Fédor Dostoïevski, adaptation et mise en scène Sylvain Creuzevault**

avec Nicolas Bouchaud, Valérie Dréville, Vladislav Galard, Michèle Goddet, Arthur Igual, Sava Lolov, Léo-Antonin Lutinier, Frédéric Noaille, Amandine Pudlo, Blanche Ripoché, Anne-Laure Tondu.

- Jusqu'au 21 octobre aux Ateliers Berthier - [Odéon Théâtre de l'Europe](#). Dans le cadre du [Festival d'Automne à Paris](#).
- 7 - 16 novembre au TnBA, [Théâtre national de Bordeaux](#)
- 21 novembre au [Parvis](#), scène nationale des Pyrénées, Tarbes
- 5 et 6 décembre au [Théâtre de Lorient](#)
- 11 - 14 décembre au [CDN de Besançon](#)
- 22 janvier 2019 à [Aubusson](#)
- 6 et 7 février 2019 au [TAP Poitiers](#) scène nationale
- 12 et 13 février 2019 à la [Nouvelle scène nationale Cergy-Pontoise et Val d'Oise](#)
- 14 - 17 mai 2019 au [Théâtre de la Cité](#), Toulouse
- 5 - 7 juin 2019 à [La Criée](#) Théâtre national de Marseille



CULTURE spectacle

Sylvain Creuzevault met Dostoïevski sous tension

Survoltée et quelque peu irrévérencieuse, cette adaptation des *Démons*, au théâtre de l'Odéon puis en tournée, est une formidable réussite.

théâtre

Fiodor Dostoïevski n'a pas la réputation d'être un auteur comique. Aussi le spectateur risque-t-il d'être surpris de l'atmosphère primesautière dans laquelle s'ouvre l'adaptation des *Démons* que met en scène avec un talent très sûr Sylvain Creuzevault. Le public est encore en train de s'asseoir sur les gradins que des comédiens guillerets offrent à tout-va des verres de champagne. En fond de scène, un couple euphorique gesticule dans le plus simple appareil. Un acteur plaque un accord de guitare et entonne *Sympathy for the Devil*. L'air de rien, le spectacle a commencé. L'aspect éclaté du plateau, encombré d'éléments épars – cloches, panneaux coulissants, extincteurs, piano –, mais aussi le fait que chaque personnage semble suivre sa propre lubie suggèrent un état d'ivresse générale.

BOUILLONNEMENT PERMANENT

Conscient du pari impossible de transposer à la scène un matériau aussi foisonnant et riche que *les Démons*, Sylvain Creuzevault a choisi de le restituer sous une forme émulsive. Il fallait bien ce bouillonnement permanent pour prendre à bras-le-corps la radicalité, la violence et l'urgence des questions – d'ordres éthique, métaphysique et théologique – abordées par Dostoïevski. Sans oublier les aspirations révolutionnaires, le « *socialisme scientifique* », que le romancier raille en connaisseur dans une scène de réunion clandestine campée avec un humour explosif dans le spectacle. Le diable est dans les détails, dit-on communément. Or les détails pullulent dans cette scrupuleuse mise en scène, le plus souvent sous forme de gags. Il y a ce moine qui, cul par-dessus tête, s'acharne de toutes ses forces sur une corde pour faire sonner une cloche qui reste désespérément silencieuse. Il y a encore ces jets d'extincteurs dont Nikolai Stavroguine est régulièrement



VALÉRIE DRÉVILLE, éblouissante dans le rôle de Kirillova, conspiratrice.

aspergé comme s'il était en surchauffe – ce qui n'est pas faux, même s'il est loin d'être le seul. Personnage central du roman, Stavroguine est une énigme. Non seulement aux yeux des autres qu'il fascine ou terrifie, mais aussi pour lui-même. En témoigne sa rencontre avec l'évêque Tikhone, à qui il confesse avoir violé une enfant – laquelle s'est ensuite pendue. La scène, admirablement rendue par les comédiens, révèle une trouble relation, à la fois d'attraction et de répulsion, entre les deux hommes. Le fait que ce moment grave soit traité sur un mode comique, loin d'en désamorcer l'intensité, souligne l'ambiguïté de leur relation. Ce jeu à double face, volontairement décalé ou distancé,

rend compte de l'incongruité foncière des situations comme des protagonistes, un aspect essentiel du roman.

Il est pour beaucoup dans le succès de ce spectacle sur la corde raide, mené avec brio par des acteurs d'une inventivité folle, dont certains assument plusieurs personnages : Vladislav Galard (Stavroguine), Nicolas Bouchaud (Stépane Verkhovenski), Sava Lolov (Virguinski, Fiodor et Fédka, l'évêque Tikhone), Frédéric Noaille (Anton Grigorieiev, Piotr Verkhovenski, Artémi Gaganov) ou Valérie Dréville, dont l'interprétation féminisée de Kirilov (devenu Kirillova) est tout simplement éblouissante. Peut-être le spectacle le plus abouti de cette rentrée théâtrale. ♣ HUGUES LE TANNEUR



À VOIR

Les Démons, jusqu'au 21 octobre aux ateliers Berthier, à Paris (XVII^e). www.theatre-odeon.eu
Du 7 au 16 novembre à Bordeaux (33) ; le 21 à Tarbes (65) ; les 28 et 29 à Brive (19) ; les 5 et 6 décembre à Lorient (56) ; du 11 au 14 décembre à Besançon (25) ; le 22 janvier à Aubusson (23) ; les 6 et 7 février à Poitiers (86) ; les 12 et 13 à Cergy-Pontoise (95) ; du 14 au 17 mai à Toulouse (31) ; du 5 au 7 juin à Marseille (13).

“Les Démons” de Sylvain Creuzevault – aux portes de la possession

par **DIANE FERTARF**



À l’occasion du Festival d’automne à Paris, le metteur en scène Sylvain Creuzevault présente *Les Démons*, une pièce librement inspirée du roman de Fédor Dostoïevski. Quatre heures durant lesquelles un collectif de comédiens possédés par le texte nous offre une fresque socio-politique bouillonnante. Jusqu’au 21 octobre aux Ateliers Berthier de l’Odéon-Théâtre de l’Europe.

« Il est des instants, vous arrivez à des instants, où le temps s’arrête soudain et le présent devient une éternité ». Fédor Dostoïevski écrivait cette phrase dans son roman *Les Démons* paru en 1870 dont Sylvain Creuzevault est parvenu, en 2018 et en quatre heures à peine, à saisir l’essence (rappelons que le texte intégral donnerait un pièce d’à peine douze heures). S’il réussit à montrer sur scène la « substantifique moelle » du roman pour en faire une grande fresque socio-politique, c’est grâce à la justesse des corps et des voix de ces grands comédiens qu’il faut citer un par un : Nicolas Bouchaud, Valérie Dréville, Vladislav Galard, Michèle Goddet, Arthur Igual, Sava Lolov, Léo-Antonin Lutinier, Frédéric Noaille, Amandine Pudlo, Blanche Ripoche et Anne-Laure Tondou. Leur liberté de jouer et de sortir de leur rôle pour en endosser un autre ainsi que la place laissée à l’improvisation malgré un texte puissant – qui permet de saupoudrer d’humour le sinistre des thèmes abordés – mettent en lumière cette talentueuse distribution.



Les Démons, mis en scène de Sylvain Creuzevault © DR Compagnie

Sympathy for the devil

Les lumières des Ateliers Berthier illuminent la scène et les gradins où les comédiens distribuent des flûtes de champagne. Quelques spectateurs sont mêmes invités à s'asseoir sur le plateau où des chaises en bois sont placées à Cour et à Jardin. Pendant que Nicolas Bouchaud offre à boire, un homme et une femme dansent à moitié nus en fond de scène avant de se vêtir tandis qu'un autre chantonne les paroles de *Sympathy for the devil* des Rolling Stones. Certaines paroles prédisent d'ailleurs les futurs événements de la Révolution russe : « *Stuck around St. Petersburg, when I saw it was a time for a change, killed the Tzar and his ministers, Anastasia screamed in vain / J'étais dans les parages de Saint-Petersbourg, quand j'ai vu qu'était venu le temps du changement, j'ai tué le Tsar et ses ministres, Anastasia criait en vain* ».

Pas de quatrième mur, une grande partie de la distribution des *Démons* est sur scène et prépare le plateau. Anne-Laure Tondu plaisante en s'adressant aux spectateurs « *C'est ça le théâtre contemporain !* ». Si ce prologue théâtral, où les comédiens s'adressent directement aux spectateurs, est effectivement fréquemment utilisé au théâtre de nos jours, ici, il permet de comprendre les différents personnages évoqués par les acteurs avant qu'ils ne rentrent dans leurs rôles. Afin de mieux appréhender Dostoïevski, une « feuille anti-panique » (surnommée ainsi par Sylvain Creuzevault) est même distribuée à chaque spectateur. Elle résume l'intrigue et les péripéties, permettant de ne pas perdre le fil de l'histoire.

Diptyque et plastique

La pièce est divisée en deux parties, d'abord celle de la petite histoire dans une petite ville de la province russe. Ce premier volet scénique permet de présenter et de fixer les personnages. Nikolai Stavroguine (Vladislav Galard) rentre en Russie après quatre ans d'absence. Maria Lébiadkina (Amandine Pudlo), une jeune femme infirme à moitié folle affirme s'être marié avec Nikolai, ce dernier nie. Elle est formidablement interprétée par Amandine Pudlo, crâne apparent, jambe dans le plâtre et k-way en plastique.



Les Démons © DR Compagnie

Sylvain Creuzevault semble défendre ici une mise en scène de la transformation où les acteurs sont les maîtres du jeu. Jouant plusieurs rôles, ils se métamorphosent physiquement par les costumes et les postures mais ils modifient également le décor en déplaçant eux-mêmes les hautes parois de bois glissantes qui parsèment le plateau. Tous s'emparent de l'espace pour se l'approprier. Sur scène, le plastique des bâches et l'organique de l'eau et du sable se mêlent pour salir l'espace pendant que l'histoire bouillonne. La fin de la première partie s'enlise justement un peu dans des dialogues bavards. Quant à l'ouverture de la deuxième partie, le metteur en scène s'enfonce un peu dans les travers « de ce qui se fait beaucoup au théâtre aujourd'hui ». Les personnages interprètent des étudiants qui tagguent des slogans sur des panneaux avant de danser alors que résonne de la musique techno abrutissante. Un peu plus tard, la fameuse fumée des fumigènes envahit l'espace scénique et les gradins, plongeant le public dans les ténèbres de l'incendie avec pour seule voix, celle de Nicolas Bouchaud. Si le symbole est limpide, cette facilité de scénographie aurait pu être évitée.

Heureusement, cette deuxième partie prend sens et dévoile le cœur politique du texte de Dostoïevski. Réunion d'un groupe contestataire, nihilisme, amorce d'une révolution, assassinat, suicides et religion. Les démons sont lâchés et la fresque théâtrale raconte l'Histoire avec un grand « H » tout en résonnant avec l'actualité. Car la pièce, finalement, critique toutes les formes d'idéologies ici symbolisée par la grande croix orthodoxe en glace qui fond lentement au-dessus du plateau.

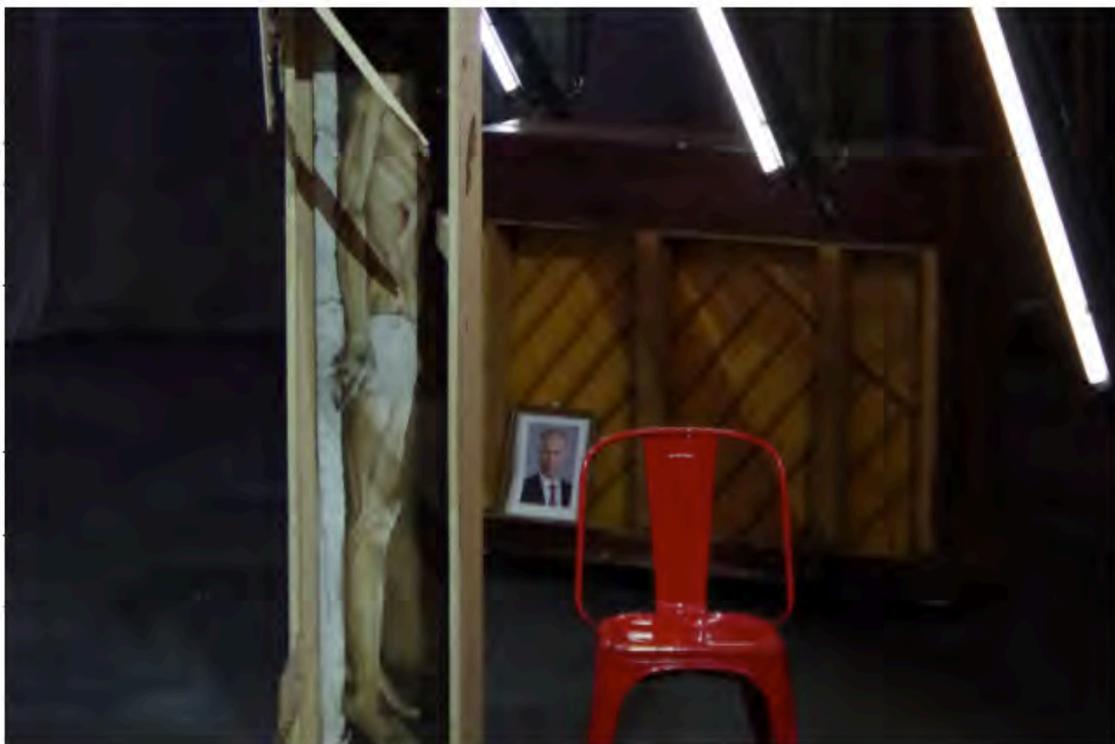
Alors oui, grâce au collectif, le temps s'est (un peu) arrêté aux Ateliers Berthier. Et ce n'était pas désagréable.

Infos pratiques : *jusqu'au 21 octobre aux Ateliers Berthier de l'odéon-Théâtre de l'Europe (17ème) – 4h avec entracte. <http://www.theatre-odeon.eu/fr/saison-2018-2019/spectacles-1819/les-demons>*



LES DEMONS librement inspiré du roman de Fédor Dostoïevski
mise en scène Sylvain Creuzevault artiste associé – ATELIERS
BERTHIER – ODEON THEATRE – accéder aux Ateliers Berthier
1, rue André Soares, Paris 17e – durée 4h (avec un entracte) 21
septembre – 21 octobre 2018 –

Publié le 07 octobre 2018 par [theatreauvent](#)



avec

Nicolas Bouchaud
Valérie Dréville
Vladislav Galard
Michèle Goddet
Arthur Igual
Sava Lolov
Léo-Antonin Lutinier
Frédéric Noaille
Amandine Pudlo
Blanche Ripoché
Anne-Laure Tondu

traduction française **André Markowicz**
adaptation **Sylvain Creuzevault**
scénographie **Jean-Baptiste Bellon**
costumes **Gwendoline Bouget**
masques **Loïc Nébréda**
lumière **Nathalie Perrier**
régie lumière **Jacques Grislin**
son, régie générale **Michaël Schaller**
production, diffusion **Élodie Régibier**
administration de tournée **Anne-Lise Roustan**
information, communication **Anne Echenoz**

A travers la mise en scène « monstrueuse » de Sylvain CREUZEVAULT, nous en venons à nous demander si pour Dostoïevski, le Christ n'était pas en réalité une figure politique. Certes elle a échoué et s'est recouverte des dogmes de la religion, mais elle était porteuse d'un idéal de fraternité par-delà le bien et le mal.

Dostoïevski ne cesse de poser la question de l'avant et de l'après mettant à l'épreuve tous ces personnages dont la conscience est toujours altérée, aliénée par un sentiment de solitude oppressant, insupportable.

Qu'est-ce donc qu'un démon, sinon une émotion incontrôlable qui va surgir au moment où l'on s'y attend le moins. Ce faisant Dostoïevski pose la question de la liberté individuelle à son sens compromise par différents paramètres liés à la condition humaine, sa durée de vie éphémère, le poids de la cellule familiale, les carcans idéologiques et religieux en héritage, sa fragilité psychique.

Une conscience individuelle ne peut s'ériger en conscience totalitaire. Les idéologies au pouvoir ont pour fonction d'être l'arbre qui cache la forêt. Qui entend traverser cette forêt, la traverse à ses risques et périls car il ignore qui l'observe, quelle famille il va retrouver, quels pièges l'attendent. Quoi qu'il fasse, il sera tout d'abord considéré comme un étranger. Cette expérience Dostoïevski l'a vécue, notamment lorsqu'il s'est retrouvé au bagne, lui un fils de médecin militaire d'origine noble avec les gens du peuple.

Mais qu'est-ce donc que la collectivité, la forêt, la famille ? Le personnage transversal du roman (plus de mille pages), Stavroguine, dandy efflanqué prend un malin plaisir à brouiller les pistes. Aristocrate, ancien élève de Stépane Verkhovenski, un professeur idéaliste et libéral, il prend la tête d'un groupe de révolutionnaires. Dostoïevski s'attache cependant davantage à sa vie privée tourmentée qu'à son engagement politique.

Les idéologies révolutionnaires, socialistes et nihilistes seraient elles le fruit de conflits familiaux, et personnels intenable et les porte-paroles des révolutions, des névrosés, des frustrés, des criminels en puissance ?

Faute d'être dans l'incapacité de résoudre leurs problèmes internes, leurs propres drames, les démons tels que les nomme Dostoïevski partent à l'assaut de la scène publique en échafaudant des systèmes politiques, complètement déments de son point de vue.

Parmi tous les portraits des révolutionnaires, un seul semble convaincant, c'est Stépane Verkhovenski, désavoué par son propre fils parce que trop libéral. Il fait partie de l'intelligentsia velléitaire. Dans la pièce, Sylvain CREUZEVAULT lui prête un discours d'Adorno un théoricien violemment critiqué par l'extrême gauche allemande parce qu'il « refuse porter le combat dans la rue ». Est-ce parce qu'il ne peut faire l'impasse de tous les crimes commis au nom des révolutions ?

Exilé à l'étranger, Dostoïevski s'intéressait beaucoup à la politique. Notamment, il a assisté au congrès de la paix à Genève en 1867 où des représentants de l'Internationale, anarchistes, socialistes ou libéraux ont débattu violemment à propos de la fin du vieux monde.

Dans la 1^{ère} partie du spectacle, se dessinent les personnalités des protagonistes. Nous les voyons vivre, découvrons leur environnement familial. Cette partie se déroule de façon plutôt lente, comme s'il s'agissait pour le metteur en scène d'exprimer un état de latence générale, la couvoison de l'incendie de la 2^{ème} partie.

Celle-ci est par contraste dynamique, avec des effets spectaculaires comme ses immenses panneaux panachés de slogans révolutionnaires qui se déplacent sur la scène sous l'ambiance tapageuse d'une musique techno.

Tous les personnages parlent beaucoup, voire énormément. Ils apparaissent tous très marqués, l'apparence physique est déjà un vocabulaire. Les comédiens incarnent si bien leurs personnages qu'il suffit de les observer pour croire les deviner. La vérité c'est que la force émotionnelle de leurs propos mais aussi leur teneur philosophique, existentielle, exige beaucoup de concentration de la part du public.

Sylvain CREUZEVAULT a fait le pari de faire l'anatomie de ces démons, il n'y pas de cerveau sans corps et inversement. Anatomie ou autopsie suspecte certes car Dostoïevski n'y va pas de main morte. Faut-il qu'il se souvienne avoir risqué sa tête pour quelques velléités révolutionnaires !

Très démonstrative, la mise en scène de Sylvain CREUZEVAULT parle bien de tous ces corps calcinés, démembrés, consumés, et pourtant une main encore fumante se dresse, apostrophe les vivants et les morts, pour témoigner que l'homme peut renaître de ces cendres tel le phénix à condition de se regarder en face. Le miroir est décevant, voire bien terni mais ce qu'il renvoie a figure humaine de façon renversante.

Paris, le 7 Octobre 2018

Evelyne Trân

Lalibre.be – 8 octobre 2018

La Libre.be

Les Démons de Dostoïevski sont là

ABONNÉS CRITIQUE > GUY DUPLAT, ENVOYÉ SPÉCIAL À PARIS Publié le lundi 08 octobre 2018 à 10h28 - Mis à jour le lundi 08 octobre 2018 à 12h08



VIDÉO

SCÈNES Au Festival d'automne, le jeune metteur en scène Sylvain Creuzevault s'attaque aux « Démons » de Dostoïevski.

Comme le Kunstenfestival à Bruxelles et le Festival d'Avignon, le Festival d'automne à Paris propose chaque année des aventures scéniques passionnantes. Cette année, il a choisi Anne Teresa De Keersmaecker comme vedette avec 11 spectacles et 65 représentations. On peut aussi y découvrir la dernière création de Sylvain Creuzevault, un des jeunes metteurs en scène qui bousculent le théâtre français comme le font Vincent Macaigne, Julien Gosselin ou Philippe Quesne.

Il témoigne d'une grande témérité en s'attaquant à un monument réputé difficile de la littérature : Les Démons (ou Les Possédés) de Dostoïevski 1000 pages écrites en 1870 et -forcément- remplies de noms compliqués. L'écrivain, alors conservateur et nationaliste s'en prend aux athées, nihilistes, anarchistes et socialistes. Plus généralement, il s'attaque -et en ça, il reste actuel- à toutes les idéologies y compris celles qui ont ensanglanté le XXe siècle et pose la question de la perte de sens du peuple. Dostoïevski veut « satiriser la grimace d'une certaine intelligentsia velléitaire qui papote dans les clubs en vidant une coupe », explique Creuzevault.

Valérie Dréville

Il a taillé à la serpe dans le texte pour en tirer l'essence : des réflexions sur les débats philosophiques à l'origine du monde moderne et sur nos illusions dangereuses, vues à travers des personnages hauts en couleur.

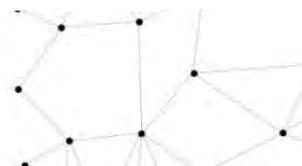
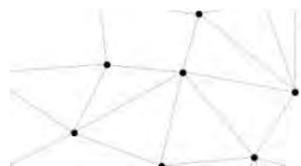
Il a rendu le texte plus vivant, n'hésitant pas à y ajouter des expressions contemporaines et à distribuer aux spectateurs une «feuille anti-panique» résumant l'argument du roman.

Le spectacle se donne aux Ateliers Berthier de l'Odéon, porte de Clichy, au pied de la magnifique tour que Renzo Piano a construite pour le Tribunal de Grande instance. Il dure quatre heures. Si on s'y perd facilement, on retrouve vite le fil et on est pris par l'énergie, l'humour et l'inventivité de la mise en scène et le talent des comédiens.

Tout le début par exemple, la présentation des personnages, est construit avec les acteurs surgissant de partout, y compris des gradins et jouant avec un naturel troublant.

Sylvain Creuzevault met en scène ses acteurs habituels avec qui il a déjà monté Baal de Bertholt Brecht et Le Capital. Il ajoute les formidables acteurs, Nicolas Bouchaud et Valérie Dréville qui fut artiste associé au Festival d'Avignon et dont l'interprétation saisissante de Médée-Matériau d'Heiner Müller reste un des plus grands moments de théâtre de ces dernières années.

* Les Démons, à l'Odéon, Ateliers Berthier, à Paris, dans le Festival d'automne, jusqu'au 21 octobre.?



SPECTACLE CRITIQUE SPECTACLE

Les démons à Odéon-Berthier, un brûlant condensé



Emilie Darlier-Bournat

9 octobre 2018

Les démons

Metteur en scène : Sylvain Creuzevault

Œuvres de : Dostoïevski, libre adaptation

Distribution : Nicolas Bouchaud, Valérie Dréville, Vladislav Galard, Michèle Goddet, Arthur Igual, Sava Lolov, Léo-Antonin Lutinier, Frédéric Noaille, Amandine Pudlo, Blanche Ripoché et Anne-Laure Tondou

Du 21 Sep 2018

Au 21 Oct 2018

Tarifs :

De 8 € à 29 €

Réservations [en ligne](#)

Réservations par téléphone :

01 44 85 40 40

Durée : 4h avec entracte

www.theatre-odeon.eu

Théâtre Odéon-Ateliers

Berthier

Rue André Suarès

Paris, France



Adaptant le roman de Dostoïevski, Sylvain Creuzevault et sa troupe présentent un long spectacle foisonnant et hautement électrique.

Aux comédiens qui travaillent régulièrement avec Sylvain Creuzevault se sont adjoints Valérie Dréville et Nicolas Bouchaud, qui adoptent avec fièvre la touche de ce metteur en scène, dont résonnent encore notamment les formidables *Le singe et son capital* ou *Angélus Novus AntiFaust*. Le spectacle est élaboré au fil des propositions des acteurs eux-mêmes ; l'éventuel surplus, de même que le désordre des premières approches, est gardé et participe au caractère ébouriffé. Tous les acteurs déploient une démesure colorée et affolée qui donne aux *Démons* une puissance de feu et d'apocalypse. L'effet de chaos permanent occupe le plateau, reprenant en cela la fébrilité de Dostoïevski accolée à une polyphonie complexe ainsi qu'à la vitesse, la déraison, l'excentricité, la brutalité et l'ivresse qui monte des entrailles. N'hésitant pas à puiser du côté de Vincent Macaigne avec *Idiot nous aurions dû nous aimer*, et cela est respectable-, Sylvain Creuzevault affirme une voie scénographique qui prend la mesure de notre époque et restitue les conflits d'hier dans une actualité à vif. Le spectacle use donc largement du bruit à haute dose, du lâcher de fumigène qui absorbe les premiers rangs, des cris et des invectives qui se chevauchent, du faux sang, des tags inscrits en direct et des corps qui se dénudent dans un tempo à l'image de la mise à nu des personnages quasi-possédés.



L'atmosphère correspond bel et bien à la bataille des idées qui a lieu et le socle de la véhémence tient aux insolubles grandes questions politiques et métaphysiques : nihilisme, socialisme, égalité, despotisme, aliénation, foi.... On retrouve avec netteté les personnages du roman, la première partie étant axée sur la notion de Dieu et de l'athéisme, la seconde se concentrant plus sur le versant du nihilisme. Mais la longueur de la pièce peut aussi laisser apparaître des inégalités et l'on peut aspirer quelquefois à des aires de repos. Cela notamment pour les spectateurs du fond de la salle qui peinent à démêler les empoignades tant domine le brouhaha. La troupe choisit d'invectiver le public comme si celui-ci faisait partie des réunions qui ont lieu sur scène sans pour autant l'autoriser à participer, et ce choix ambigu entrave l'agitation scandaleuse censée être reproduite. Quand Dostoïevski aborda la composition des Démons, il pensait écrire un livre de combat court et rapide, quasi-pamphlétaire. Mais, emporté par son inspiration, il travailla finalement plusieurs années sur ce qui devint ce roman de plus de cinq cents pages. Le bouillonnement du spectacle de Sylvain Creuzevault comporte une captivante frénésie avec des comédiens époustouflants de fougue, mais peut-être cela revient-il plus à l'intention première de l'auteur de clamer des idées plutôt que de construire un vaste paysage exalté, bouleversant et terrifiant.

Emilie Darlier-Bournat

Télérama Sortir – du 10 au 16 octobre 2018



Les Démons

D'après Fédor Dostoïevski, adaptation et mise en scène de Sylvain Creuzevault. Durée: 3h45. Jusqu'au 21 oct., 19h30 (du mar. au sam.), 15h (dim.), Odéon – Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier, 8, bd Berthier, 17^e, 01 53 45 17 17, festival-automne.com. (8-36€).

T Passionné par le politique et les convulsions de nos sociétés, Sylvain Creuzevault, 36 ans, adapte le roman monstre de Dostoïevski avec une bande d'acteurs exceptionnels, qui endossent plusieurs personnages de la fresque politico-intimiste. Y sont orchestrées l'ambiguë et tragique évolution des mouvements révolutionnaires russes comme l'épopée intérieure de Nikolaï Stavroguine, fasciné par le vice. Au-delà du bien et du mal, quêtant on ne sait plus quel absolu, l'œuvre est admirablement désossée et reconstruite, dans des décors mobiles qui permettent des clins d'œil à l'agit-prop et aux happenings. Rompus à l'improvisation, les acteurs, dans leurs costumes de bric et de broc, avec leurs maquillages gore, osent l'adresse au public, les citations d'hier et d'aujourd'hui comme le repli solitaire. Chœur dépenaillé, à l'affût du spectaculaire et de la mélodrame triste, ils incendient l'œuvre de leur violence. Et nous avec. – **F.P.**

Madame Figaro - 12 et 13 octobre 2018



PAS SI CLASSIQUES Deux pièces-défis à voir dans le cadre du Festival d'automne

LES DÉMONS, ROMAN-MONSTRE. Sylvain Creuzevault, depuis *Notre terreur* en 2009 jusqu'à *Angelus Novus*, *AntiFaust* en 2016, ne cesse d'explorer « la chambre aux secrets de notre organisation mondiale ». Cette fois, avec la complicité de Valérie Dréville et de Nicolas Bouchaud, il s'attaque aux *Démons* de Dostoïevski (1). Entre révolution et spiritualité.

SHAKESPEARE DIGEST. Le collectif britannique Forced Entertainment, dont le leader est Tim Etchells, peu enclin à monter les pièces du répertoire, a fait le pari fou de mettre en scène tout Shakespeare en une fois (photo). Du *Marchand de Venise* au *Roi Lear*, aucune des 36 pièces ne manque à l'appel. Entre théâtre et performance (2).

(1) *Les Démons*, librement inspiré du roman de Fédor Dostoïevski, jusqu'au 21 octobre aux Ateliers Berthier, à Paris. theatre-odeon.eu/fr/les-ateliers-berthier

(2) *Forced Entertainment*, *Complete Works: Table Top Shakespeare*, jusqu'au 20 octobre, à l'Espace Cardin, à Paris. theatredelaville-paris.com/fr/lieux/espace-cardin



LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

TT

La Dame aux camélias
Drame

Alexandre Dumas fils

| 2h45 | Mise en scène Arthur Nauzyciel. Du 11 au 21 oct, Théâtre des Gémeaux, Sceaux (92).
Tél. : 01 46 61 36 67.

TT

Les Démons
Fresque
D'après Fedor Dostoïevski

| 4h | Mise en scène Sylvain Creuzevault, Festival d'automne, jusqu'au 21 octobre, Odéon-Ateliers Berthier, Paris 17^e; du 7 au 16 novembre, TnBA de Bordeaux (33), le 21 novembre, Tarbes (65) ...
Tél. : 01 44 85 40 40.

Une mise en scène des *Démons* qui excelle à révéler les tourments intérieurs (Frédéric Noaille et Valérie Dréville).



Un voilage carmin sépare la salle de la scène, où l'on distingue une géante et vulgaire sculpture blanche, mi-phallus, mi-paire de fesses. On est dans un bordel rouge sang. De la moquette aux canapés. Des corps nus s'y mêlent, s'y colent, s'y réchauffent. La chair est triste. Dans l'antre sanglant, des êtres sans joie semblent attendre, plus que le plaisir, on ne sait quel sacrifice. L'attente, l'infini du temps, de la mort comme de l'au-delà. Depuis toujours, les mises en scène d'Arthur Nauzyciel, nouveau patron du Théâtre national de Bretagne, semblent nourries de ces éternités angoissées. Et voilà qu'il s'attaque à l'instantanéité du désir tarifé, à cette soif d'acheter un moment les corps, pour échapper, justement, à la tragique attente de l'autre, de soi, de la justice et de la vérité. La prostitution, la marchandisation des corps comme remèdes au mal qui ronge une bourgeoisie éperdue de pouvoir et reconnaissance, ivre aussi de s'enrichir. Comme y engageait François Guizot, ministre de Louis-Philippe, à l'époque de la publication de *La Dame aux camélias* (1848), d'Alexandre Dumas fils (1824-1895). Roman autobiographique gothique, désespéré, et plutôt favorable à ces courtisanes si maudites par la société bien-pensante, qui leur faisait payer cher les plaisirs vendus aux tout-puissants mâles bourgeois... De sa passion sulfureuse pour l'aristocratique demimondaine Marie Duplessis (devenue Marguerite Gautier dans la fiction, et incarnée ici par la royale et racinienne Marie-Sophie Ferdane), Dumas fils (alias Armand Duval) écrit un roman aux relents de scandale. L'œuvre eut tant de succès qu'il en fit théâtre dès 1852. Et s'y donna un meilleur rôle que dans le récit initial. Poussée par le père d'Armand à quitter son amant, dont la jeune sœur raterait, à cause de leur liaison, un mariage honorable, Marguerite disparaît. Armand croit qu'elle l'a trahi et la laisse

mourir seule dans le roman. Sur scène au contraire, il l'accompagne jusqu'à la fin, ayant appris la vérité et espérant la rédemption de sa généreuse maîtresse. De toute éternité, le théâtre est donc là pour réparer, sauver...

La plasticienne et écrivaine Valérie Mréjen a mêlé les deux œuvres, la sordide et la sainte, la morbide et la lumineuse pour ce spectacle saga qui fait défiler une société de plaisirs blafarde, comme en deuil d'elle-même. Déjà. La mettant ici en ombres crépusculaires, Arthur Nauzyciel évoque aussi nos pornographies d'aujourd'hui et l'exploitation qui y est faite des femmes. Mais bouleverse surtout, dans ce mélancolique spectacle, la quête d'amour de Marguerite. Un amour qu'elle ignorait, qu'Armand lui aura fait entrevoir, et qu'elle perdra. Qu'est-ce donc qu'aimer, interroge avec la grâce et la solitude d'une Bérénice la somptueuse Marie-Sophie Ferdane ? Et on est renversé.

Renversé aussi par la maestria avec laquelle Sylvain Creuzevault s'attaque aux *Démons*, de Dostoïevski (1821-1881), contemporain de Dumas fils, et acharné, comme lui, à révéler la décomposition des êtres et des âmes dans une société en déréliction qui les condamne plus encore. Passionné par le politique et les convulsions de nos sociétés, le metteur en scène de 36 ans s'est attaqué au roman monstre avec une bande d'acteurs exceptionnels – dont Valérie Dréville, Nicolas Bouchaud, Vladislav Galard et Sava Lolov... –, qui endossent plusieurs personnages. Y est orchestrée l'ambiguë et tragique évolution des mouvements révolutionnaires russes comme l'épopée intérieure de Nikolaï Stravroguine, fasciné par la corruption et le vice. Par-delà bien et mal et quêtant on ne sait plus quel absolu, l'œuvre de Dostoïevski est ici admirablement dressée et reconstruite dans des décors mobiles qui permettent des clins d'œil à l'agit-prop et aux happenings. Rompus à l'improvisation et aux risques scéniques, les acteurs, dans leurs costumes de bric et de broc, leurs maquillages gore, osent l'adresse au public, la profération outrée, les citations d'hier et d'aujourd'hui comme le repli solitaire. Chœur dépenaillé, à l'affût du spectaculaire et de la mélodie triste. Ils portent l'œuvre, l'incendient de leurs violences publiques et privées. Et nous avec ●

Agoravox.com - 15 octobre 2018

AGORA VOX
Le média citoyen

#61 des Tendances

« Les Démons » d'après Dostoïevski & selon Creuzevault à L'Odéon Berthier

par Theothea.com (son site)
lundi 15 octobre 2018

Durant un mois, Sylvain Creuzevault aura habité l'Odéon Berthier d'un spectacle total en allant jusqu'à inventer des pylônes de soutien virtuel à la structure de ces anciens ateliers dévolus à la construction des décors de l'Opéra Garnier.



LES DEMONS

© DR. Compagnie

En effet, tant qu'à faire tourner en rond ou en ellipse les éléments formels et les personnages de Dostoïevski, autant susciter d'emblée l'impression que ce système sidéral sinon solaire aurait la vertu de pouvoir mettre en branle les fondations d'une société humaine à la dérive.

Ainsi donc tel un manège infernal, les poteaux (apparemment) porteurs faisant face aux premiers rangs des spectateurs auraient le privilège de se rapprocher ou de se distancier des uns des autres à volonté selon une orbite ovale mise en place sur rails dans les cintres, suscitant le plus bel effet métaphorique d'un pouvoir démiurgique en transe sinon démoniaque.



LES DEMONS

© DR. Compagnie

Sans doute, au terme de quatre heures d'exhibition, ne suffira-t-il plus qu'à envelopper le public d'un nuage de fumée opaque pour que tout se confonde dans un chaos final où plus rien ne pourra résister à la voix persuasive de l'idéologie tyrannique en quête d'adeptes prêts à se substituer au pied levé à tout discours théologique fondateur.

Cependant, dans cette phase où chacun se met en place sur les gradins, la bienvenue se décline à coup de coupes de champagne offertes à ceux qui pourront avoir l'opportunité de les saisir au vol piloté en escadrille par un Nicolas Bouchaud survolté dans ce rôle de majordome semblant en pleine adéquation avec son emphase naturelle et généreuse.



LES DEMONS

© DR. Compagnie

Dire que le roman de mille pages rédigées par Fédor Dostoïevski à partir de 1869 nous parviendrait, cent cinquante années plus tard, en une compréhension limpide au sein de la future « Cité du Théâtre » où Odéon, Comédie Française et Conservatoire d'Art dramatique vont, dans un avenir proche, se côtoyer au plus près de leur complétude atomique... serait immanquablement une ambition louable mais forcément hors d'atteinte car c'est nécessairement au travers d'une vision subjective, d'un point de vue réducteur ou d'un parti pris arbitraire qu'une telle œuvre fleuve peut et doit être appréhendée... en l'occurrence donc par Sylvain Creuzevault qui, « librement inspiré » par la traduction française d'André Markowicz, en fait son propre commentaire cohérent bien que fantasque dans un entretien recueilli à dessein pour le livret programme, dûment agrémenté d'une « feuille anti-panique » retraçant en points forts le récit constitutif.



LES DEMONS

© Theothea.com

Plaçant l'expressionnisme des onze comédiens au centre de sa convergence théâtrale créatrice, seuls trois d'entre eux ne sont en charge que d'un seul rôle laissant ainsi à leurs huit partenaires le soin de se répartir vingt et un autres personnages.

Dans cette perspective, le charisme de chaque artiste n'est point limité à une entité identitaire mais, bel et bien, à un savoir-faire jonglant avec les contrastes et les différenciations.



LES DEMONS

© Theothea.com

Par exemple, Valérie Dréville se multipliera en « Varvara Stavroguina » & « Alex Kirillov » devenant pour la circonstance « Alex Kirillova » ...

A contrario donc pour Nicolas Bouchaud, Vladislav Galard & Arthur Igual, c'est sur une palette de complexités paradoxales que seront échafaudés, selon la diversité des affects, leurs élans et interprétations respectives de « Stéphane Verkhovenski », « Nikolai Stavroguine » & « Ivan Chatov ».

Si l'un des enjeux fondamentaux de cette création théâtrale serait la mort ou le déni de Dieu, ce pourrait être autour du syndrome suicidaire que doit se construire la survie de l'être humain... à moins qu'un immense éclat de rire emporte tout... y compris le metteur en scène particulièrement enclin aux fulgurances subversives.

photos 1 à 3 © DR. Compagnie

photos 4 à 6 © Theothea.com

LES DEMONS - ***. Theothea.com - d'après Fédor Dostoïevski - mise en scène Sylvain Creuzevault - avec Nicolas Bouchaud, Valérie Dréville, Vladislav Galard, Michèle Goddet, Arthur Igual, Sava Lolov, Léo-Antonin Lutinier, Frédéric Noaille, Amandine Pudlo, Blanche Ripoché & Anne-Laure Tondou - Théâtre Odéon Berthier



LES DEMONS

© Theothea.com

"Les Démons" : Dostoïevski, torrentueux et visionnaire. Mais c'est trop long...



Louis-Bertrand Raffour pour Culture-Tops

Louis-Bertrand Raffour est chroniqueur pour Culture-Tops.

Culture-Tops est un site de chroniques couvrant l'ensemble de l'activité culturelle (théâtre, One Man Shows, opéras, ballets, spectacles divers, cinéma, expos, livres, etc.).

→ [Voir la bio en entier](#)

RECOMMANDATION

BON

THEATRE

Les Démons

librement inspiré de Fédor Dostoïevski

Réalisateur/Metteur en Scène : Sylvain Creuzevault

Avec: Nicolas Bouchaud, Valérie Dréville, Vladislav Galard, Michèle Godet, Arthur Igual, Sara Lolov, Léo-Antonin Lutinier, Frédéric Noaille, Amandine Pudlo, Blanche Ripoché, Anne-Laure Tondou.

INFORMATIONS

Odéon-Théâtre de l'Europe - Ateliers Berthier

1 rue André Suarès - 75017 Paris

ATTENTION: dernière, le 21 octobre

19h30 du mardi au samedi, 15h le dimanche

Durée 4h - un entracte

Réservations: 01 44 85 40 40

THEME

Le roman fleuve de Fédor Dostoïevski, paru entre 1871 et 1872 en feuilleton, décrit à travers 15 personnages, passionnés, pervers ou repentis, violents ou manipulateurs, amoureux ou cyniques, les soubresauts d'un monde qui porte en germe toutes les souffrances, rêves et ambitions qui le conduiront à l'explosion puis à la violence de la dictature qui l'emportera près de quarante ans plus tard.

Tous les personnages, à tour de rôle, s'affrontent, se déchirent, ils brûlent de l'intérieur dans un ballet suicidaire. La mise en scène est intemporelle, leur monde est de la Russie blanche finissante, il est aussi le nôtre, aujourd'hui.

Malgré la puissance et la lumière de quelques instants de grâce – comme l'échange sur la faute et le pardon entre l'évêque Tikhone et Stavroguine – la vague nihiliste, de gré ou de force, emportera tout. La mort restant l'unique issue.

POINTS FORTS

1 La troupe. Tous les comédiens sont exceptionnels. Ils font déferler sur les Ateliers Berthier une énergie, une puissance et nous embarquent tous dans leurs tempêtes, qu'elles soient intérieures ou scénographiques, sous tous les registres du drame et de la comédie. Leur expression – et c'est vrai pour les onze acteurs, comme pour leurs vingt sept personnages qu'ils incarnent – est totalement libérée, juste et d'une puissance impressionnante. La magie sans doute de l'adaptation du texte et de la direction d'acteurs de Sylvain Creuzevault.

2 L'adaptation du texte et la direction d'acteurs. Sylvain Creuzevault s'est 'librement inspiré' du roman de Fédor Dostoïevski dit élégamment le dossier de presse. Alors que souvent cette libre inspiration aboutit à des catastrophes... on assiste ici à une totale réussite. Le travail que Sylvain Creuzevault a accompli à partir de la traduction d'André Markowicz a nourri, au fil des répétitions, les comédiens. Ils s'en sont imprégnés au point de libérer leur capacité d'interpréter tout en personnalisant leur texte, devenant véritablement acteurs des drames qui s'enchevêtrent sur scène.

3 La relation scène/public. En réalité, c'est la relation entre scène et spectateurs qui est intéressante. Bien souvent utilisée, l'abolition de la distance acteurs/public ou scènes/gradins n'aboutit à rien d'utile ou de convaincant... Ici, dès le début, les bouteilles de champagne passe des acteurs aux spectateurs, sur la scène des bancs accueillent indifféremment spectateurs et acteurs, à plusieurs occasions des personnages, sortent de leur rôle, pour aider le public à se retrouver et à comprendre la pièce... tout cela ici fonctionne bien. On ne comprend pas tout... mais on est emporté ! La feuille anti-panique que l'on nous remet avant le spectacle est un sésame indispensable, même dans le noir elle nous fait comprendre qu'il y a toujours une clef et que là aussi, il faut baisser la garde et se laisser prendre par la tornade. Une tornade qui emporte tout comme elle emportera la Russie de Dostoïevski.

POINTS FAIBLES

1 Le décor. Ni laid ni beau, ni juste ni faux, il est muet et n'apporte rien. Mais pouvait il en être autrement ? Et puis, quelle importance ? La tornade l'aurait emportée...

2 Quatre heures. Quatre heures à ce rythme ... ce n'est pas à la portée de tous. C'est une épreuve à laquelle il vaut mieux se préparer. Si c'est trop pour vous... il vous reste les 900 pages de l'édition de Poche.

EN DEUX MOTS

... Faire d'un roman fleuve - feuilleton au long cours, une plongée hallucinée dans les ténèbres intérieures: la tornade emporte tout.

UN EXTRAIT

« Ecoutez, père Tikhone, je veux obtenir mon propre pardon, et c'est là mon but principal, mon but unique, déclara tout à coup Stavroguine avec un enthousiasme sauvage. C'est alors seulement, je le sais, que la vision disparaîtra. Voilà pourquoi j'aspire à une souffrance démesurée, je la recherche moi-même. Ne m'effrayez donc pas ou bien je périrai de rage. »

L'AUTEUR

Evoquons plutôt le réalisateur-metteur en scène: Sylvain Creuzevault est né en 1982. Encore collégien il crée la Compagnie 'D'ores et Déjà' avant d'entrer à l'école Jacques Lecocq. Il commence sa carrière comme comédien à 18 ans (Tchékhov, Camille Claudel) puis monte 'Les mains bleues' de Larry Tremblay.

Il adapte 'Le Capital' de Karl Marx, puis 'Faust' de Goethe. Avec 'Le Baal' de Brecht, il ouvre les portes de l'Odéon, dont il deviendra artiste associé.



Jouant sur une distanciation salutaire des acteurs, Frédéric Noaille, et Nicolas Bouchaud (allongé), le spectacle de quatre heures se dilue habilement dans le temps. DR Compagnie

THÉÂTRE

Religion et révolution sont les mamelles du destin

Sylvain Creuzevault met en scène *les Démon*s, d'après Dostoïevski. Effervescence et cafouillages à tous les étages. Cours, camarade, la révolution, c'est par où déjà ?

Gros bazar sur le plateau. Des pans de murs brinquebalants et coulissants, des poteaux qui barrent la vue, une desserte, un rideau de plastique au fond, des chaises posées sur de petits gradins à cour et à jardin. Une sorte de ZAD qui ne dirait pas son nom. Les acteurs accueillent les spectateurs en leur offrant des coupes de champagne. Santé ! Na zdarovié ! En plus du programme, des feuilles anti-panique sont distribuées. C'est toujours compliqué l'intrigue chez Dostoïevski.

Plus de mille pages, sans compter les noms russes : entre patronymes à rallonge, diminutifs à géométrie variable, on se perd facilement. D'où les feuilles anti-panique. Un résumé à la louche et utile de cette histoire où les intérêts (personnels, intimes) des uns croisent le fer avec l'impérieuse nécessité d'une révolution. Nous sommes en Russie, seconde moitié du XIX^e siècle, un peu avant Tchekhov, en plein dans des bouillonnements prérévolutionnaires portés par Marx, Fourier, Proudhon... L'intelligentsia russe n'y est pas insensible. Entre pro-socialistes et nihilistes, les idéaux révolutionnaires sont l'objet d'âpres discussions.

*Les Démon*s s'inscrivent dans la continuité du travail de Creuzevault sur la révolution, dessinant un triptyque depuis *Notre terre*ur (le Comité de salut public) et *le Capital et son singe* (la Commune et le mouvement spartakiste). Comment faire dans une Russie féodale, où les paysans vivent encore sous le servage, écrasés par le poids d'une Église orthodoxe ? Dostoïevski brosse un état des lieux distancé incarné par Stavroguine, fils de bonne famille, qui traverse son propre pays et les effervescences révolutionnaires sous des airs de dandy, à la fois présent et absent. Autour de lui, les débats sont à la fois passionnés, irritants, drôles et vaseux. Lui voudrait être un héros. À sa manière, il en est un, mais à chercher du côté des losers. Piotr, fils malheureux de Stépan Verkhovenski, convaincu d'anar-

chisme nihiliste, veut tout faire péter, mais il voudrait l'assentiment de Stavroguine qui donnerait une certaine légitimité à son geste. Reste Chatov, personnage clé dans l'adaptation du roman par Creuzevault, qui incarne à lui tout seul la foi politique, religieuse et amoureuse, l'une chassant l'autre. Face à l'agitation de cette jeunesse qui a l'intuition d'un régime à bout de souffle (mais, historiquement, le bout de souffle peut prendre de longues années), face au poids d'une Église dont les icônes sont accrochées dans le moindre recoin et efface les traces sur les murs des graffitis révolutionnaires, Creuzevault va chercher Adorno et un texte sur la pensée dont s'empare Stépan : la pensée est bonheur, martèle-t-il. La pensée... Mais devant l'impatience des jeunes gens qui l'entoure, ses mots se perdent dans des nuages de fumée et, sous la houlette d'une énorme croix en glace qui fond lentement, très lentement..., Chatov,

lui, est passé à autre chose. Le retour de sa femme qui vient enfanter dans son lit est une reconstitution d'une nativité, gore mais biblique. Et c'est sacrément bien vu.

Le spectacle dure quatre heures. Conçu comme un diptyque, on ne sent pas le temps passer. Saluons les acteurs, les habitués des spectacles de Creuzevault (Arthur Igual, Vladislav Galard...), mais aussi Valérie Dréville et Nicolas Bouchaud, Michèle Goddet... Montés sur des ressorts, entre impros et conducteur, ils naviguent avec une joie contagieuse, sans cesse jouant sur une distanciation salutaire. Creuzevault a confié deux rôles masculins à des actrices. Peut-être a-t-il été sensible aux remarques sur la domination masculine sur le plateau lors de ses précédents spectacles... Qui sait. Du fond de la Creuse, Creuzevault entendrait-il des voix ?

MARIE-JOSÉ SIRACH

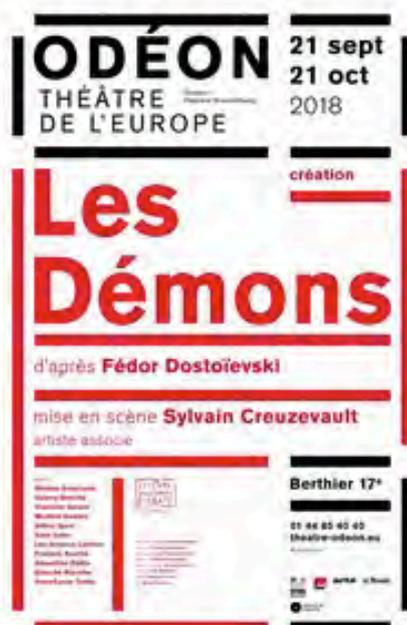
jusqu'au 21 octobre au Théâtre de l'Odéon. Les 12 et 13 février à la Nouvelle Scène de Cergy-Pontoise. Tournée à venir.

Mon Tétras Lyre

Cinéma, chorégraphies, théâtre, ... découvrez mes commentaires !... et un flot de poésies...

lundi 15 octobre 2018

Des Démons entre humour et drame



« **Les Démons** », roman fleuve de **Fiodor Dostoïevski**, publié en 1871 sous forme de feuilleton dans un journal russe, attire parfois des metteurs en scène dans ce qui ressemble à une gageure, tant le roman fourmille de personnages, de débats philosophiques, théologiques, politiques, d'actions menant au désordre et aux meurtres. *Camus* en 1959 en avait réussi l'exploit selon ce qu'on peut en lire ; plus tard, en 1982, dans la Cour d'Honneur sous la mise en scène de *Denis Llorca*, « *les Possédés* » comme on les appelait encore, n'avaient pas transcendé la nuit avignonnaise ; aujourd'hui, **Sylvain Creuzevault** investit les ateliers Berthier de l'Odéon, traversés

par des Démons dans un spectacle de 3 h 30 qui, pour présenter des tableaux d'une grande puissance, n'en laissera pas non plus une trace mémorielle.

Creuzevault a coupé des pans entiers du roman, mais que faire d'autre... Il a choisi de mettre l'accent sur certains personnages, ceux qui l'intéressaient le plus, ceux qu'il pouvait travailler, décortiquer, analyser, pour en abandonner d'autres. C'est son choix qu'on ne saurait critiquer. Il mélange drame et humour, allant même jusqu'à féminiser le personnage de Kirilov, homme ténébreux et dangereux sous la plume de l'auteur russe, en une femme (**Valérie Dréville** éblouissante), en chaise roulante, riante, pétillante, la voix haut perchée, avant le moment fatal.

En première partie qui se termine par la confession de Nicolas Stavroguine, chapitre censuré à l'époque, l'interprétation qu'en fait **Vladislav Galard**, en dandy, pose question. Je veux bien que **Creuzevault** souhaite décaler certains personnages, mais ici, cela me semble peu crédible, et c'est bien navrant. Voilà quelqu'un qui s'est livré aux pires exactions, et qui apparaît sur scène comme un bien gentil garçon.

La seconde partie est autrement plus enlevée, avec **Arthur Igual** dans le rôle de Chatov, homme perdu au milieu des démons, aimant sa femme (l'accouchement sur la scène en direct vaut son pesant d'or), et surtout **Frédéric Noaille** dans le rôle de Piotr, fils d'un père qui ne l'a pas élevé, manipulateur, sans convictions réelles, sorte de Faust, dont le visage vaut d'être vu lors de la scène finale. Quant à **Nicolas Bouchaud** interprétant le personnage de Stepane, intellectuel usé, il m'a paru un peu en retrait de ses prestations passées. Dommage que le chapitre sur la mort de Stépane soit passée à la trappe, je l'aurais bien imaginé se transcendant dans le passage dans l'au-delà. Et sans doute, **Valérie Dréville** dont j'ai déjà parlé est au sommet de son art théâtral dans le rôle de Kirilov, lequel tient un discours tout empreint de nihilisme sur la non croyance en Dieu. Ajoutons un texte d'**Adorno** dit par Nicolas Bouchaud, sur la pensée qui intervient juste après l'entracte, façon pour le metteur en scène de traverser l'histoire et de rendre les Démons intemporels.

Creuzevault a sans doute réussi son pari de créer un spectacle librement adapté du roman du maître russe, même si l'ensemble fut inégal. Mais c'était la fête, car le théâtre en est une, avec les coupes de champagne distribuées aimablement aux spectateurs lors de l'entrée en salle.

La Quinzaine littéraire - du 16 au 31 octobre 2018

La Quinzaine
littéraire

Pays : FR
Périodicité : Toutes les deux semaines



Date : Du 16 au 31
octobre 2018
Page de l'article : p.24
Journaliste : TIPHAINE POCQUET

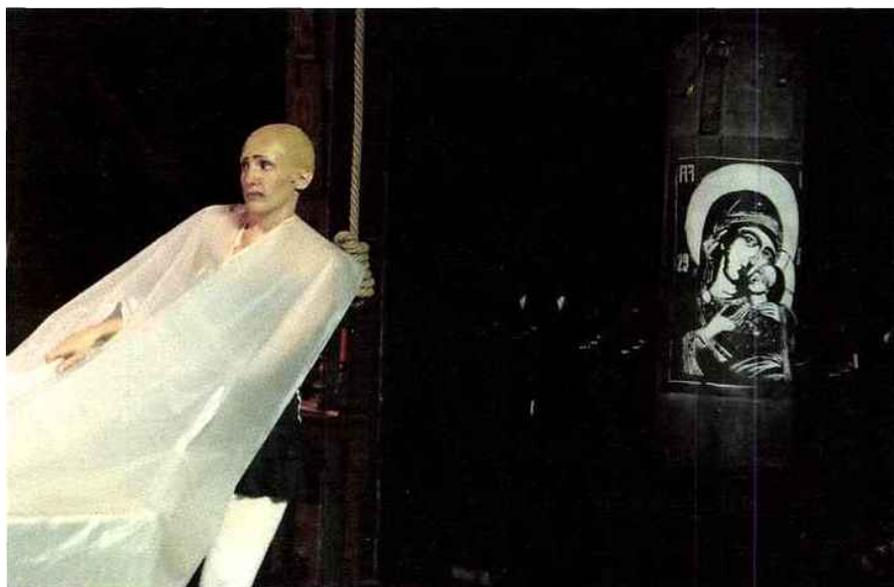
« Les Démons » sont lâchés : Dostoïevski échevelé à l'Odéon

PAR TIPHAINE POCQUET

*« Les Démons » de Dostoïevski au théâtre, il y a de quoi effrayer.
On ressort éprouvé par les quatre heures de traversée, secoué de questionnements
métaphysiques sauvages et ravi de la performance de puissants comédiens.
La mise en scène de Sylvain Creuzevault à l'Odéon
est aussi intelligente que déconcertante.*

LES DÉMONS

Librement inspiré de Fedor Dostoïevski
Mise en scène de Sylvain Creuzevault,
avec Nicolas Bouchaud, Valérie Dréville,
Vladislav Galard, Michèle Goddet, Arthur
Igual, Sava Lolov, Léo-Antonin Lutinier,
Frédéric Noaille, Amandine Pudlo, Blanche
Ripoche, Anne-Laure Tondou
Théâtre de l'Odéon
Site des ateliers Berthier :
1, rue André Suarès 75017 Paris
Du 21 septembre au 21 octobre 2018



© DR

On entre aux ateliers Berthier, les comédiens sur le plateau boivent et discutent, offrent du champagne aux spectateurs des premiers rangs. On sent déjà qu'il va falloir s'installer dans l'intranquillité et que la barrière scénique ne va pas nous protéger bien longtemps. Mais on est aussi là pour cela, dans le fond. La scène d'ouverture confirme notre inquiétude. Pour partie improvisée, semble-t-il, elle fait valser les protagonistes. On essaie de s'y retrouver entre Stepane le libéral et son fils Piotr, nihiliste violent, Nicolaï Stavroguine, prince déchu

à qui il confesse sa souffrance. On est saisi par l'intensité de ces rencontres qui nous irradie. S'y déploient les forts débats qui ne cesseront de revenir dans la pièce : le passage du libéralisme au socialisme devenu nihilisme, le rôle de la violence dans la transformation de soi comme dans celle d'une société, la place de Dieu et du pardon pour la plus grande faute, celle qui touche à l'enfant. Dieu est dans la bouche de tous, les athées croyants et les religieux qui doutent, tant la réversibilité et la scission habitent ces beaux personnages.

Dieu est aussi dans les décors, ces objets religieux déconcertants, comme cette croix orthodoxe qui fond sur la scène, cette autre qui se brise en morceaux. Les icônes sont elles aussi soumises à rude épreuve. Elles disent cet humain du religieux, cet usage qui parfois mésuse des symboles, dans une trahison qui est aussi un partage.

Il faut du courage pour donner corps, sur une scène, à ces dialogues des âmes et des esprits dont Dostoïevski a le secret. À coups de pluies torrentielles, de fumigènes, de lumières électriques et de danse, la matière romanesque se transmue en théâtre. Et Sylvain Creuzevault n'a pas peur de mélanger le burlesque et le grave dans son chaudron. Il a su choisir des comédiens profonds et puissants pour ac-

en quête de rédemption, un frère et une sœur malade, et j'en passe... Les comédiens, rassurants, nous promettent de la fluidité, mais on bute toute de même sur cette entrée en matière éclatée, tantôt précipitée, tantôt trop lente, on attend que ça prenne.

On est reconquis pied à pied, quand commence la quête de Nicolaï. Déchiré par les fantômes des crimes passés, il se cogne aux autres personnages : l'athée Kirillov, devenu Kirillova dans cette version scénique ; Maria, la femme malade épousée par bravade ; ou encore l'évêque Tikhone,

cueillir ces démons, sans chuter et verser dans le ravin, comme les cochons possédés, dont l'histoire tirée des Évangiles donne au texte de Dostoïevski son titre.

Parmi plusieurs moments forts, saluons la grande tirade de Stepane, formidable Nicolas Bouchaud, qui fait l'ascension du public pour en appeler à la beauté ! Ou encore l'incroyable énergie et le rire de Valérie Dréville, dans la peau de Kirillova, cette athée justifiant le suicide au nom de l'homme devenu Dieu ; enfin, Arthur Igual, qui donne une forme d'innocence brutale à la foi de Chatov.

Quatre heures de spectacle, c'est bien sûr trop long. Le rythme ne se prend pas toujours et il faut parfois s'accommoder d'un certain « désenchantement », quand des masques en latex ou des capuches en plastique viennent ajouter à la complexité déjà grande des identités. Mais la récompense est bien sur le plateau, dans cet incroyable fouillis organisé qui nous secoue le cerveau. Le champagne et la bière, distribués à l'entrée et après l'entracte, prennent leur sens. On a bien été convié à un festin ce soir-là : entre le banquet d'esprits libres et le repas des douze autour d'un Homme-Dieu qui libère. Nous sommes incités à la pensée heureuse dont parle Adorno, un invité-surprise de cette soirée, une pensée ouverte qui fait signe vers ce qui la dépasse. **Q**

Les Inrockuptibles - 17 octobre 2018



LES GRANDS ESPACES

Les Grands Espaces de Catherine Meurisse

Exclu abonnés
20 ex-libris A4
signés et numérotés
par l'auteur

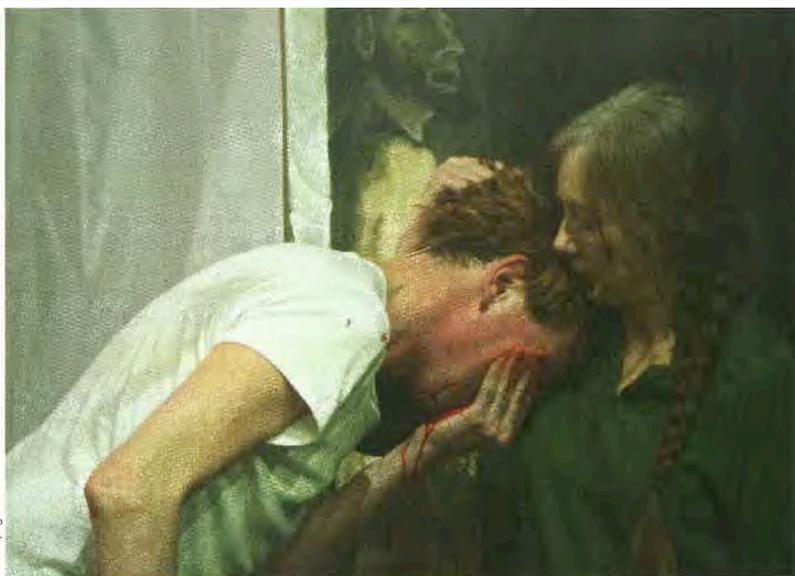
Scènes



Les Démons
de Dostoïevski,
mise en scène
Sylvain Creuzevault,
à l'Odéon-Théâtre
de l'Europe, Ateliers
Berthier, Paris XVII^e
A sujet sombre,
traitement lumineux.
La libre adaptation
des *Démons* aboutit
à une formidable
saga théâtrale.



Scènes



Révolution à tout heurt

A sujet sombre, traitement lumineux. La libre adaptation des **DÉMONS** de Dostoïevski par Sylvain Creuzevault aboutit à une formidable saga théâtrale, emportée par des comédiens magnifiques.

INCARNER UNE IDÉE DANS LE CORPS DE PERSONNAGES, c'est quand même autre chose que de mettre en pratique une théorie en passant les corps qui la supportent par pertes et profits. C'est même toute la différence entre le théâtre et le monde réel, aux mains des politiques et des financiers. Car le théâtre est fait de jeu, dans les deux sens du terme : ludique et spatial, et cet interstice autorise le mouvement entre deux parties d'un même objet. Ici, le roman et la scène.

Dans la libre adaptation du roman de Dostoïevski, *Les Démons*, par Sylvain Creuzevault et ses acteurs, le jeu s'acoquine à la réflexion comme la parole au corps. Aux acteurs épatants de sa troupe s'ajoutent deux comédiens exceptionnels : Valérie Dréville, aussi réjouissante dans le rôle de la riche Varvara Stavroguine que dans celui d'Alex Kirillova qui fait du suicide la démonstration de sa liberté.

Et Nicolas Bouchaud, impayable Stéphane Verkhovenski, qui résume avec panache son désarroi de précepteur et de père raté : *"J'ai une douleur civique."* Une douleur sans remède, comme on le verra au bout du compte.

Il aura fallu trois mois de répétitions, faites d'improvisations à partir de la traduction du roman par André Markowicz, pour arriver à ce résultat fantastique : quatre heures de théâtre jubilatoire où le plaisir qu'éprouvent les acteurs se communique au public par une commune imprégnation de la thèse du roman. A savoir l'habituel et consternant trajet du nihilisme révolutionnaire débouchant sur le terrorisme, incarné par Piotr Verkhovenski, qui manipule tout autant l'aristocrate indifférent Nikolai Stavroguine que l'étudiant Ivan Chatov.

Foi et athéisme trouvent aussi leurs porte-parole, tout comme le réformisme



Quatre heures de théâtre jubilatoire et de plaisir communicatif

hérité des Lumières qu'incarn Stépane Verkhovenski. Pour faire voler en éclats tout cet appareil critique et idéologique, la faillite des pères constitue le détonateur le plus radical, laissant place à la pesanteur de la grâce, aux fulgurances de la folie, à l'étincelle ravageuse de la révolution.

On aime la façon dont les acteurs se mettent en bouche, avec la langue du XXI^e siècle, des théories fumeuses qui continuent de nous pourrir la vie, les vices de forme où la morale se défausse, la contagion des peurs déguisées en révoltes et le retournement des révolutions en terreurs.

On aime l'appel d'air procuré par Stépane lisant le texte d'Adorno, *Résignation*, sur le lien, pas toujours nécessaire ni souhaitable, entre pensée et action, alors qu'une fumée irrespirable fonde sur la salle et brouille notre vision. A l'image de la machinerie théâtrale qui inonde le plateau à chaque changement de scène à l'aide d'extincteurs, vaine tentative pour éteindre l'incendie révolutionnaire et noyer les cendres des idéologies mortes.

On aime cette pièce parce qu'elle est joyeuse, à l'image du gai savoir nietzschéen, et qu'il faut être joyeux pour encaisser tant de noirceur. **Fabienne Arvers**

Les Démons Librement inspiré du roman de Dostoïevski, mise en scène Sylvain Creuzevault, jusqu'au 21 octobre à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, Ateliers Berthier (Paris XVII^e), dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Tournée jusqu'en juin 2019

Ubu-apite.org – 18 octobre 2018

UBU

Scènes d'Europe
European stages



Démons, d'hier et d'aujourd'hui

© DR Compagnie – Frédéric Noaille et Valérie Dréville dans *Les Démones d'après Fiodor Dostoïevski*, mise en scène de Sylvain Creuzevault

Démons d'hier et d'aujourd'hui

PAR CHANTAL BOIRON

Le prologue, c'est la fête. Stépane Verkhovenski (Nicolas Bouchaud), écrivain et ancien précepteur, offre du champagne à des amis réunis autour de lui... et aux spectateurs qui s'installent dans la salle. Un acteur pianote. Un autre joue à la guitare Yellow Submarine des Beatles « parce qu'il aime ». C'est léger, gai, ludique. Rien de plus logique, Stépane est sur le point de se fiancer avec Daria (Blanche Ripoché), la protégée de la Générale Varvara Stavroguine (Valérie Dréville), une riche propriétaire de cette petite ville de la province russe. Quant à Varvara, elle attend avec impatience le retour de son fils Nicolai, parti depuis quatre ans en Europe, qu'elle veut marier avec la jeune et jolie Liza (Anne-Laure Tondou).

S'adressant aux spectateurs, chaque acteur présente son personnage avec humour leur recommandant, s'ils se sentent quelque peu perdus, de lire la Feuille Anti-Panique (un résumé des scènes) qui a été glissée dans les programmes qu'on leur a distribués à l'entrée. Malgré tout, on perçoit dans cette euphorie quelque chose d'inquiétant. Le joyeux désordre annonce un chaos plus tragique. Les jeunes amis de Stépane Verkhovenski sont des révolutionnaires qui veulent renverser l'ordre du monde. Il y a aussi le poids des secrets qui pèse sur plusieurs personnages. La vérité va exploser avec l'arrivée des deux fils prodigues, celle très souhaitée de Nicolai (Vladislav Galard) et celle, plus inattendue, de Piotr (Frédéric Noaille), le fils de Stépane.



DR COMPAGNIE - VALÉRIE DRÉVILLE ET ARTHUR IGUAL

Sylvain Creuzevault nous donne les règles de jeu dès le départ : il a fait une libre adaptation des *Démons*, le roman de Dostoïevski. Ainsi, Chigaliou le théoricien révolutionnaire devient Chigaliova que joue Michèle Goddet. Kirilov devient Kirilova, interprétée par Valérie Dréville: c'est Kirilova qui, dans la seconde partie, accouchera Maria, l'ex-femme de Chatov. Le monde occidental, l'actualité la plus récente imprègnent fortement la vieille Russie tsariste de Dostoïevski. Les acteurs sont en costumes d'aujourd'hui. On cite Adorno plutôt que Pascal. On parle de glyphosate.

Ecrite en exil, dans une période difficile de sa vie, l'œuvre de Dostoïevski, énorme, vertigineuse, complexe, difficile d'accès (c'est un essai métaphysique sous forme de roman) invite à une lecture très personnelle où chacun privilégiera, selon sa sensibilité, sa vision du monde des chapitres, des pages plutôt que d'autres. Si elle ne nous donne pas les clés pour appréhender le roman de Dostoïevski, la lecture qu'en fait Sylvain Creuzevault est passionnante et pertinente. On plonge dedans, on se laisse happer même si l'on a parfois du mal à suivre les relations complexes qui existent entre les protagonistes. D'autant que les comédiens, pour la plupart, jouent plusieurs personnages.

Ce que l'on retiendra ici, ce sont les relations entre pères et fils : notamment la relation de Stépane Verkhovenski avec son propre fils Piotr dont il ne s'est jamais véritablement occupé, avec Nicolaï Stavroguine pour lequel il a été davantage un père spirituel qu'un précepteur, ou encore avec ces jeunes gens qu'il convie à ses soirées et pour lesquels il aura été une sorte de modèle, de maître à penser. Le résultat, c'est l'échec sur toute la ligne. Stépane Verkhovenski n'a rien compris à la nouvelle génération. Il n'a rien vu venir. Nicolaï est devenu un séducteur, veule et lâche. Pire : un violeur de petites filles que ni sa lucidité, ni sa générosité ne pourront sauver. Piotr, un tueur nihiliste (inspiré à Dostoïevski par Netchaïev), et un dangereux manipulateur. Les autres, des conspirateurs exaltés, bornés, prêts à commettre des attentats et à s'entretuer au nom de théories fumeuses. Le seul qui se montre capable de compassion, c'est Chatov (Arthur Igual), le frère de Daria. C'est celui aussi qui se montre le plus attaché au messianisme de la vieille Russie : une victime idéale pour des criminels doctrinaires.

La scénographie, faite de panneaux et de poteaux coulissants s'impose à nous dans sa simplicité. Il y a une évidence et cela donne une rapidité, une fluidité cinématographique à l'enchaînement des scènes. C'est la marque de fabrique de Creuzevault. Et c'est aussi une image de la confusion qui règne dans les esprits des protagonistes. Pour les accessoires, il y a le strict nécessaire : quelques chaises, une petite table, le piano... Et si l'on multiplie les symboles de la Russie orthodoxe (cloches, icônes, croix...) c'est pour mieux les détourner de leur sens premier, avec une forme d'ironie : « un athée cesse immédiatement d'être Russe » prétend Chatov. On retrouve avec Creuzevault les questions fondamentales qui traversent le roman de Dostoïevski : faut-il une Russie traditionaliste ou la modernité de l'Occident ? L'acceptation passive de l'ordre établi ou la révolte jusqu'au nihilisme et au crime gratuit ? La vérité est-elle dans la religion ou dans l'athéisme ? Faut-il trouver son salut avec Dieu ou affirmer sa liberté absolue sans Dieu ? Questions sans réponse : « Pas de mystère » est-il inscrit sur une banderole au-dessus du plateau, dans la seconde partie.



© DR COMPAGNIE – AMANDINE PUDLO

Comme toujours avec Sylvain Creuzevault, ce sont les acteurs qui font l'essentiel. Ils ne quittent jamais le plateau. Quand ils ne jouent pas, ils restent assis, à cour ou à jardin. Parmi eux, quelques spectateurs. Nous l'avons dit : tous, ou presque, jouent différents personnages. Valérie Dréville interprète Varvara et surtout Kirillov, un personnage fascinant dans lequel elle se montre formidable. Tout aussi surprenante : Amandine Pudlo qui joue Maria Lébiadkine, « la boiteuse » que Nicolaï a épousée en secret, et l'autre Maria, la femme de Chatov, enceinte de Nicolaï. L'idée est juste. Les deux Maria sont toutes deux des victimes de Nicolaï, séducteur impénitent et égoïste.

Devant le désastre annoncé, Stépane, l'intellectuel éclairé, n'est plus qu'un homme égaré, sans repères. La seule chose qu'il ait désormais en commun avec cette bande de conspirateurs qu'il n'a pas su guider, c'est la veulerie. Durant l'incendie qui ravage la ville, alors que les fumigènes envahissent le théâtre, il s'échappe, tente de trouver refuge parmi les spectateurs.

Dans le spectacle comme dans le roman, des moments d'émotion, magnifiques, viennent contrebalancer la noirceur et la violence grandissantes: la rencontre entre Nicolaï Stavroguine et l'évêque Tikhone (Sava Lolov) à qui il remet sa Confession, l'accouchement de Maria Chatova chez son ex-mari, avec l'aide de Kirilova. Plus étonnant, il y a aussi beaucoup de gags. Pour que la pluie tombe, on s'arrose avec un jet d'eau. Des gags qui sont quelquefois à la limite de la provocation lorsqu'il s'agit de religion : le prêtre nu sous sa robe de bure qui s'accroche à la corde pour faire sonner les cloches. Ou la croix qu'il sera obligé de casser parce qu'elle n'entre pas : la porte étant bien trop étroite. Le cercueil de Maria où l'on tente de glisser le corps de Chatov, beaucoup trop lourd et trop encombrant. Ces gags nous font rire, ils détendent l'atmosphère. Ils apportent également une forme de distanciation, une dimension absurde qui fait réfléchir : « Le gag est une espèce particulière de métaphore » disait Václav Havel dans *L'Anatomie du gag*. Sous le regard de Sylvain Creuzevault, les personnages de Dostoïevski deviennent des clowns tragiques. On rit et on est ému.

On savait Nicolas Bouchaud doué pour l'improvisation. En ce qui concerne Valérie Dréville, c'est une révélation. Dans la dernière scène, elle est géniale. Lancée dans un flot de paroles, on ne peut plus l'arrêter. Elle s'en prendra même à des spectateurs qui quittent la salle alors qu'on n'est plus qu'à dix minutes de la fin et qu'ils sont là depuis bien plus de trois heures maintenant.

Créé à Berthier (Théâtre de l'Odéon) dans le cadre du Festival d'Automne, le spectacle de Sylvain Creuzevault a subi bien des coupes lors des premières représentations. Désormais, il a trouvé son tempo, son bon rythme. On pourra regretter que certains chapitres ne soient pas là. Encore une fois, on ne peut pas mettre tout le roman de Dostoïevski sur une scène : cela n'aurait eu aucun sens. Autant le lire ou le relire. Ici, il y a un regard personnel, la vision et le talent du metteur en scène. Quant aux grandes interrogations autour de Dieu et de la religion qui parcourent l'œuvre de Dostoïevski, elles sont bien là. Il est aussi question de la peur : comment « tuer la peur » ? Et surtout, de liberté. Kirilova se tue pour affirmer sa liberté absolue. Reste à savoir jusqu'où peut-on revendiquer son « être libre » ? Une totale liberté ?

Tournée 2018-2019 : 7-16/11/18 : TnBA à Bordeaux ; 11-14/12/2018 : « Les 2 scènes » à Besançon ; 14-17/5/2019 : Théâtre de la Cité à Toulouse ; 5-7/6/2019 : La Criée à Marseille..

AOC

vendredi

19.10.18

[Critique]

THÉÂTRE

***Les Démons* selon Creuzevault, entre le rire et l'effroi**

Par **Ysé Sorel**

CRITIQUE

Avec *Les Démons*, Sylvain Creuzevault poursuit son anatomie des structures sociales en adaptant le grand roman inquiet de Dostoïevski. Il en fait une farce métaphysique exigeante, servie par des comédiens exceptionnels, interrogeant notre nihilisme contemporain et la dialectique entre rationalisme exacerbé et quête de spiritualité.

Il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Russie, au fond des coupes de champagne et sous les cieus désormais vides, vides comme ces vies qu'on dilapide, où continuent pourtant à sonner les cloches. Mais les cloches sont fêlées, comme ces cœurs d'où la foi s'échappe, cette foi qui fond comme cette croix de glace couronnant une chapelle de néons. Quels sont donc ces *Démons*, dont tous les personnages sont *possédés* ? La superstition religieuse, le nihilisme révolutionnaire, le socialisme athée. Autant de chapelles et de chapes de plomb que Dostoïevski dénonce, repoussant des idéologies qu'il juge néfastes et terroristes.

Sylvain Creuzevault et sa compagnie D'ores et Déjà s'emparent de ce grand livre inquiet et, à travers un travail dramaturgique remarquable, mettent à jour les maux qui nous rongent, avec un sourire goguenard aux lèvres. Au fil de leurs spectacles, depuis *Notre terreur* en 2009, qui nous plongeait dans la Révolution française, puis *Le Capital et son Singe*, inspiré de Marx en 2014, et enfin *Angelus Novus Antifaust*, en 2016, une ligne se dessine : l'anatomie de nos structures sociales.

Certains metteurs en scène, comme Macaigne avec *Idiot!*, et Bellorini avec *Les Frères Karamazov*, s'étaient déjà risqués ces dernières années à une adaptation théâtrale de Dostoïevski, peut-être car cet auteur permet de penser la dialectique, diablement contemporaine, entre rationalisme exacerbé et quête de spiritualité. Avec *Les Démons*, Creuzevault et son équipe tissent des liens entre hier et aujourd'hui, et louvoient entre le rire et l'effroi, n'hésitant ni à tomber dans le grand-guignol et l'agit-prop, ni à déboulonner la statue du commandeur russe. Ils réussissent le pari d'offrir un spectacle tout à la fois jouissif et exigeant, où l'on fixe des vertiges métaphysiques avant de se vautrer dans la boue et la fausse hémoglobine, clignant de l'œil vers le symbolisme érudit puis flirtant avec le potache à l'envi.

Si le roman est divisé en trois parties, Creuzevault décide d'en faire un diptyque, dont le premier pendant, dit « iconophile », se concentre sur le personnage, héritier de Faust, de Stavroguine, tandis que le second, « iconoclaste », se focalise sur la farce nihiliste de Piotr Verkhovenski, sorte de Méphistophélès raté. Les deux, après une vie de débauche à Saint-Pétersbourg, reviennent de l'étranger dans leur petite ville de province, et sont affiliés à la même société secrète, prête à renverser toutes autorités, qu'elles soient laïques ou religieuses.

Sur fond de drame bourgeois, d'amours déçus, de manipulations diverses, s'ouvrent des gouffres existentiels, tandis que les personnages voient rouge et se débattent avec leurs cas de conscience. Dans *Par-delà bien et mal*, Nietzsche écrit qu'« il n'y a pas de phénomènes moraux, mais seulement des interprétations morales des phénomènes ». Un tel constat angoisse déjà Dostoïevski quelques années auparavant : pour lui, par-delà le bien et le mal, c'est encore le mal. On se rappelle sa terrible inférence, devenue presque un poncif : « si Dieu est mort, alors tout est permis ».

Nicolaï Vsévolodovitch Stavroguine, protagoniste des *Démons*, incarne cet homme nouveau et cette tragédie nihiliste tels Ivan dans *Les Frères Karamazov* et Hyppolyte dans *L'Idiot* : grand séducteur, opaque comme les immenses bâches qui voilent le plateau, il vacille sous le poids de l'absurdité de la liberté pour un homme seul et sans raison d'être. Il déclare ainsi : « C'est à ce moment, tandis que je buvais du thé et bavardais avec ma bande, que je pus me rendre compte très nettement, pour la première fois de ma vie, que je ne comprenais pas et ne sentais pas le Bien et le Mal ; que non seulement j'en avais perdu le sentiment, mais que le Bien et le Mal, en soi, n'existaient pas (cela m'était fort agréable), n'étaient que des préjugés, que je pouvais certainement me libérer de tout préjugé, mais que si j'atteignais cette liberté, j'étais perdu. ».

Car Stavroguine est cet esprit qui « toujours nie » (Goethe), qui « quand il croit, il ne croit pas qu'il croie, et quand il ne croit pas, il ne croit pas qu'il ne croie pas », comme le dit Kirillova. Il se complait dans la négation : lui qui a mené, littéralement, le père Gaganov par le « bout du nez », il nie tous les codes de l'honneur en tirant en l'air quand on le provoque en duel, il se rit du mariage en prenant pour femme, sur un pari, une boiteuse, chauve, malade. Mais le rire s'étrangle dans la gorge, et Dostoïevski dénonce les mythes du surhomme et de l'héroïsme : le premier châtiment de l'homme n'est pas la justice humaine, mais sa conscience. Au moins chez qui on l'a convaincu de se confesser, Stavroguine avoue non seulement son incapacité à croire et à aimer, mais aussi le viol d'une petite fille, dont il n'a pas pu empêcher le suicide. Son sentiment de culpabilité apparaît alors sous la forme de « mauvais démons » qui le hantent jusqu'à sa pendaison finale, seul moyen pour l'incroyant de s'exorciser.

Mais d'où viennent ces « démons » qui ont essaimé dans la province russe, dont l'Évangile de Luc, proféré dans la sueur et la fièvre par Stéphane Trofimovitch, superbement interprété par Nicolas Bouchaud, laisse cependant espérer la disparition ?

Eh bien, de Stéphane Trofimovitch lui-même. Représentant de l'idéalisme des années quarante, aimant à citer les *Rêveries du promeneur solitaire*, il est non seulement le père biologique de Piotr Verkhovenski, chef de la bande des « démons », mais aussi père spirituel de Stavroguine et de Chatov, passé de l'occidentalisme au messianisme slavophile, puisqu'il les a éduqués. Par cette filiation, tant génétique qu'idéologique, Dostoïevski dénonce alors aussi bien les « démons » terroristes nihilistes que les doux idéalistes libéraux, en somme les « pères » et les « fils » pour reprendre le titre du roman de Tourgueniev (1862).

Si Dostoïevski avait une immense foi en la littérature, Creuzevault lui ne fait pas croire au pouvoir du théâtre.

Les Démons en effet témoigne des évolutions politiques de l'écrivain russe : ce dernier cherche à se frayer une voie entre les slavophiles conservateurs et les occidentalistes, tant libéraux, l'ancienne génération de 1840, que radicaux, la nouvelle génération de 1860. Ainsi son roman s'attaque au socialisme autoritaire, avec le personnage de l'intellectuelle, qui promet l'égalité entre tous au moyen de la dictature et de la déshumanisation, critiquant par anticipation pour certains les dérives totalitaires du XX^e siècle, mais aussi la devise de la république française : Liberté ? c'est celle de l'homme riche. Égalité ? N'en parlons même pas, voir précédemment. Fraternité ? Elle est bien fausse, car elle ne se décrète pas, elle ne peut être rationnelle, or elle ne se trouve qu'en Christ, car alors nous sommes tous issus du même Père. Opposé à la voie révolutionnaire, Dostoïevski, devenu nationaliste convaincu, défendait à la fois la spécificité de l'esprit russe et la doctrine de l'enracinement au sol. Dans la mise en scène de Creuzevault, ce patriotisme outrancier s'illustre et se modernise par la référence à l'Homme russe, par quelques discrètes images de Poutine, ainsi qu'à travers ces nombreuses icônes dorées et adorées qui peuplent les murs mis à nus des Ateliers Berthier, qui font signe vers une Russie obscurantiste.

Séparée de Dieu, la liberté de la volonté se transforme en force d'autodestruction, entraînant une indifférence entre vivre et mourir. La question du suicide, comme ultime acte de liberté, hante alors les personnages, comme celui de Kirillova (impressionnante Valérie Dréville), qui erre avec ses pistolets et sa volonté de néant. « La passion de la destruction est une passion créatrice », soutenait Bakounine, et dans cette descente aux Enfers sans Purgatoire, la négation infinie ne crée que la destruction : l'assassinat de Chatov, alors qu'il tenait dans ses bras le nouveau-né, sapant toute possibilité de renouveau et de salut, le meurtre qui est endossé par le suicide de Kirillova, l'incendie allumé dans la moitié de la ville...

Dostoïevski invente, comme le note Michèle Cohen-Halimi dans *Histoire caché du nihilisme*, par « le roman la scène métaphysique de ce qu'il veut être la tragédie du nihilisme. Et sur cette scène, l'écrivain pousse toujours plus loin la radicalité de sa question cruciale : que peut la vie du nihiliste ? que veut la raison négatrice ? » (p. 95). Sur les cimes du désespoir, une des réponses qu'il apporte est la littérature, qui endosse alors la « responsabilité existentielle et métaphysique pour barrer la route à la littérature comme chance d'effectivité pour les idées politiques de nihilistes. » (*ibid.*).

Mais si Dostoïevski avait une immense foi en la littérature, Creuzevault lui ne fait pas croire au pouvoir du théâtre, car « son pouvoir n'est pas de ce monde-là (...) Le théâtre politique se trompe de monde et trompe son monde », et il ajoute « un théâtre doit en même temps constituer un monde et le contester. » (Entretien avec Daniel Loayza aux Ateliers Berthier 4

sept 2018). Son théâtre obéit alors au *larvatus prodeo* : il avance masqué mais dénonce son masque, il prend un air de sérieux avant de s'afficher comme risible, il alterne entre grands textes et sketches, il écrit « n'écrivez jamais », il trouve un équilibre dans l'écart, dans le pas de côté pour mieux botter en touche ou fouler au pied les facilités. S'offre ainsi une farce métaphysique servie par des acteurs formidables, rompus aux improvisations fécondes, qui s'amuse des reproches qu'on peut leur faire (« c'est trop long, on sait, c'est bientôt fini »), et allie avec brio le sublime et le grotesque, l'angoisse et sa dérision, la finesse et la caricature.

Face à l'aporie violente du nihilisme, c'est-à-dire au déficit aggravé du sens et la croyance quasi-fanatique dans le non-sens, Nietzsche, écrivait, après avoir lu *Les Démons*, que pour sortir du nihilisme il s'agissait de « penser *jusqu'au bout* la fausseté radicale de toute croyance en une fixité véridique des formes et du sens imposés au réel », et de se libérer de la question du sens et de la vérité, pour leur préférer la pure immanence, l'affirmation de toute vie (de tout théâtre, ajouterons-nous). Un tel programme sied aux spectacles de Creuzevault.

Et c'est ainsi, en jouant des métamorphoses et des styles que le théâtre – l'art – propose un monde complexe où derrière les apparences se dressent d'autres apparences, où une chose s'accompagne toujours de son ombre ou de son double grimaçant, c'est ainsi qu'il repousse la « résignation ».

« Résignation », tel est le titre d'un texte d'Adorno inséré dans le spectacle, alors que les lieux, enfumés, prennent une dimension spectrale. Dans ce texte, le philosophe allemand s'attaque aux injonctions pyromanes à la *praxis*, à ceux qui prônent l'incendie plutôt que les feux de l'esprit, et dont les intellectuels aujourd'hui subissent encore les foudres. En clair : à ceux qui lui reprochent de ne pas tirer les conséquences pratiques de ses théories critiques de la société. À ceux-là, Adorno répond que l'on « se cramponne à l'action à cause de l'impossibilité de l'action », et que « ce qui fut pensé une fois peut être réprimé, oublié, disparaître. Mais on ne peut nier qu'il en survit quelque chose. Car la pensée a le moment de la généralité. Ce qui a été pensé de manière prégnante doit être pensé ailleurs, par d'autres : cette confiance accompagne même la pensée la plus solitaire et la plus impuissante. Celui qui pense n'est jamais en rage dans la critique. La pensée a sublimé la rage. Comme celui qui pense ne doit pas se l'infliger, il ne veut pas non plus l'infliger aux autres. (...) La pensée est bonheur, même encore là où elle détermine le malheur : en l'exprimant. C'est ainsi seulement que le bonheur pénètre jusque dans le malheur universel. Celui qui ne se laisse pas prendre ce bonheur, celui-là ne s'est pas abandonné à la résignation. » Le théâtre, quant à lui, se fait *praxis* de la pensée, d'une pensée en mouvement, en chair, en jeu : il devient scène pour la réflexion, il essaime. La fumée peu à peu se lève, et la pensée s'élève.

Les Démons, librement inspiré du roman de Dostoïevski, mis en scène par Sylvain Creuzevault, jusqu'au 21 octobre aux Ateliers Berthier de l'Odéon-Théâtre de l'Europe

Tournée : du 7 au 16 novembre TnBA Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine le 21 novembre Le Parvis scène nationale Tarbes Pyrénées les 28 et 29 novembre L'Empreinte – scène nationale Brive-Tulle les 5 et 6 décembre Théâtre de Lorient Centre dramatique national du 11 au 14 décembre Les 2 scènes, scène nationale de Besançon / CDN Besançon Franche-Comté le 22 janvier Scène nationale d'Aubusson les 6 et 7 février TAP Théâtre Auditorium Poitiers scène nationale les 12 et 13 février Nouvelle scène nationale Cergy-Pontoise et Val d'Oise du 14 au 17 mai Théâtre de la Cité CDN Toulouse Occitanie / Théâtre Garonne scène européenne du 5 au 7 juin La Criée Théâtre national de Marseille

Ysé Sorel

Laparafe.fr – 22 octobre 2018

La Parafe
Critiques théâtrales et lectures d'œuvres

« Les Démons » de Sylvain Creuzevault aux Ateliers Berthier – embarquement au cœur de la tempête dostoïevskienne

Le 22 octobre 2018 – Spectacles

Après Jean Bellorini et Frank Castorf ces derniers mois, c'est au tour de Sylvain Creuzevault de se prêter à l'adaptation d'un roman de Dostoïevski. La pratique est fréquente depuis 1910 en France, initiée par Jacques Copeau, bientôt imité par Gaston Baty, André Barsacq, Albert Camus, Chantal Morel, Roger Planchon ou Vincent Macaigne – pour ne pas citer les autres grands metteurs en scène européens qui s'y sont essayés. En adaptant *Les Démons*, Sylvain Creuzevault s'inscrit donc dans cette grande tradition théâtrale et se soumet à ce qui est presque devenu un passage obligé dans le parcours d'un artiste. Dans sa trajectoire, le jeune metteur en scène né en 1982 poursuit avec ce roman son enquête sur le socialisme, commencée avec *Notre Terreur* et poursuivie avec *Le Capital et son Singe*. Ce dernier spectacle permet également d'articuler cette recherche à un autre axe de son théâtre, moins explicitement politique et davantage tourné vers son art car né d'improvisations, qui a notamment donné lieu au *Père Tralalère* et à *Angelus Novus*. S'inspirant librement de Dostoïevski comme il l'annonce, Creuzevault trouve enfin l'équilibre entre un théâtre savant, qui parfois frôle l'opacité, et un théâtre ludique, qui gagne en portée.



Le public des Ateliers Berthier est chaleureusement accueilli par les comédiens qui souhaitent la bienvenue, distribuent des coupes de champagne, ou invitent quelques spectateurs à venir s'asseoir sur la scène, pour créer un effet de masse, d'audience, autour d'eux. En

attendant que chacun s'installe, les plus consciencieux se plongent dans la « Feuille anti-panique » glissée dans le programme, chargée de résumer l'intrigue du vaste roman de Dostoïevski. Le ton humoristique du titre est aussitôt repris par Nicolas Bouchaud, en Stéphane Trophimovitch, accompagné par Frédéric Noaille, en Anton Grigorieiev, ami du premier et narrateur dans le roman. La notice explicative comme les premières phrases prononcées mettent le public en garde : le roman que l'on s'apprête à restituer sur scène fourmille de personnages aux noms russes difficiles à apprivoiser, et il est en plus extrêmement dense. Mais en même temps que ces difficultés sont soulignées, les deux acteurs s'efforcent d'être rassurants, et embarquent mine de rien au cœur de l'œuvre.

Plutôt que de simplifier le roman, de l'éclaircir, metteur en scène et comédiens ne cessent au contraire de jouer de cette abondance qui déborde le spectateur, supposé ingurgiter plus de 1000 pages en quatre heures de spectacle. La feuille anti-panique produit l'effet inverse de celui qu'elle promet : elle perd le spectateur en rappelant de manière extrêmement condensée l'entremêlement des intrigues et la façon dont elles sont nouées par les différents personnages, mais surtout en reproduisant les effets de mystère de la narration de Dostoïevski à force de points de suspension et d'allusion. L'introduction des deux personnages que l'on a évoqués suit la même logique, car tous deux imitent les manies du narrateur du roman, soucieux de produire des effets et qui embrouille le récit des faits plus qu'il ne l'éclaircit par sa rhétorique. Une telle entrée en matière justifie le choix de Creuzevault d'avoir fait appel à Nicolas Bouchaud, maître dans le registre du théâtre épique, capable de tenir en haleine un public à lui seul, grâce à la force d'un texte, comme il l'a fait il y a peu à la Bastille, avec *Maîtres anciens* d'après Thomas Bernhard.

A deux voix, ils mettent donc en place son personnage, présentant Stépane comme un révolutionnaire de salon ayant eu de l'influence sur la jeune génération de son village, qui continue d'animer des réunions à caractère politique chez la riche propriétaire Varvara Petrovna. Discrètement, la narration laisse



place à l'action, et les épisodes s'enchaînent. Là encore, Creuzevault joue de l'abondance du roman et fait sauter les jointures. Se passant de toute mise en place, de toute transition, il passe d'une scène à l'autre, dévoilant à demi-mots leurs enjeux par quelques indications mais voulant chaque fois, comme le narrateur, ménager des effets de suspens et de coups de théâtre. Avec un rythme effréné, s'enchaînent ainsi l'épisode de la boiteuse qui débarque de manière impromptue chez Varvara ; l'arrivée de son frère le capitaine Lébiadkine qui vient la chercher et multiplie les allusions à une relation qu'elle aurait eu avec Stavroguine, le fils de Varvara ; l'irruption de Piotr, fils de Stépane, suivi de près de Stavroguine lui-même ; l'annonce du mariage de Stépane et sa pupille Dacha, et sa mise en échec par Piotr. Le spectateur est ainsi précipité au cœur de la scène-conclave qui conclut la première partie du roman, et se retrouve ainsi avec un amas d'informations qui le dépassent mais le captent.

Une fois Stavroguine placé au cœur des intrigues, Creuzevault prend le temps de déployer ses relations avec Chatov, Kirilov, Piotr, Gaganov fils, Tikhone et Fédka le bagnard. Tous sont autant de doubles supposés révéler des facettes différentes de ce personnage impénétrable. Mais comme le metteur en scène l'annonce dans la deuxième partie du spectacle, il n'y a ici « Pas de mystère » (Macaïgne, lui, affichait : « Il n'y aura pas de miracles ici ») : le personnage de Dostoïevski n'est plus cet être impénétrable, aux actions incompréhensibles et choquantes. La posture « ironique » qui empêche dans le roman de le cerner est avec Creuzevault reléguée dans le passé, cantonnée à cette époque où il traînait avec Lébiadkine, se mariait avec sa sœur la boiteuse (et chauve) Maria pour choquer la bienséance, et où il faisait l'expérience de l'injustice, puis du crime, avec la petite Matriocha.



Le Stavroguine qu'interprète de façon saisissante Vladislav Galard est davantage un repent, un être lassé de ses frasques, qui cherche le repos et la simplicité d'une vie retirée dans les montagnes suisses – projet qu'il expose à chacune des femmes qui l'entourent, Maria, Liza ou Dacha. Confronté à chacun de ses doubles, il refuse les élans mystiques de Chatov, la

transcendance philosophique de Kirilova, la fascination du crime de Fédka, ou les manigances politiques de Piotr. La complexité que lui préserve Creuzevault se situe dans un détail de la confession qu'il fait à l'évêque Tikhone, que le metteur en scène met en valeur : il se dit hanté par un démon du mal. Sur scène, ce démon prend forme et se confond avec Fédka ou Tikhone, et cette incarnation qui l'éprouve tend à le dédramatiser, faisant croire que le mal est hors de lui. Un nouveau maëlstrom s'élève de cette façon autour de lui jusqu'à sa confession à Tikhone, pièce manquante au puzzle du roman lors de sa publication, car censurée.

Après l'entracte, une autre dynamique se met en place, moins centrée sur ce personnage et les intrigues qui se tissent à partir de lui que sur les discours de ceux qui l'entourent. Retentissent ainsi celui de Chigaliova, sur le système d'organisation de la société idéal, celui de Piotr, sur son rêve de faire de Stavroguine un nouveau Christ politique, celui de Stépane, qui emprunte les mots d'Adorno pour opposer la pensée à ceux qui le pressent d'agir, ou celui de Kirilova, sur l'homme-dieu. Ce dernier surtout prend la forme d'un morceau de bravoure, interprété par Valérie Dréville. Dans cette longue tirade qui révèle les contradictions de l'athéisme modéré, on perçoit le travail effectué au plateau avec les comédiens, la part d'improvisation qui leur a permis de s'approprier la matière romanesque, les personnages et leurs discours.

Entre ces grandes envolées, les éléments qui relèvent de l'intrigue sont encore moins posés que dans la première partie. De manière symptomatique, l'incendie qui ébranle la ville n'est pas raconté, mais imposé de manière sensible au public, asphyxié par une marée de fumée seulement colorée par des gyrophares rouges. L'ambiance



apocalyptique qui caractérise la fin du roman est encore nourrie par la musique ou les tags aux murs – Dieu est moi / mort ? / mou / amour. Dans les décombres du plateau, surgissent un instant Stavroguine et Liza pour jouer l'échec de leur amour, puis Stéphane qui passe avec une valise et fait entendre par quelques phrases seulement la conversion finale qui l'illumine, et enfin Chatov et sa femme Maria qui se retrouvent après plusieurs années. Mais là encore, le discours l'emporte. C'est par exemple précisément au moment de l'accouchement de cette dernière que Kirilova décide de développer sa pensée sur les minutes éternelles.

Cet intérêt porté aux discours des personnages, Creuzevault l'assume pleinement. Il explique dans le programme du spectacle avoir été attiré par *Les Démons* pour les idées que brasse le roman. Lui le metteur en scène qui fait des spectacles à partir de l'histoire et de la philosophie, a choisi cette œuvre car dans celle-là plus qu'aucune autre, l'idée ne s'incarne pas seulement dans le caractère d'un personnage, ou dans son geste romanesque, elle aussi révélée par de longs exposés à caractère politique. Quitte à faire de Dostoïevski un penseur, moins romancier que chroniqueur de son temps, comme il l'a été dans son *Journal d'un écrivain*, Creuzevault met en place un dialogue profond avec lui et ses personnages, rétablissant de la monologie là où Dostoïevski privilégie au contraire la polyphonie de réflexions jamais refermées sur elles-mêmes.



Mais si Creuzevault n'a pas peur de proposer des spectacles savants, comme l'ont prouvé ses derniers opus, il retrouve avec ses *Démons* une certaine immédiateté de la scène. Le roman lui inspire un jeu constant avec le théâtre, ses moyens, ses conventions, ses registres, ses niveaux de parole, et les multiples formes de comiques qu'il permet. Creuzevault

s'amuse à donner à voir sur le plateau une nuit de tempête pluvieuse, un duel à l'arme à feu, un accouchement avec sang et boyaux, une pendaison à la fois grotesque et touchante. Le metteur en scène prend un malin plaisir à manipuler les effets d'illusion et à les désamorcer, ou à rythmer son spectacle par des moments de pause ou des gags sans parole, qui contrastent avec le débit le reste du temps soutenu. Cette dimension ludique est avant toute chose l'œuvre des comédiens, dont le jeu est à la fois intense et désigné comme interprétation, par l'enchaînement de morceaux de bravoure, tirades saillantes et performances d'acteur. Entre les mains du metteur en scène, Dostoïevski devient ainsi une matière propice à faire du théâtre, à faire émerger des situations théâtrales, en dialogue avec l'époque contemporaine. Grâce à cette inspiration romanesque, Creuzevault retrouve un contact plus direct avec le public, pris en compte et à parti, embarqué dans un grand dialogue à plusieurs, situé à de multiples niveaux – politique, théâtral, humain.

F.

Odéon – « Les Démons » désaxés

[dimanche 28 octobre 2018]



Une narration très dynamique qui réserve aux comédiens un bel espace de jeu, au risque d'une adaptation pas tout à fait cohérente.

Régis BARDON 

En entrant dans la salle des Ateliers Berthier, on croit découvrir les personnages *in media res*. L'action n'est pas commencée, mais l'ambiance du salon de Varvara Petrovna est créée, soutenue par des hommes singuliers et des femmes non moins typées, qui ne sont plus tout à fait les comédiens et pas encore non plus leurs personnages – Nicolas Bouchaud/Stépane Trophimovitch, Frédéric Noaille/Piotr Stépanovitch, Léo-Antonin Lutinier/Lébiadkine, Arthur Igual/Chatov ; Valérie Dréville/Varvara Petrovna, Blanche Ripoché/Daria Pavlovna, Michèle Goddet/Prascovia, Anne-Laure Tondu/Lizaveta.

Loin du folklore facile

Nicolas Bouchaud et Frédéric Noaille ouvrent les bouteilles et remplissent des flûtes qu'ils offrent aux autres et au public. Quelques personnes sont même invitées à s'asseoir parmi les comédiens, sur des chaises placées en carré à jardin. Elles auront le privilège d'assister ainsi à toute la première partie au plus près du jeu. C'est l'ambiance du salon de Varvara, mais c'est aussi celle d'une troupe en itinérance échouée dans un hangar. Les uns s'étirent, les autres boivent ou parlent au public et un couple nu, au lointain, s'exerce à une pantomime d'Adam et Eve en Eden. L'adresse au public est chaleureuse, accueillante, mais absurde aussi comme un symptôme – presque déjà *russe*.



Frédéric Noaille, Nicolas Bouchaud

Une fois la salle remplie, l'action s'envole de manière insensible, car c'est sur le même ton que les comédiens entrent dans leur personnage et qu'ils le présentent – ou qu'il est présenté par les autres. L'effet est savoureux : le public a le sentiment d'être arrivé en étranger dans une réunion de famille et d'amis. Dans ces cas-là, le regard du nouveau venu impose à chacun de se donner à voir et à nommer. Ce qui est dit revêt alors une importance excessive. On craint d'être mal compris et mal perçu, on engage des dialogues lourds de sous-entendus énigmatiques, on risque des précisions parfois filandreuses auxquelles on est contraint de couper court. Creuzevault nous donne là le meilleur de ces scènes dostoïevskiennes telles qu'on les rencontre non seulement dans *Les Démons*, mais aussi dans les autres romans du maître.

Ainsi Nicolas Bouchaud, dans son complet lie de vin, se raconte-t-il lui-même en Stéphane Trophimovitch : il a été le précepteur de tous ces jeunes gens et leur père spirituel, grand connaisseur des Lumières et de la pensée sociale de son époque. Mais les temps sont durs : son inaction de philosophe bellâtre et beau-parleur l'a décrédibilisé. Les jeunes gens, sans cesser de l'aimer, l'assignent à une génération inutile dont l'œuvre aura été insuffisante.

Le roman de Stavroguine

Là-dessus se noue immédiatement, dans le salon de Varvara Petrovna (Valérie Dréville), ce qui se prépare en de longues pages captivantes dans le roman : l'arrivée de Nikolaï Stavroguine (Vladislav Gallard), le fils de Varvara, précédé de Piotr Verkhovenski (Frédéric Noaille), le fils de Stéphane (Nicolas Bouchaud). Piotr met les pieds dans le plat (son trait distinctif) en provoquant la révélation du mariage de Stavroguine avec la sœur du capitaine Lébiadkine, Maria (Amandine Pudlo) – une jeune fille handicapée mentale. Et tout ceci sous le nez de Lizaveta (Anne-Laure Tondou) qui aurait dû être la fiancée de Stavroguine, jeune aristocrate comme elle et qui est peut-être déjà son amante. On voit une société en mal de perdre ses repères. Stavroguine et sa mère, seigneurs d'un bourg perdu au milieu du continent Russie, y jouent avec le feu tout autant que les jeunes velléitaires de l'action révolutionnaire.



Vladislav Galard, Valérie Dréville

Dans cette première partie du spectacle, Creuzevault choisit de ne pas démêler l'enchevêtrement d'étrangetés et resserre la narration autour de Stavroguine. L'action épouse alors, peu à peu, la forme du roman d'initiation et décline une variation de *Peer Gynt* : le parcours d'un esprit bancal qui cherche, tout en reniant le bien-fondé de sa propre quête, et sans espoir de rien trouver, le calme, l'ordre et la beauté d'un pays natal protégé par Dieu.

En ce sens, Dostoïevski, et peut-être aussi Sylvain Creuzevault, jugent que l'athée est au plus près de la foi – ce qui est tout de même ignorer avec un peu trop de candeur ce dont il s'agit dans l'athéisme. Mais la question est ici sans intérêt, car peu importe le message. Il faut admirer ce cheminement de Stavroguine et le beau moment de sa célèbre confession (récit d'un crime commis gratuitement), assis avec le moine, tous deux sur des chaises, leur dos voûté tourné vers le public et presque intimement liés par cette énigmatique proximité du mal.

Entre-temps, il y a ce moment où Frédéric Noaille, qui alors n'interprète plus personne, se fait technicien, prête main forte au scénographe. Il se saisit de la lance à incendie et submerge d'une eau abondante Stavroguine. Ce dernier va, en effet, voir Maria chez son frère Lébiadkine, sous un déluge de pluie, à la nuit. C'est sur le chemin que, par deux fois, à l'aller, au retour, comme la tentation en personne, Fedka, le bagnard en fuite, lui propose de les égorger tous deux. Les scènes sont fortes et belles, les comédiens et les comédiennes sont à la fête.

L'insoutenable légèreté du crime

Peut-être eut-il été judicieux de terminer le spectacle là, en manière d'épisode 1, et de prendre le temps de mieux réussir la suite. Car la seconde partie est décevante. Le rythme ne faiblit pourtant pas. La plupart des scènes demeurent fortes, belles, comme celle de l'accouchement de la femme de Chatov, ou drôles, comme celle du suicide de Kirilov, joué par Valérie Dréville et devenu Kirilova.

Mais cette seconde partie se creuse de l'intérieur, car elle est construite à contre sens, faute de ne pas prendre au sérieux les actes des personnages et leur aspect démoniaque. Verkhovenski, cet autre enfant du siècle, sinistre manipulateur, fauteur d'un meurtre odieux, homme cynique et lâche, petit Staline avant l'heure qui vient recueillir dans son escarcelle la plus-value dérisoire du suicide de Kirilov, est le second héros noir de cette course à la malfaisance. Telle est sa fonction dramaturgique, très difficile à gommer. Il semble pourtant que Sylvain Creuzevault ait voulu raconter autre chose, en tirant le personnage vers l'activiste de gauche des années 70. Comme si l'on pouvait oublier les crimes de Baader, les effacer, voire les annuler, et leur donner le style, l'humour et la sympathie de Dany Cohn-Bendit. Certes l'adaptation théâtrale du roman est libre. Mais elle n'est pas nécessairement intéressante quand elle dénature à ce point un personnage. Si l'on raconte *Les Démons* en oubliant qu'il n'y est pas question seulement du crime, ni de la légèreté du crime mais aussi du caractère obsédant et insoutenable de sa gratuité, comme de l'énigme de cette volonté de s'y consacrer, à la façon de Piotr Verkhovenski, on sort peut-être un peu de l'adaptation.



Frédéric Noaille, Valérie Dréville

Frédéric Noaille joue admirablement, mais son personnage ne tient pas au plateau, parce qu'on ne comprend pas ce que veut ce type si sympathique. L'assassinat de Chatov est réduit à un simple coup de feu puis à un jeu plutôt drôle avec le cadavre, mais pourquoi tuer Chatov ? On ne le perçoit guère. De même, quand Piotr Verkhovenski vient prendre livraison du suicide de Kirilova, c'est un mélange de burlesque et de défis un peu vains entre les deux comédiens. Autant la première partie donne le sentiment d'une apparition de Stavroguine sur le plateau, et prête à notre imagination un personnage consistant, autant Verkhovenski et son entourage, dans la seconde partie, perdent en ressources imaginaires au profit d'un jeu superficiel.

Au fond, on est tenté de croire que le metteur en scène voulait s'approprier cette fable des sources réelles ou supposées du totalitarisme pour y insuffler l'esprit des grands soirs de 68, et restituer quelque chose de ces années. Mais il ne le pouvait pas en raison du sang sur les mains de Piotr et, à proprement parler, *des démons*. Il y a incompatibilité, peut-être comme il y a incompatibilité entre l'idéal et l'action politiques, entre Stépane le père et Piotr le fils. C'est pourquoi effacer la crapule chez le fils, c'est retrouver le père. Toute la structure, qui tenait à cette différence générationnelle, devient confuse.

Cette réserve mise à part, l'excellence de la première partie, le jeu des comédiens, la simplicité et rusticité de la scénographie dans l'ensemble du spectacle donnent au public un vrai plaisir qu'on serait bien bête de boudier.

Les Démons, d'après Fédor Dostoïevski, adaptation et mise en scène de Sylvain Creuzevault

Théâtre de l'Odéon-Ateliers Berthier, jusqu'au 21 octobre 2018, puis **en tournée : Bordeaux, Besançon, Lorient, Foix, Cergy-Pontoise, Toulouse.**

Crédits photographiques : DR Compagnie

EDITO EL SCÈNE O

Le cas Creuzevault

PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

Un art sans guerre est un art mort. Bonne nouvelle le théâtre respire à pleins poumons, puisqu'y sévit de sacrées batailles d'*Hernani*, sur scène, et dans les salles. Bref, on pense en action et comme dirait notre ami Godard, tout le monde est devenu un peu critique (de théâtre).

Ainsi, un nom au coeur des débats de cet automne : Sylvain Creuzevault. Le metteur en scène de trente-six ans présentait en octobre *Les Démons*, aux Ateliers Berthier, désormais en tournée. La salle était pleine, jusqu'à la dernière. Il monte au mois de décembre trois courts spectacles à la MC 93, adaptations de Mallarmé et de Jack London, dont les beaux et complexes : *Un coup de dé jamais n'abolira le hasard* et *Construire un feu*. On reconnaît là son goût pour les défis littéraires : il s'inspirait de *Faust* il y a deux ans, d'Howard Barker, il y a douze ans. Il est en quête de textes à vif, assez riches pour être habités, détournés, sans perdre leur vigueur. Dans une de ses rares interviews, il s'est défini comme un « chasseur-cueilleur ». L'image est aussi exotique que juste. Creuzevault glane dans les textes. Avec succès ?

Pour les uns, ce jeune metteur en scène est devenu une incarnation de la liberté formelle, et d'un théâtre absolument contemporain et subversif. Pour les autres, un phénomène, immaîtrisé, obscur. Son travail alimente donc la réflexion, et c'est déjà sa première force.

Virtuose ou foutoir ? Essayons de trancher.

Si la question est de savoir si le spectateur n'est jamais perdu, la réponse est non. Avant la représentation des *Démons*, une « feuille de secours » était distribuée, pour nous remettre en tête l'action qui allait se dérouler sous nos yeux. C'est dire comme nous ne devons pas espérer de clarté. Creuzevault aime les

affrontements, les monologues, les face-à-face étirés jusqu'à épuisement. Il n'aime pas les récits. En cela, il est l'enfant caché d'Anatoli Vassiliev, croit au présent de la scène et aux ressources des acteurs, plus qu'à la structure du spectacle. Face aux *Démons*, nous sommes perpétuellement saisis, puis déssaisis. Interpellés, puis abandonnés aux mains des acteurs. Dans *Les Démons*, c'est d'autant plus apparent, que la distribution est exceptionnelle. Ainsi, lorsque Valérie Dréville nous prend longuement à parti, en fauteuil roulant, dévorant un poulet froid, ou lorsque Nicolas Bouchaud entre en scène, suant et exalté, pour se lancer dans la longue confidence de sa vie ratée, on ne peut que se réjouir de les voir livrés à eux-mêmes. Et si au fil des quatre heures de spectacle, on se demande si l'un d'eux osera mettre fin à cette plongée collective dans le langage de Dostoïevski et l'improvisation, on sait aussi que cette longueur est gage d'un principe de liberté, et d'un théâtre ouvert à ses comédiens, et à leurs excès.

Liberté des comédiens, oui, mais aussi main invisible du metteur en scène. Ainsi ce qui se révèle sans doute la plus belle scène du spectacle, la confession de l'amateur de petites filles au moine, Sava Lolov, qui refuse de lui indiquer la voie du châtement. Le degré de perversité assumée de Lolov, la danse de son corps qui vient rééquilibrer ses paroles, la tragédie de son visage qui ne punit pas sont inouïs. Et on ne peut s'empêcher de penser au travail qui a dû présider à cette approche du personnage, et de ses gestes.

Creuzevault a donc un talent immense, et salué par beaucoup. Les spectacles qu'il présente ce mois-ci à la MC93 devraient le confirmer. Espérons qu'il ne devienne pas trop vite une icône du théâtre français, tant la fabrique d'intouchables est un danger pour la pensée, une plaine sans bataille à l'horizon.